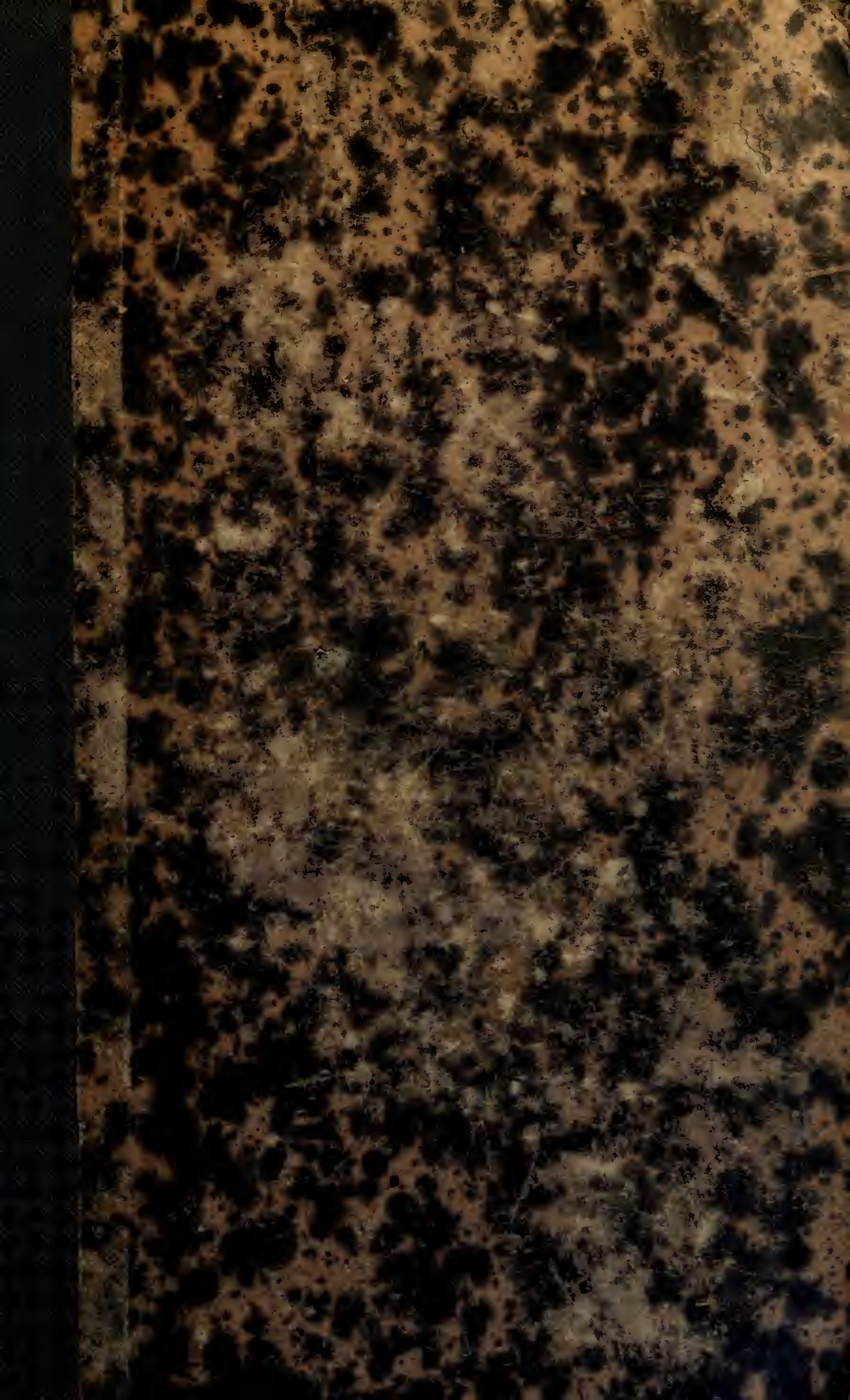


LA
CHAMBRE DES POISONS.

OEUVRES DE PAUL L. JACOB, BIBLIOPHILE.

—

HISTOIRE.

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE EN FRANCE, d'après les originaux, manuscrits et imprimés; 1re série: règne de Louis XII, 4 vol.
HISTOIRE DE L'HOMME AU MASQUE DE FER, 1 vol. in-8°.
DISSERTATIONS SUR QUELQUES POINTS CURIEUX DE L'HISTOIRE DE FRANCE ET DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE. 6 livraisons parues.

ROMANS-HISTOIRES.

1437. — LA DANSE-MACABRE, histoire du temps de Charles VI, 1 vol. in-8°.
1440. — LES FRANCS-TAUPINS, histoire du temps de Charles VII, 3 vol. in-8°.
1514. — LE ROI DES RIBAUDS, histoire du temps de Louis XII, 2 vol. in-8°.
1525. — LES DEUX FOUS, histoire du temps de François Ier, 2 vol. in-8°.
1605. — LA SOEUR DU MAUGRABIN, histoire du temps de Henri IV. 2 vol. in-8°.
1635 — LES AVENTURES DU GRAND BALZAC, histoire comique du temps de Louis XIII. 2 vol. in-8°.
1680. — PIGNEROL, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8°.
1692. — LA FOLLE D'ORLÉANS, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8°.
1712 — LA CHAMBRE DES POISONS, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8°.

ROMANS DE MŒURS.

UN DIVORCE, histoire du temps de l'Empire, 1 vol. in-8°.
VERTU ET TEMPÉRAMENT, histoire du temps de la Restauration, 2 vol. in-8°.
UNE FEMME MALHEUREUSE, 1re partie : FILLE, FEMME, 2 vol. in-8°.
UNE FEMME MALHEUREUSE, 2e partie : AMANTE, MÈRE, 2 vol. in-8°.
DE PRÈS ET DE LOIN, roman conjugal, 2 vol. in-8°.
LE MARCHAND DU HAVRE, histoire contemporaine. 1 vol. in-8°.

CONTES ET NOUVELLES HISTORIQUES.

LES SOIRÉES DE WALTER SCOTT, 2 vol. in-8°.
LE BON VIEUX TEMPS, 2 vol. in-8°.
QUAND J'ÉTAIS JEUNE, Souvenirs d'un Vieux, 2 vol. in-8°.
MÉDIANOCHES, 2 vol. in-8°.
CONTES A MES PETITS ENFANS. 2 vol. in-12.
CONVALESCENCE DU VIEUX CONTEUR, 2 vol. in-8°.

LITTÉRATURE MÊLÉE.

MON GRAND FAUTEUIL, 2 vol. in-8°.

SOUS PRESSE.

HISTOIRE DE LA RÉGENCE DE PHILIPPE D'ORLÉANS.
LA MARQUISE DE CHATILLARD, 2 vol. in-8.
LES FEMMES ENTRE ELLES, 2 vol. in-8.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ.

LA CHAMBRE
DES POISONS

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XIV

(1712)

PAR

Paul L. Jacob,

BIBLIOPHILE.

Livres nouveaulx, livres vielz et antiques.
ÉTIENNE DOLET.

I

PARIS
VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,
21, QUAI DES AUGUSTINS.

1839

I

LE SAVANT.

Dans la partie la plus reculée et la plus solitaire du Palais-Royal, le duc d'Orléans avait établi le sanctuaire de ses travaux scientifiques et artistiques : un vaste appartement, composé de plusieurs chambres qui avaient chacune son attribution spéciale, était exclusivement réservé aux études du prince, qui se cachait, pour s'y

livrer, comme s'il se fût adonné à quelque passion indigne de lui, et par conséquent capable de le faire rougir, en cas de surprise; personne ne pénétrait dans ces salons de musique, de peinture et de chimie, à l'exception de quelques familiers, tels que l'abbé Dubois, le comte de Nocé, La Fare et son père, capitaine des gardes de la maison du duc d'Orléans, le graveur Audran, le chimiste Homberg et un petit nombre d'autres privilégiés; jamais aucune femme n'avait été admise à visiter ce mystérieux appartement, sur lequel la curiosité de la cour racontait des merveilles incroyables. On disait que Philippe d'Orléans avait dans son palais un repaire de sorcellerie, où il communiquait directement avec le diable et où il faisait de l'or.

Un soir du mois de janvier 1712, Guillaume Homberg, chimiste et médecin du duc d'Orléans, était enfermé seul dans le laboratoire du prince. Après avoir réitéré plusieurs expériences curieuses sur différens phosphores, il avait laissé le fourneau s'éteindre et la matière phosphorescente se refroidir dans la cornue, pour

s'abandonner au courant mélancolique de ses rêveries : il avait appuyé sa tête chauve sur sa main, et de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

Guillaume Homberg était un de ces génies avides de science et toujours insatiables, qui parcourent sans cesse l'échelle des connaissances humaines, et qui ne trouvent pas un degré où ils puissent s'arrêter; cependant la chimie semblait enfin avoir captivé l'intelligence audacieuse et vagabonde de ce savant, qui y rencontrait, plus que dans toute autre science, un terrain neuf, encore peu cultivé et fertile en grandes découvertes. Homberg était né d'une famille allemande, à Batavia, en 1652, et, sous l'influence de ce soleil des Indes qui développe plus rapidement les forces physiques que les facultés morales, il n'eût peut-être pas eu d'autre destinée que celle d'officier au service de la Compagnie hollandaise; mais son père quitta le commandement de l'arsenal de Batavia et revint se fixer à Amsterdam avec ses quatre enfans. Le jeune Homberg sentit, en respirant l'air

d'Europe, s'éveiller en lui l'ambition de savoir, et il commença dès lors à s'instruire par des voyages qui l'éloignèrent de sa famille pendant dix années.

A Jéna et à Leipsick, il étudia le droit et devint avocat; puis, au lieu de s'appliquer à cette profession, dans laquelle il s'était déjà distingué au barreau de Magdebourg, il ne s'occupa plus que de botanique et d'astronomie : les leçons du professeur Otto Guericke l'entraînèrent bientôt vers la chimie, où il égala son maître; mais, étant allé en Italie, avec cette soif d'apprendre, il se passionna pour la médecine, à l'université de Padoue; de là, passant par Rome, il y trouva le fameux mathématicien Marc-Antoine Celio, et ne tarda pas à faire des progrès extraordinaires dans toutes les branches des mathématiques, en même temps qu'il perfectionnait son goût dans les arts, en présence des chefs-d'œuvre de l'antiquité et du moyen-âge. Il était fort habile connaisseur en peinture, en sculpture et en musique, quand il se rendit en Angleterre pour y entendre le célèbre Boyle, dont l'école

de physique avait une haute renommée dans le monde savant. Il retourna en Hollande et suivit les cours d'anatomie du docteur Graff; il se crut seulement alors en état de prendre le degré de docteur en médecine à Wittemberg. Mais il ne pratiqua pas la médecine, et se remit à visiter les académies, les bibliothèques et les cabinets des savans de l'Allemagne : en Bohème et en Hongrie, il ne rêva que minéralogie; en Suède, que chimie pharmaceutique; enfin, tout chargé de son butin cosmopolite, il vint se reposer en France, dont le séjour lui plaisait et qui lui offrait une honorable hospitalité.

Son père et sa famille le rappelaient en vain : le ministre Colbert prodigua, pour le retenir, les promesses et les éloges; Homberg consentit à se naturaliser Français et à embrasser la religion catholique, afin de répondre à la bienveillante protection du roi et de Colbert. Cette abjuration lui coûta peu, parce qu'il manquait de foi religieuse et qu'il penchait vers le panthéisme; son père, rigide protestant, le déshérita et mourut sans vouloir lui pardonner d'avoir

abjuré le protestantisme; mais Homberg, qui n'attachait pas plus d'importance à une religion qu'à l'autre, avait un zèle fanatique pour le seul culte des sciences, et il recommença ses voyages dans le Nord, en recueillant çà et là de nouveaux secrets qu'il rapporta en France, où il se fixa définitivement comme dans sa véritable patrie. Il fut un des premiers que l'abbé Bignon incorpora dans l'Académie des Sciences en 1691, et depuis son admission en cette illustre compagnie, il la tint toujours en haleine par l'intéressant récit des expériences de toute espèce qu'il tentait sur les mystères les plus impénétrables de la nature. Tantôt il émerveillait l'assemblée par la fabrication de divers phosphores; tantôt il révélait les procédés inconnus de la germination des plantes; tantôt il présentait un ingénieux travail sur l'or potable, ou sur l'antimoine, ou sur le vide, ou sur la lumière. On avait peine à comprendre comment son esprit était assez vaste pour contenir tant de choses, et assez actif pour les approfondir à la fois.

Le duc d'Orléans, qui avait une noble prédilection pour les sciences exactes et pour la philosophie, admira l'érudition universelle de Homberg, et s'attacha cet académicien en qualité de chimiste. Le prince, sous un tel maître, ne s'arrêta pas aux élémens de la physique expérimentale, et s'avança jusqu'aux dernières limites de la chimie, même de l'alchimie. Homberg, stupéfait de l'ardeur et de la capacité de son élève qui se montrait ailleurs léger, insouciant et ami du plaisir, disait souvent en parlant de Philippe d'Orléans : « On ne le connaît pas, c'est un rude travailleur ! » En effet, Philippe d'Orléans demeurait des jours entiers et quelquefois des nuits entières avec son chimiste, dans le laboratoire, où le fourneau ne cessait d'être allumé, où les cornues et les alambics ne restaient pas oisifs. De là, les bruits qui avaient circulé à la cour de Louis XIV sur les opérations hermétiques et les sorcelleries du prince. Celui-ci riait et haussait les épaules quand on l'informait de ces bruits ridicules qui avaient été portés jusqu'aux oreilles du roi.

Cependant les relations quotidiennes qui existaient entre le duc d'Orléans et son chimiste avaient établi entre eux une confiance et une intimité dans laquelle disparaissait la différence des rangs : dans le laboratoire de chimie, le prince n'était plus que l'aide et le préparateur de son savant maître, qui poussait loin la complaisance pour contenter les bizarres caprices et l'audacieuse curiosité de l'élève. Philippe d'Orléans, voulant témoigner son amitié particulière à Homberg, l'avait nommé son premier médecin, et Homberg n'avait accepté cette charge lucrative qu'à condition qu'une ordonnance royale lui conserverait sa place d'académicien, laquelle, d'après le réglement, était incompatible avec des fonctions exigeant de fréquentes absences hors de Paris. Le prince, qui eût dédaigné, dans toute autre circonstance, de faire une demande personnelle au roi, donna cette preuve d'affection à Homberg, et obtint en sa faveur une exception qui lui permit d'être médecin de son Altesse Royale en conservant le titre et les jetons d'académicien pensionnaire.

Homberg était un grand homme sec, osseux et encore robuste, malgré une apparence de décrépitude et une taille courbée, qui se redressait de toute sa hauteur lorsqu'il s'animait au feu de la discussion ou sous l'influence de quelque sentiment fier et généreux. Sa tête, remarquable par une grosseur phénoménale, par un large front et par un crâne aplati presque dépouillé de cheveux, s'inclinait souvent sur sa poitrine, comme s'il avait peine à la soutenir; sa figure hâve et décharnée était, pour ainsi dire, illuminée par des yeux de flamme, qui étincelaient au fond de leurs orbites creux, et qui prenaient une expression indéfinissable quand il parlait de science et quand il suivait du regard les résultats d'une expérience chimique. Homberg, vieilli par l'étude et par les voyages, ne s'était marié qu'à l'âge de cinquante-six ans, pour être agréable à son collègue et ami, le fameux médecin Denis Dodard, qui lui répétait à chaque séance de l'Académie : « Épousez ma fille, par amour de la science, et je me trompe fort si vous ne procréez ensem-

ble des génies incomparables! » Homberg avait donc sacrifié sa chère liberté pour cette docte union, qui ne produisit que des débats anatomiques et médicaux entre les époux. Mais le chimiste s'était précautionné contre la stérilité de son mariage en adoptant un orphelin, fils de sa plus jeune sœur, nommé Jacques Van Dole, qu'il aimait comme son propre enfant et dont il avait soigné lui-même l'éducation. Jacques Van Dole avait alors seize ans, et quelles que fussent ses dispositions naturelles développées par cette éducation solide, il ne possédait pas cette vocation laborieuse qui fait les savans, et il n'aspirait qu'à échanger ses livres et sa souquenille de travail contre une épée et un uniforme de mousquetaire ou de garde-française. C'était là le désespoir de Homberg.

— Où est-il? que fait-il maintenant, ce méchant garçon? murmurait Homberg en découronnant ses ongles avec ses dents. Depuis trois jours que je ne l'ai vu, il n'a pas assurément ouvert un livre ni écrit un problème! depuis

trois jours, il est sans doute dans quelque tripot à jouer aux cartes ou aux dés et à perdre l'argent qu'il n'a pas? Ah! si j'avais prévu que le fils de ma sœur, de ma chère Étiennette, ne profiterait pas de mes leçons, deviendrait un coureur de guilledou, un joueur, un batailleur, un mauvais sujet!... Il faut que le démon le conseille et le pousse au mal, car cet enfant n'a plus de goût aux choses de la science : il s'excuse de venir au laboratoire, et s'il y vient à regret, il ne prend pas plus de part à ce qui s'y fait qu'à ce qui se passe dans la lune!... La dernière fois qu'il m'assista dans mon expérience sur le phosphore de Kunkel, il faillit me brûler les jambes en laissant tomber la cucurbite de cuivre, et il s'excusa de sa maladresse en disant qu'il avait eu une distraction..... une distraction, pendant une expérience aussi curieuse!... Le petit malheureux est ignorant comme un page..... non pas ignorant, mais insouciant pour les merveilles de la nature!... il devrait rougir de n'avoir pas encore adressé un mémoire à l'Académie... J'avais espéré qu'il

me ferait honneur, qu'il continuerait mes découvertes, qu'il perfectionnerait mes instrumens !... je me réjouissais de penser que Jacques serait un jour un grand chimiste... Que sera-t-il, bon Dieu ? un libertin, un fainéant, peut-être un mousquetaire ou bien un garde du roi !... J'aurais fait de lui un savant, s'il l'avait voulu !... c'était là mon espoir, ma consolation, ma gloire !... Je ne trouverais pas mauvais qu'il se divertît, comme cela convient à son âge, pourvu qu'il travaillât à s'instruire avec enthousiasme, avec zèle; il n'avait qu'à imiter son Altesse Royale, qui est digne d'entrer à l'Académie et qui n'en mène pas moins joyeuse vie !.. J'aime que jeunesse s'amuse, lorsque jeunesse travaille... mais Jacques ne travaille pas et s'efforce d'oublier le peu qu'il sait... Si ma sœur vivait encore, je lui renverrais son fils pour qu'elle le plaçât dans un comptoir de la Compagnie des Indes; là, du moins, il pourrait, du soir au matin, fumer du tabac et boire de la bière !

Le vieillard, qui dans ses opérations chimi-

ques, avait contracté l'habitude de parler seul à haute voix, poussa un soupir, hocha la tête, et, s'apercevant que ses fourneaux étaient éteints, il se leva lentement pour les rallumer : il soupirait par intervalle, et restait immobile à réfléchir, de moment en moment, pendant que la flamme, ravivée sous l'inspiration du soufflet, bourdonnait dans un grand fourneau de réverbère et circulait autour de la cornue renfermée sous un dôme de fonte. On frappa doucement à la porte : Homberg était trop préoccupé de son expérience, et en même temps de ses chagrins de père adoptif, pour entendre ce léger bruit. On frappa plus fort : il entendit alors et alla ouvrir, croyant que c'était le duc d'Orléans.

— Monseigneur, nous réussirons ! dit-il à l'ouverture de cette porte fermée en dedans au verrou et à double tour.

— Ce n'est pas monseigneur, c'est Jacques, répondit une voix douce et tremblante.

— Jacques ! s'écria Homberg avec un accent

de satisfaction qu'il couvrit aussitôt d'un murmure de mécontentement, en retournant à son fourneau, sans regarder le jeune homme, qui entrait d'un air timide, et qui, pour cacher son embarras et sa rougeur, ne parvenait pas à refermer la porte.

C'était un beau garçon dans le type allemand, avec une physionomie calme et mélancolique, de grands yeux bleus au regard limpide, un teint blanc et rose, une bouche entr'ouverte et montrant ses dents de nacre, des traits réguliers et nobles, une chevelure blonde dont les boucles à reflet doré ne devaient rien à l'art du perruquier. Il avait une taille moyenne, mais admirablement faite, et sa tournure distinguée, l'aisance de sa démarche, le port de sa tête et la grâce de tous ses mouvemens étaient des emprunts faits à la France qu'il habitait depuis huit ans. Il possédait naturellement l'instinct de l'élégance, et, pour en tirer parti, il n'avait eu besoin que de fréquenter les gens de la petite cour du Palais-Royal, de se frotter à

eux, pour ainsi dire, et de s'initier, par l'exemple, dans la science des grands airs et des belles manières. Telle avait été sa principale étude pour se façonner au ton et aux allures des courtisans.

Il n'était pas vêtu, comme à l'ordinaire, d'un justaucorps de drap brun, qui lui faisait mal au cœur chaque fois qu'il traversait les antichambres encombrées de valets tout galonnés d'or : les culottes de ratine grise, la veste de camelot noir, les bas verts et le chapeau de feutre conique avaient disparu, remplacés par une charmante livrée de page. Son pourpoint de damas bleu brodé de fleurs-de-lis d'argent, sa veste de taffetas blanc également fleurdelisé, ses bas de soie, sa toque de velours bleu couronnée de plumes blanches, composaient le costume le plus frais et le plus riche que pût inventer l'imagination d'une femme : aussi, avait-il été ordonné par la duchesse du Maine, qui trouvait moyen de reproduire partout dans sa maison les couleurs bleue et blanche, ainsi que les fleurs-de-lis des armes de France, pour

déguiser la bâtardise de son mari et lui attribuer ainsi les priviléges des princes du sang. Jacques Van Dole avait endossé l'habit de page avec d'autant moins de répugnance, que cet habit lui donnait le droit de porter l'épée ; il se sentait donc ému d'un orgueil de gentilhomme en caressant la poignée d'acier de cette épée, jusqu'à ce que le seul aspect de son père adoptif l'eût rendu honteux et confus, comme s'il prévoyait l'accueil qu'il allait recevoir en dépit de sa nouvelle condition de page.

— Il ne fallait pas se hâter de revenir, Jacques, lui dit Homberg en continuant d'établir l'appareil nécessaire pour l'extraction d'un phosphore : tu peux retourner dans le cabaret où tu es resté durant trois jours sans nous transmettre de tes nouvelles?

— Je ne vais pas au cabaret, mon père, répondit-il piqué de cette injurieuse supposition.

— J'ai dit cabaret par bienséance, car peut-être étais-tu en plus vilain lieu.

— Je n'ai jamais mis le pied dans les endroits

que vous croyez, reprit Jacques Van Dole, qui avait rougi de pudeur et d'indignation, jamais, mon père, je vous le jure!

— Ah! vraiment, j'en suis aise, repartit Homberg avec indifférence en soufflant le feu du fourneau. Cependant, j'imagine, vous n'êtes pas demeuré trois jours en oraison dans les églises; de plus, ces trois jours furent accompagnés de trois nuits : qu'en fîtes-vous, s'il vous plaît?

— Je fus logé au château de Sceaux, chez madame la duchesse du Maine.

— Au château de Sceaux, chez la duchesse du Maine! répéta le chimiste avec surprise.

— Oui, mon père, répliqua le jeune homme décontenancé par un coup d'œil sévère que lui lança Homberg, qui n'avait pas encore remarqué la métamorphose opérée dans l'habillement de Jacques.

— Quelle est cette mascarade? demanda rudement le vieillard, se redressant de toute sa taille et allant droit au page, qui reculait dans le coin le plus obscur du laboratoire.

— Mon père!... murmurait Jacques, que le respect empêcha de se révolter contre le traitement que lui faisait subir Homberg en lui ôtant sa toque et en le secouant par les oreilles comme un pédagogue qui châtie un enfant mutin.

— Je suis tenté de déchirer en pièces cette livrée qui te déshonore! disait le savant avec une énergie qui passait dans sa voix, dans ses regards et dans ses gestes; es-tu devenu valet, Jacques?

— Mon père, répondit le jeune homme d'un air suppliant, je suis page de madame la duchesse du Maine.

— Page! répéta Homberg en frappant du pied et en portant la main à son front chauve avec un signe de douleur. Page!... Tu veux donc que je meure de honte, Jacques!

— J'ai cru, au contraire, que vous seriez réjoui et glorieux de me voir attaché à la personne d'une grande princesse, répliqua Jacques, qui n'était pas de bonne foi en parlant de la sorte.

— Tu as cru que je me réjouirais de voir

mon fils adoptif, l'enfant de ma sœur, le soutien de ma vieillesse, le successeur naturel de ma réputation, transformé en laquais dans la maison d'un bâtard légitimé, ennemi de mon maître, de son Altesse Royale à qui je dois tant!

— Avez-vous le courage de me traiter ainsi? dit Jacques avec amertume.

— Dépouille-toi de ta livrée, foule aux pieds ces broderies qui t'ont ébloui; redeviens un homme, un savant; sois encore mon fils, et mes bras se rouvriront pour toi, et je te pardonnerai!

— Mon père, répondit le jeune homme avec une fermeté respectueuse, vous ne voulez pas que je manque à mes engagemens et à la reconnaissance? Madame la duchesse du Maine m'a fait l'honneur de m'appeler auprès de sa personne et de se charger de ma fortune : désormais je ne m'appartiens plus, et je mourrai plutôt que de me déshonorer véritablement en ne tenant aucun compte de ce que j'ai promis.....

— Qu'as-tu donc promis, enfant rebelle? lui demanda brusquement le chimiste, qui avait

une défiance invincible contre tout ce qu'on *brassait dans le laboratoire du duc du Maine,* suivant son expression ordinaire, que le duc d'Orléans avait adoptée et qu'il répétait souvent.

— J'ai promis... d'être page... voilà tout!

— Belle promesse, qui vaut qu'on la tienne, ma foi!... Sais-tu bien, Jacques, que je suis membre de l'Académie des Sciences depuis que l'abbé Bignon forma cette Académie en 1691? sais-tu que les plus célèbres Académies de l'Europe m'ont voulu avoir dans leur sein? sais-tu que son Altesse Royale m'a nommé son chimiste et physicien pensionnaire, son premier médecin, son conseiller intime, son ami?

— Mon père, ce n'est que justice rendue à votre mérite, à votre savoir et à votre caractère.

— Eh bien! Jacques, continua Homberg avec un accent pathétique et persuasif, ces honneurs, cent fois plus précieux que tous ceux auxquels donne droit la naissance, ce rang élevé que j'occupe parmi les savans, cent fois supérieur à celui que procure la noblesse hé-

réditaire, tu les auras après ma mort, comme s'ils faisaient partie de ma succession, parce que je te léguerai ce que j'ai amassé de science pendant toute ma vie.....

— Mon père, dans deux ans, je serai officier au régiment des Suisses, dont M. le duc du Maine est colonel-général.

— Si tu veux suivre mes conseils, tu deviendras un grand chimiste!

— Je puis prétendre à être même capitaine des gardes du duc du Maine, parce que ce prince ne s'informe pas si l'on a des ancêtres, mais si on lui est dévoué.

— Tu as déjà étudié la médecine, je te ferai recevoir docteur à la Faculté de Paris!

— La duchesse du Maine m'a fait inscrire pour une pension de 600 livres sur l'état de sa maison.

— Tu paraissais goûter les charmes de l'algèbre? je me fais fort de te l'apprendre en deux mois!

— Si vous connaissiez toutes les bontés de madame la duchesse du Maine et de ses dames!

— Nous arriverons bientôt à la mécanique, et tu seras émerveillé !

— Mon père, dit Jacques Van Dole avec un air de résolution inflexible, je vous ai menti tout-à-l'heure en feignant d'ignorer que vous vous opposeriez à mon dessein. La vérité est que je ne doutais pas de votre colère, et c'est le motif qui m'empêchait de reparaître devant vous. Je vous devais cet aveu pour que vous pussiez apprécier combien étaient puissantes les raisons qui m'entraînaient à vous désobéir, à vous causer du déplaisir : je vous en demande pardon, et je vous supplie de ne pas mettre d'obstacle à ce qui est ma volonté la plus chère.

— Votre volonté, monsieur? interrompit Homberg avec dédain, je ne la combattrai ni ne l'entraverai... Vous avez seize ans, Jacques, et vous ne reconnaissez plus de volonté sous laquelle la vôtre doive ployer! Je ne suis pas votre père, c'est vous même qui me le rappelez bien cruellement.....

— Vous êtes, vous serez toujours mon père ! s'écria le jeune homme, en lui baisant les mains.

— Non, Jacques, reprit le savant, qui avait peine à retenir ses larmes; quand votre mère, que j'aimais plus que mes deux autres sœurs, mourut en vous recommandant à mes soins, j'acceptai comme un devoir sacré la mission de vous servir de père, et depuis sept ans je n'ai cessé de vous chérir comme mon propre fils.... je vous chéris encore... mais vous-même avez détruit mes illusions, mes espérances, mon bonheur... Nous ne pouvons plus nous voir...

— Oh! murmura le page, dont les sanglots étouffaient la voix.

— Qu'y a-t-il de commun entre nous à présent? vous êtes un page, un valet, et moi je suis un chimiste, un savant qui n'a pas engagé sa liberté en devenant académicien et médecin d'un prince du sang; vous êtes au service des ennemis du duc d'Orléans, et moi, monsieur, je suis prêt à verser mon sang pour son Altesse Royale.

— Quoi! mon père, vous me condamneriez à ne plus vous voir! s'écria en pleurant Jacques Van Dole; vous me chassez de votre pré-

sence comme un criminel, vous me maudissez!

— Te maudire! ah! reprit avec une profonde émotion Homberg, qui se souvint d'avoir été maudit par son père lorsqu'il eut changé de religion et renoncé à sa famille ainsi qu'à sa patrie.

— Ne me maudissez pas, je vous conjure! dit le jeune homme en tombant à genoux; votre malédiction attirerait sur ma tête tous les malheurs, et il arriverait quelque chose de funeste.

— Non, je ne te maudirai pas, mon enfant, répondit Homberg attendri; mais ne quitteras-tu pas cette odieuse livrée qui me fait honte et horreur? ne resteras-tu pas près de moi?

— Hélas! mon père! dit Jacques en proie à une pénible hésitation : puis-je choisir entre vous et *elle!*

— Quelle est cette femme? demanda vivement le savant, dont la pénétration n'était pas en défaut.

— Non, non, quoi qu'il en arrive, vous l'emportez, mon père! s'écria Jacques en dénouant l'écharpe qui lui serrait la taille, en déboutonnant son pourpoint et en se déshabillant avec

une lenteur qui témoignait de ses regrets; je ne serai plus page, et je tâcherai de devenir comme vous un savant.

— Viens, embrasse-moi, mon fils! lui dit Homberg en lui tendant les bras et en l'y pressant avec transport. Tu as un bon et noble cœur : je t'en aime mille fois davantage! Oui, tu seras un savant illustre, honoré et recherché par les Académies et par les rois; on dira de toi : « C'est le plus parfait ouvrage de Homberg! » Et si je vis encore, ton éloge me rendra plus fier et plus heureux que tous les éloges qui m'ont été adressés dans toute ma vie.

— Je suis à vos ordres! dit Jacques, revêtant une casaque de toile bise tachée et roussie, par-dessus sa veste de taffetas blanc brodé, après avoir ôté son justaucorps, son écharpe, son épée et ses gants, qu'il déposa sur un fauteuil, non sans gémir tout bas de s'en séparer.

On entendit dans le vestibule une voix pleine et sonore qui chantait un refrain populaire; puis, une clef cria dans la serrure, et la

porte s'ouvrit ; le duc d'Orléans entra dans le laboratoire en chantant son refrain favori, où il oubliait quelquefois la variante adoptée pour ne point effaroucher les oreilles chatouilleuses :

Du temps du bon roi Guillemot,
De la reine Guillemotte,
On prenait les hommes au mot
Et les femmes par la cotte.

Ce prince avait encore la même physionomie ouverte et spirituelle qu'à l'époque de son mariage, bien que ce mariage eût vingt ans de date, et que Philippe d'Orléans fût, sinon grand-père, du moins en position de le devenir, puisqu'il avait fait épouser sa fille aînée au duc de Berry, second fils du grand dauphin, mort de la rougeole au mois d'avril de l'année précédente. Le duc d'Orléans, âgé de trente-huit ans, s'était conservé jeune en ne renonçant pas à ses habitudes de jeunesse et en évitant de prendre cette froide gravité de l'âge mur, qui épouvante les plaisirs, les jeux et les amours, comme le rimait sans cesse son capitaine des

gardes et son poète anacréontique, le marquis de La Fare. Il avait donc d'ordinaire le visage riant, épanoui, et souvent même jovial; une boutade gaie et libre semblait errer sur ses lèvres et pétiller dans ses yeux malins. Cependant, depuis ses campagnes d'Italie, il avait perdu sa fraîcheur, sa taille et sa tournure de jeune homme, le soleil ayant hâlé et cuivré son teint, le manque d'exercice et la vie sensuelle qu'il menait développant son embonpoint, qui menaçait d'arriver à l'obésité. Cette vie de petits soupers et de grandes galanteries attaquait aussi sa vue naturellement faible et myope, en sorte que ses paupières enflammées et pleurantes clignotaient sous un jour trop vif.

Le duc d'Orléans, quoique propre et soigné dans sa mise, témoignait toutefois de son insouciance pour la recherche de toilette en laissant quelque chose d'incomplet ou de désordonné dans la sienne. Ainsi, ce jour-là, les boutons de sa veste de drap d'or broché en soie bleue n'avaient pas été attachés, et sa cravate de dentelle, nouée à la Steinkerque, pendait plus

que de mode jusqu'à sa ceinture de damas orangé brodé en or, laquelle était descendue au-dessous des reins et figurait presque un nœud d'épée. Il avait un habit de damas incarnadin, à passemens d'or, des culottes de même couleur cachées par l'habit, qui allait aux genoux, des bas incarnats, des souliers noirs à talons et retroussis rouges, un chapeau plat entouré de plumes blanches, des manchettes flottantes, et une canne d'ébène à pomme d'or; ses gants étaient restés sur un meuble de son cabinet; et sa perruque, de forme pyramidale, tant soit peu débouclée sur l'épaule gauche, avait subi un léger dérangement dans son économie, par suite de la sieste qu'il faisait tous les jours après le dîner, reste d'habitude prise en Espagne et en Italie.

— Bonjour, mon ami, dit-il à Homberg en lui tendant la main; êtes-vous content de la santé?

— Oui, monseigneur, comme un buveur qui vide sa dernière bouteille! répondit le chi-

miste, qui s'était découvert avec respect et qui cherchait à se remettre des secousses de la scène précédente.

— Toujours à l'œuvre, Homberg! reprit le prince d'un air et d'un ton de reproche; il y a peut-être dix heures que vous soufflez vos fourneaux! ce n'est pas sage, à votre âge, surtout quand vous savez qu'on ne vit qu'une fois.

— Oui, monseigneur, Galilée et Torricelli sont bien morts!

—Imitons-les en cela le plus tard possible, Homberg, car ils ne reviendront pas nous dire s'ils se trouvent satisfaits de leur position présente, et s'ils poursuivent là-bas leurs découvertes.

— Je suis plus vieux que mon âge, monseigneur, mes soixante ans peuvent compter double par l'usage que j'en ai fait; bientôt je ne serai plus bon à rien; mais alors mon fils adoptif, Jacques Van Dole, élevé sous mes yeux et formé par mes leçons, pourra me suppléer. Je vous prie de lui continuer les bonnes grâces dont vous m'avez honoré, et de le met-

tre à ma place en qualité de chimiste, sinon de médecin de votre Altesse Royale...

— Homberg, ne m'affligez pas, interrompit le duc d'Orléans, qui lui prit les mains et les serra dans les siennes avec effusion ; vous n'êtes ni mon médecin ni mon chimiste, vous êtes mon ami ; et quand vous parlez de me quitter, l'idée de cette séparation éternelle est un chagrin d'autant plus sensible pour moi, que je n'ai pas d'illusions qui me flattent de vous retrouver quelque part dans le néant...

— Néant ! ne prononcez pas ce mot que la science devrait rayer dans toutes les langues ? repartit le savant en tenant sa tête droite et en donnant à sa pantomime un caractère d'inspiration solennelle. Rien ne périt dans la Nature, cet éternel creuset où passe et repasse la matière à travers mille transformations : la vie est dans la mort, qui sert d'aliment à la création et qui met sans cesse en jeu les principes de la force reproductive. Je ne puis me lasser d'admirer cette harmonie universelle, cette intelligence occulte, cette puissance de vie qui réside dans

la chaleur et dans le mouvement; je ne doute pas qu'après des siècles, des milliers de siècles, le mélange des germes et le perfectionnement de l'ame du monde n'enfantent quelque chef-d'œuvre organique et n'accomplissent, ne surpassent les merveilles que la poésie a rêvées, que la science a devinées; merveilles en comparaison desquelles l'homme ne sera que l'ébauche grossière et inachevée d'un être qui tiendra de l'ange et qui participera des qualités que nous attribuons à Dieu...

— Diantre! comme vous allez vite en besogne, mon ami! interrompit Philippe d'Orléans avec une gaîté qui n'avait rien d'insultant ni de railleur; je crois avec vous que la vie est dans tout, même dans la mort, mais j'ai de la peine à imaginer que les crapauds deviennent des éléphans... Par exemple, la Nature aura beau suer sang et eau, elle ne fera rien de plus grand que le *grand roi*, exhaussé par ses talons qui n'ont pas moins de quatre pouces d'élévation... Mais j'arrive au fait en sautant à pieds joints pardessus la période des géans et la monarchie de

Louis XIV. Voici un rouge à teindre le visage, que j'ai composé pour ma fille de Berry, qui prétend que le fard des parfumeurs gâte la peau : « Prendre du bois de santal rouge, le broyer et le piler bien menu ; le jeter ensuite dans du vinaigre distillé deux fois, faire bouillir le tout et ajouter sur le feu une petite quantité d'alun de roche en poudre, avec un morceau d'ambre gris, pour lui donner bonne odeur. »

—Cette préparation me paraît fort bien trouvée, dit le chimiste en recevant la formule écrite, qu'il remit à son fils adoptif. Jacques, dépêche-toi de fabriquer cet onguent ?

— Bon ! je ne te savais pas de retour, Jacquot ! lui dit avec bienveillance le duc d'Orléans, qui ne l'avait pas aperçu debout et immobile contre la cheminée d'un fourneau. Peste ! en trois jours et trois nuits, n'as-tu pas fait les douze travaux d'Hercule ?

— Monseigneur, reprit le jeune homme étourdi de l'interpellation et croyant qu'on lui parlait de la recette à préparer, je ferai de mon mieux.

— Jacquot a d'excellentes dispositions! dit le prince en éclatant de rire. Continuons : ma fille de Berry m'a encore demandé un secret pour faire partir les taches de rousseur qui viennent à la peau au printemps; j'ai tiré de mes livres une recette fort connue en Italie : « Prendre un peu d'alun de roche, le piler très-fin, le mêler avec le blanc d'un œuf frais, et mettre le tout dans un pot d'étain sur un feu clair, en ne cessant de remuer jusqu'au premier bouillon, après lequel le mélange durcira. » C'est avec cette pâte qu'on s'enduit le visage pendant trois jours seulement, qui suffisent pour enlever les taches de rousseur et embellir la peau.

— Ah! monseigneur, s'écria Homberg consterné en laissant tomber le papier où était écrit le spécifique contre les taches de rousseur, est-ce bien vous qui vous amusez à ces fadaises?

—Fadaises? reprit le prince, qui ramassa son papier, et le remit à Jacques, déjà occupé à exécuter la première formule. Puis-je mieux faire que d'employer mon temps à être agréable à mes filles? j'ai encore une autre recette pour

mademoiselle de Valois, contre l'embonpoint...

— Ah ! monseigneur, interrompit le chimiste avec un amer sentiment de pitié, se peut-il que mon élève s'abaisse à devenir droguiste et parfumeur !

— Pardieu ! je deviendrais volontiers apothicaire pour faire plaisir à mes filles ! dit le prince en rougissant.

— Je ne reconnais plus votre Altesse Royale, si curieuse de grandes choses, si impatiente de découvertes, si habile à résoudre des problèmes, à concevoir de nouvelles théories, à combiner les rapports et les similitudes, à extraire et à analyser, à entrer en communion d'idées avec Hierna, Guericke, Kunkel, Balduinus, Tournefort et Newton !

— Voilà bien du bruit pour quelques pots de rouge et d'onguens.

— Non, monseigneur, je ne suis pas assez courtisan pour vous cacher le blâme que je fais tomber sur votre infidélité à l'égard des sciences que vous aimiez d'une si noble passion : vous ne venez quasi plus aux séances de l'Académie,

vous ne lisez plus les mémoires des savans, vous ne fréquentez plus votre laboratoire, et vous n'y paraissez que pour me faire honte avec vos recettes de pommades et de senteurs! Çà, que se passe-t-il, monseigneur? l'affaire d'Espagne, quoique assoupie depuis trois ans, se rallume-t-elle sous la cendre? Madame de Maintenon vous menace-t-elle de quelque nouvelle accusation de crime de lèse-majesté? Le duc et la duchesse du Maine ont-ils creusé et chargé certaine mine à laquelle on s'en va mettre le feu? Enfin, feriez-vous la folie de redevenir amoureux, fût-ce d'une reine d'Espagne ou d'une duchesse de Bourbon? Certainement la chose doit être de conséquence, pour vous causer une indifférence semblable, quand chaque jour amène avec soi un triomphe de la science, quand on a trouvé enfin la solution géométrique du problème de la quadrature du cercle...

— Hé! interrompit le prince, que cette étrange nouvelle tira de ses réflexions: quelque plaisant?...

— La chose est sérieuse, et dans un autre

temps vous auriez sans doute été des premiers avertis que le père Romuald-le-muet, religieux de la Charité de Metz, avait résolu les problèmes de la duplication du cube et la trisection de l'angle...

— Songe-creux, Homberg! dit Philippe d'Orléans : la quadrature du cercle est encore au pays des chimères, quoique le sieur de Grandmont Vedeau se soit déjà vanté de l'avoir découverte.

— Ce n'est peut-être qu'un faux avis, monseigneur; mais toujours est-il que vous en devriez être instruit. Je me demande donc ce qui fait que vous renoncez à ce beau culte de la science, cette religion des grands hommes, pour laquelle vous auriez naguère souffert le martyre?

— Homberg, je m'ennuie, reprit le duc d'Orléans en se frappant le front; je m'indigne de l'existence où l'on m'oublie, moi, premier prince du sang, moi qui ai montré ce que je vaux à la tête des armées! La France est à deux doigts de sa perte, nos troupes sont bat-

tues, nos généraux ne savent pas commander, nos frontières s'ouvrent de toutes parts à l'ennemi, et l'on s'endort en négociations qui n'aboutiront qu'à déshonorer le roi et le royaume! En ce moment, les plénipotentiaires sont réunis à Utrecht, sous prétexte de traiter de la paix, et il ne faudrait qu'un corps de cavalerie allemande pour obliger Louis XIV à se retirer au-delà de la Loire, comme Charles VII, le petit roi de Bourges! Vous voulez, en présence de ces graves événemens politiques, que je ne me souvienne pas de ce que je suis; vous voulez que je m'occupe d'expériences chimiques, lorsque l'état de mon aïeul Louis XIII peut être envahi, démembré, anéanti sous mes yeux; lorsqu'on me force à rester inutile et suspect dans cette cour livrée à la veuve Scarron et au jésuite Le Tellier!

— Est-il vrai qu'il en soit ainsi? dit Homberg, qui avait écouté, comme à demi éveillé, ce sinistre aperçu des affaires de France. Je m'intéresse peu aux variations de la politique, et je ne lis jamais les Gazettes... Quoi? la guerre

dure encore, et vous n'avez pas le suprême commandement des armées du roi! C'est toujours madame de Maintenon qui vous poursuit, et tous les coups partent de l'arsenal du duc du Maine.

— Que m'importe? reprit le prince en bâillant et en reprenant sa bonne humeur : le mal fait, je pardonne à quiconque en est l'artisan, et je le plains de n'avoir pas la conscience en repos.

— En vérité, monseigneur, c'est là trop de débonnaireté; et s'il est beau de pardonner aux gens qui vous crucifient, il est sage de ne pas se livrer à eux pieds et poings liés. Je sais trois personnes desquelles vous devez vous défier jusqu'à ce qu'on puisse dire de chacune d'elles : *Morte la bête, mort le venin!* suivant le proverbe favori de l'abbé Dubois.

— Je devine d'avance les noms des trois personnes que vous me recommandez.

— Madame de Maintenon, d'abord, qui vous porte une telle haine, que je suis tenté de croire que cette haine est formée d'un levain d'amour.

— Miséricorde! s'écria Philippe d'Orléans :

la vieille était déjà prude, que je tétais encore !

— Cependant une pareille aversion ne naît pas toute seule, sans qu'on l'ait semée et cultivée.

— Diantre ! mon ami, vous vous souvenez de vos recherches sur la germination ? En effet, l'inimitié de madame Scarron contre moi n'est que de l'attachement pour son duc du Maine.

—Le duc du Maine est la seconde personne, qui se crèverait un œil, à condition que vous les perdissiez tous les deux.

— Il n'aurait pas beaucoup à faire pour en arriver là ; car j'ai la vue cruellement malade.

— Enfin la troisième personne que vous auriez raison de craindre, c'est la duchesse du Maine.

— Je ne la crains pas : elle a une peau de satin, une poitrine admirable, des mains et des pieds de fée, ce qui rachète sa taille de naine et de bossue. Si nous en venions aux prises, je la forcerais bien de songer à se défendre au lieu d'attaquer. Malezieu est un heureux chancelier de Dombes, qui rend à la duchesse plus

de services qu'au duc, qu'on oublie dans son observatoire !

— La duchesse du Maine est capable de tout imaginer pour vous nuire et vous ôter vos priviléges de prince du sang.

— Sots priviléges, mordieu ! qui ne me donnent pas même le droit de commander une armée !

— Je suis instruit de l'acharnement qu'on a contre vous au château de Sceaux, par les confidences de Malezieu, qui me questionne à l'Académie, pour savoir ce que vous faites ; je lui réponds toujours du même style : « Il n'y eut jamais un prince du sang plus savant et plus laborieux. »

— Ce titre de prince du sang fait bondir de rage tous les bâtards légitimés ! dit le prince en riant.

— Eh bien ! que vous semble, monseigneur, de la hardiesse de ce petit garçon ? s'écria Homberg en désignant son fils adoptif. Il s'était enrôlé parmi les pages de la duchesse du Maine !

— Sur ma parole ! maître Jacques fera son chemin à la cour.

— Et il a osé se montrer, dans votre palais et en ma présence, avec la livrée de vos ennemis !

— La livrée est jolie, et votre fils aura meilleur air avec elle que sous son affreuse casaque de laboratoire.

— Comment, monseigneur, vous n'êtes pas indigné de l'impertinence de ce rebelle ?

— Au contraire, je suis enchanté que mon ami Jacques ait de l'ambition et veuille être un personnage.

— Vous plaisantez, monseigneur : de l'ambition ? un personnage ? c'est un page qu'il faut dire.

— Un page devient maréchal de France, et Jacques a ce qui convient pour réussir, de l'esprit, de la figure, de la tournure : il fera un page charmant, et plus tard un bel officier aux gardes.

— Vous détruisez mon ouvrage, monseigneur, dit Homberg désolé de voir l'effet des paroles du prince sur Jacques Van Dole qui avait déjà quitté sa souquenille et repris son habit de page : j'aurais fait de lui un savant !

— Un page peut être aussi un savant? repartit en souriant le duc d'Orléans, témoin de la joie du jeune homme, au secours duquel il était venu par hasard. D'ailleurs, mon cher Homberg, la véritable philosophie nous commande de ne pas contrarier les instincts ni les goûts : votre père n'avait-il pas le projet de vous mettre dans le barreau?

— Je lui ai obéi, et je suis avocat, répliqua Homberg embarrassé de ces argumens directs et personnels.

— Vous êtes, de plus, savant *in omni re scibili*, comme Pic de la Mirandole. Croyez-moi, ne gênons pas les humeurs et les fantaisies des gens, pour qu'on ne gêne point les nôtres. Votre père vous avait élevé dans la religion protestante, et vous êtes maintenant catholique de nom...

— Qu'il soit page, s'il lui plaît! interrompit le chimiste, réduit au silence par ces objections victorieuses. Page de la duchesse du Maine, puisque son Altesse Royale ne le trouve pas mauvais!

— Je le trouve très-bon, pourvu que Jacques ne nous traite pas comme des étrangers, et revienne quelquefois souffler le feu de nos fourneaux, et nous donner avis des astres que découvre mon beau-frère du Maine dans le ciel de Sceaux.

— Monseigneur, combien je vous remercie d'avoir gagné le consentement de mon père! dit Jacques, qui, exercé déjà au métier de page, fléchit un genou devant le duc d'Orléans et lui baisa la main.

— Mon consentement? murmura Homberg; dites mon obéissance à son Altesse Royale, monsieur.

— Alors c'est moi qui vous adresse mes remerciemens au nom de votre fils adoptif. Que voulez-vous, mon ami? tout le monde n'a pas la même vocation, Dieu merci! Jacques n'a pu mordre à la grappe de la science, quoi que vous ayez fait pour la lui approcher des lèvres. Il est au monde d'autres conditions honorables que celles de savant, et je m'engage à pousser mon ami Jacques dans la carrière d'homme d'épée.

— Oui, vous l'enverrez à la guerre, et on me le tuera! dit le vieillard en versant quelques larmes. Je n'ai que lui, monseigneur, et je l'aime comme s'il était mon enfant : il m'abandonne, l'ingrat!

— Non, mon père; je vous verrai souvent! reprit Jacques, qui chercha, par ses caresses, à consoler le vieux savant. Madame la duchesse du Maine m'a bien promis que je serais libre de venir ici quand bon me semblerait.

— Mais il y a manière d'accommoder les choses, dit le prince après avoir réfléchi : pourquoi Jacques n'entrerait-il pas comme page dans ma maison? il vous verrait du moins tous les jours, Homberg?

— Monseigneur... répondit le jeune homme, qui rougit et n'osa refuser ouvertement cette offre obligeante, je suis entré dans la maison de madame la duchesse du Maine... et je ne pourrais, sans lui manquer...

— Bien, bien, mon ami Jacques, interrompit gaiement Philippe d'Orléans; c'est-à-dire que tu as là-bas quelque amourette en jeu? Je t'ap-

prouve fort et t'encourage à faire merveilles. Il y a, cordieu! d'appétissantes figures à la cour de Sceaux : madame de Chambonas, la marquise de Bouzoles, mademoiselle de Moras... A propos, n'as-tu pas vu la première femme de chambre de la duchesse, Léonora Pacheco? une Espagnole à la peau jaune, aux yeux et aux cheveux noirs comme du jais, la plus séduisante fille que je sache, mais aussi la moins facile... Tu lui transmettras mille complimens de ma part?

— Oui, monseigneur! répondit d'une voix sourde Jacques, dont les traits pâlirent et s'altérèrent.

—

Les pas de plusieurs personnes résonnèrent dans la galerie; des éclats de rire et des voix joviales annonçaient l'approche d'une bande de bons vivans : on arriva bruyamment jusqu'à la porte du laboratoire, où plusieurs mains frappèrent à la fois. Homberg essuya deux larmes suspendues au bord de ses paupières, et Jacques, la toque à la main, s'inclina respectueu-

sement en page bien appris. Une voix de basse-taille domina les autres en chantant ce refrain bachique de Chaulieu :

Ne sortons pas encore
D'un repas si charmant :
Que la naissante aurore
Nous retrouve chantant
Flon ! flon !

— Me voici, La Fare ! dit le duc d'Orléans en ouvrant la porte.

— Es-tu gris avant de boire, gros La Fare ? demanda le comte de Nocé au chanteur : tu nous conseilles de ne pas sortir du repas, et nous allons seulement y entrer.

— Bonsoir, docteur ! cria l'abbé Dubois de sa voix glapissante ; nous boirons, cette nuit, à la santé de vos cornues, et nous vous souhaitons d'en tirer tous les trésors que nous puiserons dans la bouteille.

— Monsieur le savant, cria le fils de La Fare, qui n'était pas d'un naturel plus triste que son père, je vous donne ce problème à résoudre en rongeant vos ongles : Combien faut-il de verres

vidés pour qu'un amoureux ne soit plus qu'un buveur?

— On est buveur avec *quatre-vingts*, dit le marquis de Chanvallon, qui ne tarissait pas en équivoques et en bons mots; on est amant entre deux vins.

—Docteur, une ordonnance de médecin pour son Altesse qui va souper? dit Dubois.

— Monseigneur, répondit Homberg, le vin que ces messieurs boiront à votre santé vous profitera mieux que celui que vous boiriez vous-même : ne buvez donc que par le gosier de vos convives.

II

LA DEVINERESSE.

Depuis plus de trente-six ans qu'on avait commencé à poursuivre les empoisonneurs, complices de l'Italien Exili, après le supplice de la marquise de Brinvilliers, les empoisonnemens n'étaient ni moins fréquens ni moins impunis dans la capitale, où existait une espèce d'affiliation secrète dans l'art de la divination et des

poisons. La Chambre de Justice, établie en 1679, sous la terrible dénomination de *Chambre-ardente*, avait, durant plusieurs années, exercé rigoureusement ses pleins-pouvoirs, et envoyé beaucoup de scélérats au bûcher, à la potence et aux galères; mais les exécutions successives de la Voisin, de la Vigoureux et des prêtres Lesage, Guibourg et Davot, n'avaient pas extirpé le mal dans sa racine : l'odieuse industrie des vendeurs de *poudres de succession*, laquelle ne s'était jusqu'alors adressée qu'aux gens de cour capables de bien payer un crime, avait reflué dans le peuple, à la suite des lugubres procès où l'on vit figurer les plus illustres noms de la noblesse, qui en gardèrent une tache de sang.

Il y avait encore dans plusieurs quartiers de Paris certaines devineresses qui prétendaient lire dans l'avenir, et qui, tolérées par la police plus occupée à découvrir des conciliabules jansénistes et des protestans cachés qu'à inquiéter des *sibylles*, comme elles s'intitulaient elles-mêmes, unissaient différens métiers moins innocens à celui de tirer des horoscopes.

On assurait que ces misérables possédaient les secrets vénéneux de la Brinvilliers, et faisaient un infâme commerce de ces poudres que l'amour, la jalousie, la cupidité et la vengeance employaient à leurs desseins. La cour, où tout est affaire de mode, ne prenait plus aucune part à ces superstitions qui déguisaient des complots et des forfaits abominables; une vive curiosité s'était attachée d'abord aux procédures dirigées contre mesdames de Bouillon, d'Alluye, de La Ferté et d'autres personnes marquantes que la Chambre-ardente n'osa pas trouver coupables; ensuite, l'indifférence générale avait frappé de réprobation et d'oubli les monstruosités révélées par d'obscurs accusés. Mais, à la faveur de cet oubli, les élèves de la Voisin et de Lesage s'étaient remis tranquillement à tenir boutique de sortiléges, de charmes, de talismans et souvent de poudres mortelles.

Peu de temps avant la mort du grand dauphin, arrivée au mois d'avril 1711 et attribuée au poison, quoiqu'elle fût causée seulement par la petite vérole, la cour, par désœuvrement et

par caprice, s'était de nouveau préoccupée de devins et de magie. On racontait surtout des choses prodigieuses sur les sorts que jetait une sibylle nommée la Mautorte, et c'était à qui s'en irait la consulter incognito, à minuit. Elle avait, disait-on, des moyens infaillibles non seulement de connaître les événemens futurs, mais encore de les gouverner et de les modifier; elle savait enflammer les amours éteints et allumer ceux qui ne possédaient pas une étincelle; elle excellait surtout à rendre malheureux les gens qu'on lui désignait, moyennant finances : aussi, la plupart des femmes venaient-elles la visiter dans un intérêt de vengeance, et les hommes, dans un but de plaisir. La Mautorte acquit bientôt autant de réputation que la Voisin, et toutes les nuits son antichambre était pleine de gentilshommes rieurs et goguenards, de dames silencieuses et voilées; mais, comme elle n'était ni protestante ni janséniste, on ne lui envoyait ni espions ni exempts, si bien que les gens sensés la soupçonnaient d'intelligence avec la police secrète du roi.

Cette devineresse s'était logée hors de Paris, dans l'île des Cygnes, où ses agens subalternes lui avaient construit une retraite en planches cimentées de sable et de boue, avec un toit de gazon ; de sorte que, du bord de la rivière, on n'apercevait qu'une espèce de monticule verdoyant au milieu de l'île, où les bergers n'osaient jamais mener paître leurs bêtes, quoique le pâturage y fût gras et abondant à cause de l'humidité du terrain ; mais le séjour de la sorcière dans ce lieu-là répandait la terreur aux environs, et le peuple avait changé le nom d'île des Cygnes en celui d'*île des Corbeaux*, parce qu'il croyait que ces oiseaux de mauvais augure, qui s'y étaient fixés et multipliés dans les rigoureux hivers de 1709 et de 1711, avaient été attirés par la mystérieuse habitante de cette île, privée depuis des siècles de ses cygnes traditionnels, qui ne furent peut-être jamais que des oies ou des canards. La Mautorte semblait un être si redoutable, que les gens des faubourgs et de la banlieue n'osaient passer le long de cette rive aussitôt le soleil couché, et

que dans les campagnes voisines circulaient d'étranges histoires de passans enlevés de terre et portés de l'autre côté de la rivière par des mains invisibles, avec une suite de bizarres enchantemens.

Il était une heure du matin, quand un carrosse sans armoiries conduit par un cocher sans livrée s'arrêta sur la route de Versailles, à deux portées de fusil de l'île des Cygnes. Un petit laquais vêtu de gris ouvrit la portière : un jeune homme masqué et enveloppé d'un ample manteau brun, avec un grand chapeau rabattu, sauta lestement hors de la voiture et aida deux dames à en descendre. Ces dames, également masquées et cachées dans leurs mantes de taffetas noir garnies de dentelles, ne pouvaient être reconnues qu'à l'exiguité de leur taille. Le jeune homme hésita un moment avant d'offrir son bras à la plus petite des deux femmes qu'il accompagnait, et l'autre marcha derrière eux d'un pas décidé et sautillant. Ils évitèrent avec précaution de s'embourber dans les ornières que la saison avait transformées en mares

et en bourbiers : ils suivirent un étroit chemin sablé qui conduisait au bord de l'eau, où ils ne parvinrent pas sans s'être mouillé les jambes à travers de hautes herbes aquatiques. Le froid avait beaucoup diminué depuis la veille, et à la gelée, qui menaçait de devenir aussi rude que les années précédentes, succédait momentanément une température de bise et de pluie : le ciel était nuageux et la nuit tellement sombre qu'on ne distinguait point les objets à la distance de quelques pas; un vent âpre et pénétrant traversait l'humidité de l'atmosphère.

Lorsque les trois personnes qui se rendaient à l'île des Cygnes furent sur la rive, le jeune homme siffla : peu d'instans après, on vit s'élever une flamme bleue au-dessus du logis de la sibylle, et l'on entendit le bruit des rames annonçant l'approche d'une barque. Cette barque, dans laquelle un seul homme, la figure teinte de noir de fumée, tenait les rames et le gouvernail, toucha le bord silencieusement, et le patron ne se leva pas même de son banc pour recevoir les trois passagers, qui se placèrent

dans l'étroit bateau sans lui adresser la parole. Les rames recommencèrent à fendre le courant, et lorsque la barque fut au milieu du bras de la Seine resserrée entre la rive et l'île des Cygnes, plusieurs coups de sifflet retentirent à la fois sur la route de Versailles, où roulait un carrosse venant de Paris. Puis, ce carrosse s'étant arrêté vis-à-vis de l'île, on vit, dans l'obscurité, des ombres qui se mouvaient le long du rivage. Le reflet bleuâtre qui éclairait la traversée et provenait de la flamme sortant du toit de la devineresse tomba sur ces ombres mobiles et permit aux personnes de la barque de reconnaître trois hommes qui, par leurs gestes et leurs cris, demandaient aussi le passage.

— Léonora, dit la plus petite des deux femmes à sa compagne, nous aurions dû prier la Mautorte de fermer sa porte cette nuit à tous ses cliens, excepté à nous?

— Au contraire, répondit l'autre en baissant aussi la voix, plus les visiteurs seront nom-

breux, moins nous risquerons d'être trahies.

— Ces gens-là sont de la cour : à leurs façons de faire délibérées, on ne s'y peut méprendre.

— Seraient-ce votre mari et M. de Malezieu, ils ne devineraient pas qui nous sommes.

— Pourvu que dans ce bouge, qui ressemble à une taupinière, nous trouvions quelque endroit pour nous retirer quand arriveront les nouveaux venus, qui chantent des noëls comme pour nous faire honneur!

En effet, ces inconnus, en attendant le retour de la barque, s'étaient mis à chanter, avec un ensemble parfait, une chanson du marquis de La Fare sur un air composé par le duc d'Orléans. L'air et la chanson étaient bien connus à la cour, surtout à Sceaux et à Saint-Maur, où l'abbé de Chaulieu les avait importés. Les chanteurs paraissaient habiles musiciens, et leurs voix de basse, de dessus et de fausset, se mariaient agréablement et formaient un concert complet qui empruntait des échos de la rivière

quelque chose de fantastique. Les deux femmes qui étaient dans la barque se prirent la main et se la serrèrent réciproquement pour se communiquer une idée qu'elles conçurent en même temps. Le jeune homme n'écoutait pas ces chants et restait absorbé dans une rêverie entièrement étrangère à la situation présente : il regardait continuellement la plus grande des deux dames qui s'étaient confiées à sa garde, et soupirait ; son manteau entr'ouvert laissait briller la poignée d'acier poli d'une épée et la garde dorée d'un poignard.

La barque aborda devant un escalier de bois à demi pourri qui servait à monter dans l'île, plus élevée que le cours du fleuve. Le muet batelier poussa un cri aigu qui n'avait rien d'humain, et une espèce de nain contrefait, habillé de serge rouge et de peaux de chats, parut avec une lanterne enchâssée dans une tête de mort, pour introduire les arrivans dans le sanctuaire de la sibylle. Cet appareil bizarre produisit peu d'impression sur les deux femmes, qui étaient beaucoup plus attentives à ce qui se passait de

l'autre côté de l'eau, où les chants continuaient avec une éclatante gaieté. Mais ces deux femmes avaient, pour ainsi dire, changé de rôle : celle qui s'était d'abord effrayée de l'arrivée des trois inconnus avait fini par en rire et par se promettre quelque aventure romanesque; l'autre, au contraire, qui avait invoqué de si bonnes raisons pour rassurer sa compagne, devenait pensive et frémissait par momens, quand la voix de dessus dominait le trio et ressortait de l'ensemble en traits brillans et harmonieux. Elles tournaient souvent les yeux vers ces chanteurs nocturnes, en marchant vers la cabane.

Le nain, qui les conduisait par un sentier saupoudré de charbon pilé, pour imiter le chemin de l'enfer, disparut tout-à-coup dans une excavation où les deux femmes et leur chevaleresque protecteur n'hésitèrent pas à le suivre. Ils descendirent une vingtaine de marches et se trouvèrent dans un vestibule souterrain garni de bancs à l'entour des parois humides et moussues : c'était là le lieu d'attente, d'où l'on pénétrait dans la salle des consultations. Le nain,

qui avait comme le batelier une couche de noir de fumée sur le visage, fit signe aux arrivans de s'asseoir en attendant que la maîtresse de céans fût visible. Durant cette attente, qui pouvait souvent se prolonger long-temps dans les ténèbres, on n'avait d'autre récréation que de gros chapelets de buis que chacun était libre de manier à son gré. Le nain entra dans l'antre de la sibylle et emporta la lumière.

Le jeune homme profita de l'obscurité profonde où ils étaient et s'empara de la main de celle de ces dames qui, aux égards respectueux qu'elle avait pour sa compagne, devait être d'une condition inférieure : elle ne retira pas sa main ; mais cette main, mignonne et potelée, tremblait et se glaçait dans les mains brûlantes qui la serraient avec amour. Tout-à-coup une clarté rouge et bleue illumina le souterrain, et l'entrée du gîte de la devineresse fut permise à une seule personne à la fois. Le nain avait tiré un rideau noir et ouvert une porte peinte en blanc avec des emblêmes de mort en guise d'ornemens : de cette porte s'exhalait une

forte vapeur d'encens qui offensa les nerfs de la plus petite des deux femmes, laquelle, dans toute autre circonstance, se fût évanouie ou pâmée.

— Je ne vois pas que cette horrible odeur, dit-elle en se bouchant le nez, ajoute beaucoup à la vénération qu'inspirent les sibylles. Fi! ce n'est point d'ambroisie qu'on se repaît ici!

— « Le café bout, cria le nain en glapissant; le marc est au bout et l'avenir dessous; venez à lui, debout! »

— Léonora, restez là avec Jacques, dit la femme qui avait fait la grimace aux exhalaisons de l'encens : je vais seulement demander à la Mautorte l'exécution de sa promesse, qui ne s'est pas encore réalisée.

Cette femme, comme aguerrie avec le cérémonial extraordinaire du lieu, se leva impétueusement et s'avança d'un pas hardi vers la cellule lumineuse, dont le rideau retomba et la porte se referma dès qu'elle en eut franchi le seuil. Les ténèbres régnèrent de nouveau dans

la salle, où Jacques et Léonora ne furent pas tentés d'avoir recours aux chapelets pour se distraire : l'un et l'autre étaient trop enfoncés dans leurs pensées, d'une nature bien opposée; et cependant ils se tenaient toujours la main, comme s'ils fussent tous deux d'intelligence et de sympathie.

Celle qui se présentait seule pour consulter la devineresse ne s'étonna pas du terrible spectacle qu'elle eut sous les yeux en entrant dans la chambre des sorts : cette chambre, tapissée de squelettes d'animaux et de bocaux d'esprit de vin où nageaient des fœtus humains, des lambeaux de chair verdâtre et surtout des serpens roulés sur eux-mêmes, était éclairée par un feu de phosphore qui flamboyait dans une urne noire; et, pour ajouter plus de prestige à cette fantasmagorie empruntée aux vieilles traditions des sorciers, une multitude de crapauds se traînaient çà et là sur le plancher en faisant vibrer leur cri métallique comme des clochettes d'argent. La Mautorte était digne de son surnom, qui, dans le langage populaire, signifiait

une créature absolument disgraciée de la nature : elle avait la tête presque tournée vers les épaules, la main droite plantée à la hauteur du coude, le bras gauche dépourvu de main, les deux jambes en zig-zag et les pieds bots. Quant à la figure de ce monstre féminin, elle appartenait à une espèce de géant, tant elle manquait à toutes les proportions de son corps infirme, tant ses traits étaient caractérisés : l'expression de ce visage, hérissé de verrues et de poils gris, pouvait faire croire à l'existence des esprits infernaux, car une malice diabolique pétillait dans ses gros yeux jaunes, et le sourire de chauve-souris qui pinçait sa bouche violette au lieu de la détendre aurait eu le pouvoir de mettre en fuite les plus braves, si l'on avait pu sortir librement de la chatière où elle retenait prisonniers les curieux qui se hasardaient à venir la consulter d'après les cartes, les nombres, les lignes de la main, les constellations ou le marc de café.

— Sts! sts! dit la devineresse en agitant le

marc bouillant dans le filtre d'une grosse cafetière de terre verte, tandis qu'elle examinait d'un regard perçant la personne masquée qu'on avait introduite.

— Madame, écartez ces vilaines bêtes qui me répugnent! s'écria cette personne, que la crainte de marcher sur les crapauds domestiques de la devineresse retint à l'entrée de la chambre.

— Sts! sts! reprit la Mautorte en ricanant comme une crecelle du vendredi-saint : ils sont apprivoisés et entendent tous leur nom. Ne faites pas fi de ces petits animaux, qui chantent votre bienvenue!

— Remerciez-les de ma part et donnez-leur double pitance, dit la dame en déposant sur la table une bourse bien garnie, dont le son réjouit les oreilles de la vieille ; mais, de grâce, qu'ils s'en aillent!

— Sts! sts! dit la Mautorte jetant dans un coin une boulette préparée avec des ingrédiens qui appelèrent les crapauds à la curée. C'est vous qui vîntes l'avant-dernière nuit au nom du duc d'Orléans?

— C'est moi! répondit l'inconnue, dont le courage se raffermit après la retraite des crapauds.

— Le sortilége que je vous ai conseillé pour la réussite d'un dessein secret n'a donc point réussi?

— Non, madame, et je vous en demande quelque autre plus efficace. J'ai fiché un cent d'aiguilles dans un bouchon, comme vous me l'aviez dit, et j'ai lancé ce bouchon sept fois de suite derrière moi, en répétant tout bas le dessein secret qu'on voudrait voir à terme.

— Ce dessein vous intéresse-t-il, ou bien le duc d'Orléans y est-il seul intéressé?

— Il ne vous importe pas de savoir cette particularité, dit la femme au masque, contrariée de cette question. Apprenez-moi seulement si ce dessein, quel qu'il soit, aura le succès qu'on lui souhaite, et inventez une conjuration plus puissante pour qu'il vienne à bonne et prompte fin!

— Sts! sts! dit la devineresse en répandant sur une assiette le marc de café encore humide

et en suivant de l'œil les figures variées qui se formaient capricieusement dans ce résidu noir sur le fond blanchâtre de la faïence. Ce dessein est le plus admirable qui se puisse imaginer !... Le voici qui marche à son accomplissement... Cette ligne terminée par une étoile montre le but où il tend... Voyez le marc qui, en se séchant, prend la figure d'une fleur, ce qui est d'heureux présage... Cette petite croix qui se montre au-dessous de l'étoile témoigne que le ciel participe à ce beau dessein et veut le conduire jusqu'où vous voulez... Admirez plus loin ces deux croissans qui annoncent que vous croîtrez en fortune et prospérité... Le seul obstacle qui paraît honteusement dans ce véritable tableau de l'avenir, c'est ce signe dessiné en manière de triangle avec des lacs d'amour à chaque extrémité; cet obstacle dériverait donc de certaines galanteries...

— Je consens à voir dans ce marc de café tout ce que vous y voyez vous-même, interrompit l'inconnue, dont la pétulance naturelle se refusait à l'attention minutieuse exigée par

ce mode de divination ; mais je préfère apprendre de vous le plus infaillible moyen d'arriver à la satisfaction de l'auteur du projet en question.

— Je serais plus habile à vous satisfaire si je connaissais ce projet! reprit la Mautorte, dont la curiosité était mise en jeu par le mystère qu'on lui faisait d'un dessein auquel se trouvait mêlé le nom du duc d'Orléans.

— Je n'ai pas pouvoir de vous contenter sur ce point, repartit la prétendue messagère du prince.

— Eh bien! dit la sorcière alléchée par l'espoir d'une brillante récompense, la nuit prochaine, entre deux et trois heures du matin, la personne qui est en peine de la réussite du dessein que vous me cachez se rendra secrètement à l'église de Châtillon, près du village de Sceaux, heurtera trois fois à la petite porte sous le clocher, et répétera le mot de passe qu'on lui dira dès l'ouverture de cette porte. Ladite personne aura eu soin de se pourvoir de deux bâtons de coudrier, longs de trois pouces chacun, et, en

outre, d'un billet cacheté contenant le dessein dont il s'agit, entre deux *Ave*. Une fois entrée dans l'église, elle fera exactement tout ce qu'on lui prescrira pour obliger la Providence à s'intéresser à ce vœu. Le mois ne s'achèvera pas sans que, par la seule force des circonstances, le dessein qu'on désire voir se réaliser soit accompli irrévocablement. Avez-vous entendu ?

— Oui, madame, répondit l'inconnue un peu choquée de la singulière expédition qu'on lui ordonnait. Mais quel usage sera-t-il fait de ce billet renfermant le secret que Dieu seul peut savoir ?

— On le brûlera devant vous, en présence du Saint-Sacrement. Adieu!... La chose faite, vous me remercierez de vous avoir si bien servie. Mes complimens et mes baise-mains à son Altesse Royale !... Mais vous n'êtes pas venue seule, m'a-t-on dit ? ces deux personnes ont-elles besoin de mes services ?

— Je ne le crois pas, à moins que la curiosité ne les invite à vous adresser quelque requête ?

— En ce cas, ce sont des gens de votre suite, madame? demanda la Mautorte, qui se fiait peu à son art pour ses propres besoins. Ne souhaitez-vous pas que le duc d'Orléans vous aime?

— Oh! madame! s'écria l'inconnue avec une pantomime non équivoque; si j'étais aveuglée au point d'aimer le duc d'Orléans, ce ne pourrait être que l'effet d'un sort qu'on m'aurait jeté. C'est pourquoi je vous supplie de me mettre à l'abri de ce sort désagréable.

Là-dessus, elle sortit de la chambre avec des airs de reine, et rejoignit dans le vestibule sa compagne. Celle-ci, toute émue, vint à elle à tâtons, lui saisit les mains et lui dit à l'oreille, d'une voix basse et entrecoupée qui se ressentait du trouble où l'avait mise l'approche des trois chanteurs que le bateau venait de passer et qui montaient dans l'île en continuant leurs chants:

— C'est le duc d'Orléans! je l'ai reconnu.....

Madame, je vous conjure de demeurer un instant sous la garde de Jacques, tandis que j'entrerai là-dedans pour écouter ce qui se dira...

Elle n'attendit pas qu'on lui accordât la permission qu'elle demandait, et se précipita, malgré le nain, qui voulut lui barrer le passage, dans la chambre de la devineresse, qu'elle trouva en conférence avec un prêtre, dont le sacerdoce ne se révélait que par son costume, car son visage bourgeonné, son nez rubicond et ses petits yeux aux paupières sanglantes, accusaient d'anciennes habitudes d'ivrogne. La brusque apparition d'une femme étrangère effraya beaucoup ce prêtre, qui comprenait l'inconvenance de son habit en ce lieu plus que profane.

— Cinquante louis ! dit-elle impétueusement en offrant une bourse à la Mautorte; cinquante louis, répéta-t-elle, pour que vous me cédiez la place pendant un quart d'heure ?

— Cinquante louis sont toujours bons à prendre, répondit la devineresse, qui se jeta sur la

bourse avec cupidité, et qui crut qu'on adressait un appel doré à la branche la plus secrète et la plus lucrative de son commerce. C'est du poison que vous voulez? lequel vous faut-il? lent, rapide, narcotique, douloureux?

—Ah! vous exercez donc aussi l'art des poisons? dit l'étrangère, à qui cette proposition donna sujet de réfléchir, en changeant un moment le cours de ses idées. Oui, vous m'en vendrez peut-être!

— Je n'en vends que sous la garantie d'un nom considérable, tel que celui du duc d'Orléans, à qui vous êtes, je suppose? reprit la Mautorte, qui se repentit d'avoir fait une offre imprudente, puisqu'on ne l'acceptait pas, et qui essaya de la retirer sans se compromettre.

— Certes, le nom du duc d'Orléans vous serait une suffisante garantie, dit en riant la femme masquée.

—Mais que demandez-vous pour cet argent? répliqua la devineresse avec une inquiétude que partageait le prêtre, qui n'avait pas eu le

temps de s'esquiver. Vous plait-il de faire dire des messes?

— Cela ne saurait jamais être nuisible; mais le plus pressé et le meilleur, c'est de me laisser seule ici.

— Sts! sts! ma fille, la compagnie de mes crapauds vous semble-t-elle valoir autant?

— Je me soucie bien de vos crapauds! s'écria l'étrangère, qui prêtait l'oreille au murmure d'un colloque animé dans le vestibule. En toute autre circonstance, ils me feraient une peur effroyable; mais en ce moment ils ne me causent ni crainte ni dégoût, puisque je consens à rester avec eux tant que le duc d'Orléans demeurera avec moi.

— Le duc d'Orléans est-il ici? dit vivement la Mautorte en s'agitant de joie sur son siége.

— Il est ici, il vient vous consulter! repartit l'étrangère, dont l'accent espagnol était plus caractérisé chaque fois qu'elle exprimait un sentiment passionné avec une chaleureuse éloquence de physionomie, de gestes et même de paroles, quoique la langue française ne lui fût pas aussi

familière que la sienne. Écoutez ! reconnaissez-vous sa voix ? oh ! je la reconnaîtrais, moi, entre cent !... c'est lui-même, vous dis-je : je veux lui parler.

— Lui parler ? répliqua la devineresse, qui était trop glorieuse de la démarche du duc d'Orléans pour renoncer volontiers au plaisir et sans doute au profit de lui tirer son horoscope. Qui vous en empêche ? vous l'entretiendrez tout à votre aise après que je l'aurai entretenu ; et si c'est de l'amour que vous éprouvez pour lui, je l'en pourrai instruire.

— Je l'en instruirai moi-même, si bon me semble, dit fièrement la jeune Espagnole, dont les yeux de jais brillaient à travers les trous de son masque. Je vous prie de vous transporter ailleurs et de permettre que je reçoive dans cette chambre, sans témoins, le prince qui vient chercher des oracles que je lui communiquerai de votre part, et par lesquels je l'étonnerai fort.

— Sts ! sts ! êtes-vous experte en notre art, ma mie ? demanda la vieille avec surprise.

— Je vous jure qu'il sera singulièrement

troublé de mes confidences, répondit l'étrangère, qui était en proie à une anxiété apparente. Hâtez-vous de laisser le champ libre à mes projets en vous éloignant un peu et en ordonnant d'introduire le prince devant moi.

— Vraiment, ma fille, je suis bien en peine des sottises que vous prétendez faire?

—Quelles sottises? demanda l'Espagnole impatientée de ces retards. Demeurez donc en quelque endroit où vous puissiez tout entendre sans être vue, si vous appréhendez que je vous compromette dans votre renommée de sorcière. Je vous assure que ma sorcellerie l'étonnera plus que la vôtre, et vous en verrez la preuve dans le prix qu'il m'en donnera.

—Soit! répondit la Mautorte, qui avait pris conseil du prêtre; je fais ce que vous voulez, à condition que, cachée en un coin, j'aurai la faculté de tout voir et de tout entendre : or je vous avertis que je ferai cesser ce jeu sitôt qu'il me déplaira.

— Si vous m'interrompez mal à propos, s'écria l'étrangère avec un ton résolu et menaçant,

je mets le feu à votre bicoque, la mère, et je vous y grille, en avant-goût de l'enfer !

— Elle le ferait comme elle le dit ! répliqua le prêtre, qui obtint l'agrément de la Mautorte aux désirs impérieux de cette femme, et qui emporta dans ses bras sa hideuse acolyte derrière un rideau, où il se blottit avec elle, dans l'attente de ce qui arriverait.

Il arriva que l'Espagnole finissait de se couvrir d'un manteau de siamoise, étoffe de laine bariolée de rouge et de blanc, mise à la mode par les ambassades du roi de Siam à Louis XIV, quand le nain, docile au signal que lui transmit un cornet acoustique ingénieusement disposé dans la muraille, ouvrit la porte de la chambre des consultations, en prononçant de sa voix aigre et claire cette formule sacramentelle de la chiromancie :

« — Baillez la main ! remplissez-la bien, et le devin n'y laissera rien que votre destin ! »

— Attendez moi, messieurs, dit le duc d'Or-

léans à ses deux compagnons, qui débattaient avec lui le plus ou moins de probabilité des sciences occultes, et qui ne paraissaient pas trop convaincus par les raisonnemens du prince, grand partisan de ces superstitions.

Philippe d'Orléans s'empressa de passer dans le lieu des séances, et la porte, se refermant sur lui, fit renaître les ténèbres opaques autour de son capitaine des gardes et de son page favori, le chevalier de Ravannes, qui regrettèrent de ne pas le suivre pour parer aux dangers qu'il pourrait courir. Mais Ravannes, ayant aperçu, à la faveur de la clarté qui jaillit un instant jusqu'au fond du vestibule, une femme masquée, immobile sur son banc, où elle paraissait attendre comme eux l'audience de la devineresse, en avertit tout bas le marquis de La Fare et se glissa sans bruit dans la nuit profonde où ils étaient les uns et les autres, avec l'intention d'aborder cette femme et de juger si elle appartenait au grand monde : il finit par s'asseoir à côté d'elle et par lui prendre la main,

qu'elle avait fine et mignonne, en la rassurant à l'aide d'un compliment qui manquait sans doute de justesse, mais non pas d'habileté. Le marquis de La Fare, inquiet d'avoir laissé le prince seul, chercha en grondant à s'orienter au milieu de l'obscurité et à retrouver la porte par laquelle son maître avait disparu: il se heurtait contre les bancs et les murailles, son ventre énorme rencontrant partout des obstacles qui ne le décourageaient pas.

Cependant le duc d'Orléans, introduit dans la chambre de la Mautorte, qu'il n'avait jamais vue, en examina curieusement la bizarre décoration; mais les squelettes, les bocaux, les instrumens magiques et tout l'ensemble aussi hideux que ridicule de cette caverne, ne lui imposèrent pas et lui rappelèrent quelques ornemens de son cabinet de chimie. Après avoir passé en revue le matériel du lieu, il en considéra non moins attentivement le personnel, c'est-à-dire une très-petite femme presque cachée dans un manteau de siamoise à capuchon et portant un masque noir qui lui couvrait le

visage jusqu'à la bouche et qui permettait de voir un menton creusé de chaque côté par une jolie fossette que le sourire devait ou avait dû animer souvent. Ce menton, quoique d'une peau jaune assez duveteuse pour faire croire à un autre sexe, n'avait pas l'âge qu'on attribuait à la devineresse, et n'accusait pas plus de trente ans. Le duc d'Orléans ne s'étonna guère qu'une sorcière eût de la barbe.

Mais, en s'approchant de la table où cette sorcière lisait ou faisait semblant de lire dans un vieux grimoire, dont toutes les pages s'étaient graissées et huilées sous l'empreinte des doigts, il fut surpris de remarquer combien la main de la liseuse avait de délicatesse, sous le gant de soie noire transparente qui n'en déguisait pas les formes gracieuses; le duc d'Orléans ne soupçonnait point qu'une femme de cette condition pût avoir une si charmante main, en compagnie des crapauds qu'elle nourrissait elle-même, et malgré la manipulation des philtres qu'on venait lui demander sans cesse, philtres composés des ingrédiens les plus dégoûtans et

les plus exécrables. Il se mit donc à regarder cette main et ce menton agaçant, qui lui représentaient d'heureux présages pour la sorcellerie de cette Mautorte, qu'on dépeignait comme un monstre indigne du titre de femme.

L'étrangère, à qui n'échappait pas l'étonnement de Philippe d'Orléans, et qui s'efforçait de deviner les pensées que sa vue avait fait naître en lui, n'osait lever la tête, et restait immobile comme une statue devant son livre, qu'elle tenait par distraction à l'envers, sans en avoir lu une ligne, tant ses yeux étaient obscurcis de nuages qui remplissaient aussi son cerveau. Cet intervalle de silence et d'observation réciproque familiarisa le prince avec la devineresse qui avait une main si bien faite, et allant s'asseoir vis-à-vis d'elle, il lui prit cette main, qu'elle retira vivement avec une précipitation et un trouble peu solennels. Il ne songeait plus à se faire dire la bonne aventure, et il avait seulement à cœur de poursuivre celle qui commençait.

— Que venez-vous faire ici ? lui demanda en

déguisant sa voix l'étrangère, qui ne déguisait pas aussi bien son émotion ; que voulez-vous de moi ? ajouta-t-elle.

— Je venais ici faire une sottise, répondit le prince avec cette aisance de parole et cet à-propos qui ne l'abandonnaient jamais ; mais je m'aperçois que je pourrais bien en faire deux : je voulais de vous un horoscope, et maintenant je veux vous tirer le vôtre.

— Vous êtes toujours galant et aimable, monseigneur, répondit-elle en tressaillant.

— *Monseigneur!* répéta Philippe d'Orléans stupéfait et mécontent ; pourquoi pas gros Jean ou grand Colas ? *Monseigneur,* ma fille, conviendrait autant à votre valet.

— Vous avez raison, répliqua dédaigneusement la prétendue devineresse, et j'ai eu tort de vous donner ce titre d'honneur et de respect, en cas que vous ne le méritiez pas.

— Holà ! ma petite main, dit-il en la lui prenant avec gaieté, ne frappez pas si fort sur nous !

— Enfin, soyons chacun ce que nous sommes : moi, la Mautorte, et vous…

— Fi donc! la Mautorte est plus laide encore que les péchés qu'elle fait, interrompit le prince essayant de détourner l'entretien engagé sur sa condition. La Mautorte a cent ans, et le diable l'a faite à son image. Vous seriez sa fille ou sa nièce, j'y consentirais.

— A votre tour, ne cherchez pas qui je suis; car, aussi bien, vous perdriez vos peines. Mais je n'ai pas le loisir de converser si long-temps avec vous, et je vous prie de venir au fait.

— Le fait, ma chère sorcière, serait la chose la plus humaine du monde, si vous le permettiez... Oui-dà! j'oubliais le nerf de la guerre et de la sorcellerie, dit-il tout-à-coup en faisant tomber sur la table une bourse pleine d'or que l'étrangère entendit sonner avec indifférence.

— Vous souhaitez que je vous apprenne ce qui doit vous arriver un jour, bientôt peut-être?

— Oui, ma belle, répondit-il en tâchant de la déganter et en poussant ses investigations sous la siamoise, en dépit de l'accueil peu encourageant qu'il recevait à chaque nouvelle ten-

tative. Voici l'origine de cette plaisanterie : nous soupâmes ce soir en joyeuse compagnie, et le vin d'Espagne, qui coulait à flots, délia les langues...

— Ce vin-là ne vous rappelle-t-il pas l'Espagne? murmura-t-elle d'un ton presque doux.

— Dieu merci ! j'ai d'autres souvenirs qui me la rappellent et me la font chérir. On but donc beaucoup, et l'on ne parla pas moins : on parla de tout, et l'on vint par hasard à raconter des prodiges de votre savoir-faire, qui amène, dit-on, plus de pélerinages à l'île des Cygnes qu'à Saint-Jacques de Compostelle. Moi, qui suis curieux et douteur, pour avoir le plaisir de me convaincre, je niai tout ce qu'on raconta ; et, le souper fini, la moitié des convives sous la table, je proposai à deux amis que le vin d'Espagne avait plus épargnés que les autres de m'accompagner à votre sabbat. Nous partîmes, et me voici.

— Vous n'aviez pas besoin de m'apprendre ce que je savais déjà, hormis la particularité du vin d'Espagne. A présent, c'est à moi de vous

entretenir du passé avant de vous occuper de l'avenir, que je vois lugubre et terrible pour votre Altesse.

— Miséricorde! s'écria le prince; cela signifie que vous refusez de vous démasquer?...

— Dans l'année 1709, lorsque vos intrigues pour usurper le trône d'Espagne furent découvertes, et que vous étiez sur le point de subir un jugement capital comme criminel de lèse-majesté...

— Diable! madame, j'aurais mauvaise grâce à vous interrompre, dit le prince en rougissant et en remplaçant ses manières libres et folles par un maintien sérieux et un air défiant.

— Quand vos agens étaient arrêtés en Espagne avec les preuves de votre conspiration favorisée par lord Stanhope et la grandesse espagnole, quand Sa Majesté était décidée à vous faire faire votre procès et à laisser répandre votre sang sur un échafaud...

— Vous êtes mal instruite, dit sèchement le duc d'Orléans, et les gens qui vous endoctrinent vous ont mal fait votre leçon : je n'étais

pas sujet du roi d'Espagne, et ne pouvais, moi, prince du sang de France, être livré à la vengeance de Philippe V et de madame des Ursins... je n'ai donc jamais été dans la fâcheuse position que vous dites... Mais continuez, et sachons où vous en voulez venir?

— Votre plan était merveilleusement conçu : vous aviez traité avec l'Angleterre et la Hollande; les grands d'Espagne n'attendaient qu'un signal pour se déclarer; vos fondés de pouvoir, Renaut et Flotte, allaient s'emparer de Madrid en votre nom, et vingt-quatre heures plus tard vous étiez roi à la place de Philippe V. Eh bien! n'avez-vous jamais soupçonné qu'une femme pût avoir empêché ce complot de réussir?

— Ce ne fut point assez d'une : il y en eut deux, madame des Ursins et madame de Maintenon.

— Vraiment, dit l'étrangère avec un sourire de satisfaction, vous ne connaissez pas tous vos ennemis! Sachez donc qu'une femme, que vous aviez offensée, fut seule cause de la non-réussite de vos desseins d'ambition sur la couronne d'Es-

pagne; c'est elle qui a découvert la mission de votre commissaire Flotte et vos intelligences avec Stanhope, avec les mécontens espagnols; c'est elle qui a épié vos démarches et intercepté votre correspondance; c'est elle qui a prévenu le marquis d'Aguilar en Espagne, et M. de Torcy en France; c'est elle, en un mot, qui a tout fait pour vous faire périr de la main du bourreau!...

— Voilà assurément une maîtresse femme! dit le prince soucieux et rêveur.

— Et pourtant cette femme vous aimait!... c'est-à-dire elle vous avait aimé!... souvent même elle croit vous aimer encore, vous qui l'avez traitée avec tant de mépris, vous qui ne vous souvenez plus seulement de son nom, vous qui ne la reconnaîtriez peut-être pas!

— S'il fallait se souvenir de toutes les folies qu'on a faites, la mémoire humaine ne suffirait point! reprit distraitement le duc d'Orléans; mais, à coup sûr, si la dame dont vous parlez avait d'aussi belles mains que les vôtres, je n'eusse pas volontiers oublié ces mains-là!

— Peut-être pourrez-vous juger de la ressemblance, si cette personne pousse la haine jusqu'à vous poignarder!

— Allons, ma chère, cessons ce badinage, dit le prince étonné de l'exaltation avec laquelle on lui débitait ces reproches et ces menaces. Je suppose que la dame en question vous a tracé votre rôle et que vous avez l'honnêteté de vouloir gagner votre argent.

— Quelles intentions supposez-vous donc à la dame que vous dites? demanda la fausse devineresse, dont la voix tremblante manifestait des sentimens plus vifs que celui de la cupidité.

— L'envie de se faire plaindre et sans doute regretter, un projet vague de piquer ma curiosité et de renouveler ce qui a été, ce qui n'est plus et ne saurait plus être.

— Ah! elle serait bien lâche! interrompit l'étrangère avec un accent de rage étouffée.

— Pourquoi ne me faites-vous pas l'honneur de croire que je vaux quelque chose en affaire galante?

— Oui, voilà votre caractère à vous! con-

fondre toujours et partout la galanterie avec l'amour.

— Foin de l'amour, s'il produit de ces métamorphoses chez les femmes, au point de les rendre capables d'un assassinat, d'une trahison et d'autres noirceurs pour envoyer leur amant à l'échafaud !

— Vous auriez été condamné à mort, qu'elle fût morte avant vous, en se maudissant de sa cruauté et en s'applaudissant toutefois d'être vengée !

— *Vengée! vengeance!* sur mon ame! ces gros mots-là ne sont bons que dans les tragédies, et je les trouve souverainement ridicules avec les perruques, les dentelles, les rubans et les broderies que nous portons.

— Oh ! que vous êtes vraiment français ! léger dans les choses les plus graves !

— Faudra-t-il mieux, s'il vous plaît, être grave dans les choses les plus légères ?

— Vous traitez de chose légère l'amour, l'amour d'une femme ! s'écria-t-elle avec un nouvel accès d'enthousiasme, qui lui mettait alternati-

vement des larmes et de la tendresse dans la voix. Mais l'amour compose à lui seul toute une existence de femme : l'amour peut à jamais nous faire malheureuses, après avoir été notre bonheur d'un jour ; l'amour ne tient aucun compte des difficultés, des impossibilités même ; l'amour supplée à tout, compense tout, triomphe de tout. Quoi ! monseigneur, en êtes-vous venu à ce point de dessèchement du cœur, que vous ne sachiez plus ce qu'il y a de puissance et de charme dans l'amour ? Hélas ! une fois qu'on s'est pris à aimer de certaine manière, les mépris de l'objet aimé n'ont pas plus d'action que le temps et l'absence sur cet amour qui, par le souvenir et l'espérance, se crée des alimens pour brûler et se consumer sans cesse dans le silence et l'abandon. Vous n'aimez plus ? avez-vous aimé jamais ?

— A la façon dont vous vous exprimez sur le chapitre de l'amour, on voudrait vous mettre à l'épreuve.

— Répondez à ma demande, reprit-elle en se livrant par degrés à une douce et mystérieuse

impulsion : si vous n'aimez plus, avez-vous aimé jamais?

— Certainement, lorsque je n'étais encore qu'un enfant sans réflexion et sans expérience.

— Ah! dit-elle en comprimant les sensations tour à tour pénibles et agréables qui la bouleversaient; quand avez-vous cessé d'être un enfant et acquis cette précieuse expérience?

— A dix-huit ans environ, repartit le prince, qui se plaisait à faire sonner haut son insensibilité comme son inconstance.

— A dix-huit ans! répéta tristement l'étrangère en retirant sa main, dont le duc d'Orléans avait cherché à s'emparer. Quel âge aviez-vous donc lors de votre second voyage en Espagne?

— Oui-dà, ne le savez-vous pas, vous qui savez tant de choses? répliqua en souriant le prince, qui avait la faiblesse de cacher son âge, et même de se rajeunir de quelques années lorsqu'on le lui demandait avec insistance; je serais moins en peine de deviner le vôtre?

— Que vous importe le mien! j'aurais vingt-deux ans, monseigneur, qu'il n'en serait pas

autrement!... Mais, vous qui n'étiez plus un enfant, comme vous dites, quand vous allâtes en Espagne prendre le commandement de l'armée française, vous faisiez croire à la pauvre reine que vous l'aimiez...

— Je l'ai fait croire à bien d'autres! s'écria gaiement le prince, qui n'attachait que peu d'importance à la pantomime expressive de cette femme masquée, parce qu'il la supposait d'intelligence avec une maîtresse délaissée. Vous l'auriez cru de même, ma mie!

— Si je l'avais cru, monseigneur, devrais-je vous pardonner de m'avoir trompée?

— D'abord, je ne tromperais pas même une grisette, et, entre nous, ce sont d'ordinaire les femmes qui se trompent. Je leur dis, il est vrai, que je les aime; mais, sur ma parole, je ne les trompe pas en disant cela, puisque je les aime réellement et le leur prouve à ma manière. Que voulez-vous? on est fort empêché d'aimer sans cesse la même femme, comme de porter toujours le même habit ou de manger le même mets. Laissons aux héros de roman ces admirables

constances qui n'ont plus de modèle ici-bas, et qui se meurent d'ennui !

— On pense et l'on agit d'autre sorte en Espagne, répliqua rudement son interlocutrice.

— Vous citez l'Espagne à tout propos ? dit Philippe d'Orléans, qui démêlait l'accent national de cette femme trop pétulante et trop passionnée pour se dominer à tout instant.

— C'est que l'Espagne me rappelle ce que n'efface pas l'air de France.

— Quelque amour, sans doute ? car les femmes n'ont de mémoire que pour des folies de cette espèce.

— Il y a des mémoires fidèles, répondit-elle amèrement, et la reine d'Espagne soupire encore pour vous.

— Elle a du temps de reste !... Les femmes en Espagne sont comme les vins du pays, qui vous parfument le palais au premier verre, et qui vous fatiguent horriblement à la longue en vous attaquant le cerveau : elles aiment trop. Ainsi, j'avais pour maîtresse la plus piquante brune

de l'Andalousie, je la préférais à la reine et à toutes les dames de la cour...

— Vous la préfériez à la reine! interrompit la prétendue sibylle d'un ton plein de surprise et de joie.

— Elle était charmante, divine : les plus beaux yeux noirs, les plus beaux cheveux, les plus belles dents!... une délicieuse fille en amour!... un démon et un ange à la fois... pauvre Léonora!

— Vous y pensez donc encore? dit d'une voix haletante l'Espagnole, dont le sein bondissait sous sa mantille. Elle se nommait Léonora?... Mais si vous en étiez épris à ce point, d'où vient que vous l'avez chassée ignominieusement? Dans quel but l'avoir outragée avec tant de barbarie?

— Je ne m'en excuserai pas, répondit le prince, qui ne prit pas garde à la connaissance que cette devineresse paraissait avoir d'un fait qu'il ne lui avait pourtant pas confié; je me suis souvent reproché tout ce qui s'est passé cette nuit-là, et si le mal eût été réparable, je l'au-

rais alors réparé. Mais, néanmoins, je peux dire, pour ma défense, que j'étais absent et que je fus seulement coupable de m'être prêté, sous l'influence des fumées du vin, à une détestable plaisanterie...

— Détestable! vous l'avez dit, s'écria-t-elle d'une voix remplie de sanglots et de douleur.

— N'en parlons plus, repartit le duc d'Orléans avec insouciance; ce qui est fait est fait, et à bien examiner les choses en philosophe, je ne vois pas quel grand tort en est résulté pour cette fille : elle n'a pas même eu à se plaindre des suites d'une aventure qui ne laissa aucune trace fâcheuse...

— Monsieur, vous tenez là un atroce propos! murmura cette femme avec une sourde indignation.

— Quant à moi, dans mon intérêt, continua le duc d'Orléans, je ne perdis rien à cet événement, puisque j'étais las de mes relations avec Léonora, qui m'aimait beaucoup trop pour ma tranquillité, et qui menaçait de me suivre en France pour s'y donner des airs de sultane fa-

vorite... C'était une folle, une tête à l'envers, un esprit romanesque... Je n'aurais pas eu un moment de repos ni de plaisir, si ce fameux souper n'était venu à mon secours en temps et lieu.

— Après avoir entendu cette franche déclaration, dit-elle à demi-voix en se faisant violence pour refouler en elle les sentimens prêts à s'épancher au dehors, on est suffisamment affermi contre la pitié qui voudrait encore l'emporter sur un si juste sujet de vengeance!... Qu'il subisse sa destinée!

— Morbleu! ne me jetez pas un sort? s'écria gaiement le prince, qui l'avait écoutée sans la comprendre : montrez-moi plutôt votre visage; il doit être digne de vos mains.

— Si vous osez porter la main sur moi, vous êtes mort! dit-elle avec une solennelle énergie, pour arrêter les tentatives de Philippe d'Orléans, qui avait essayé de lui arracher son masque.

Cette menace et le ton imposant qui l'accompagnait imposèrent au prince, dont l'incrédulité

religieuse s'accordait à l'amiable avec une superstition née d'un insatiable besoin de savoir. Il fut aussi détourné de son projet, lequel avait perdu l'occasion de réussir, par le bruit de plusieurs voix qui s'élevaient dans le vestibule où il devait rejoindre son capitaine des gardes et son page : une vive altercation semblait engagée entre différentes personnes, quoique par intervalle des éclats de rire féminins déconcertassent les injures et les défis qui s'échangeaient entre deux adversaires. La soi-disant sorcière, inquiète de l'origine et des conséquences du tapage qui augmentait à chaque instant, paraissait mal à l'aise et ne savait qu'imaginer pour mettre fin à une conférence que des explications indirectes n'avaient que trop prolongée déjà. Le duc d'Orléans vit l'anxiété où elle était, et s'empressa galamment de s'interposer dans une querelle qui allait peut-être faire sortir les épées des fourreaux : il se leva et entr'ouvrit la porte.

— Holà ! messieurs, cria-t-il d'un accent

d'autorité, avez-vous si peu de respect pour les dames et les sibylles, que vous vous disputiez comme des laquais dans l'antichambre de la Mautorte ? Corbleu ! Ravannes, si c'est toi qui fais ce vacarme, je prierai le diable de t'emporter ?

Là-dessus, il referma la porte en riant et courut à la devineresse, qui saisissait le moment où il avait le dos tourné pour esquiver la fin d'un tête-à-tête qu'elle tremblait de ne pouvoir circonscrire dans les bornes d'une réserve discrète et polie ; car le duc d'Orléans ne manquerait pas de tenter encore d'ôter le masque qui l'intriguait, et elle avait des motifs secrets de cacher une figure que le prince eût reconnue aussitôt. D'ailleurs elle avait cru entendre qu'on l'appelait dans le vestibule, et elle n'était pas accoutumée à se faire répéter plusieurs fois un ordre qui lui venait de sa compagne, qu'une attente de trois quarts d'heure avait dû mettre en courroux.

— Tout beau, ma fille ! dit le prince à la de-

vineresse en la forçant à se rasseoir ; nous avons longuement conversé ensemble, et je poursuivrais de bon cœur l'entretien à visage découvert. Mais vous avez omis de me tirer mon horoscope ?

— Je ne vous conseille pas de vous fâcher de cette omission, répondit l'Espagnole, qui méditait une retraite prompte et habile : je n'ai rien de bon à vous annoncer.

— Eh bien ! ma mie, annoncez-moi du mauvais et tâchez de m'en dédommager par un baiser. Vrai ! mon enfant, ajouta-t-il familièrement, la curiosité qui m'a conduit ici s'est exaltée au-delà de ce que vous en voyez : je n'ai pas encore goûté de la sorcellerie en amour ; et, pardieu ! si votre minois ne dément pas les promesses de vos yeux, qui brillent comme des escarboucles à travers les trous de ce vilain masque, je vous offre d'essayer ce qu'une sorcière a d'enchantemens pour subjuguer le cœur d'un prince du sang...

— Mes plus grands enchantemens n'auraient pas le pouvoir de vous donner un cœur pour

aimer !... Cessez cette raillerie, et puisque vous voulez savoir votre horoscope, étendez votre main où il est écrit.

— Apprenez-moi d'abord, dit Philippe d'Orléans en présentant sa main ouverte, quelle chance j'aurais pour être aimé de vous ? la fantaisie me prend de voir jusqu'où vous êtes sorcière ?

— Je ne plaisante pas, monseigneur ! reprit la jeune Espagnole, à qui ces galantes propositions présageaient une nouvelle attaque contre son masque, et qui fit sortir un poignard de dessous sa mantille : voici comme je répondrais à une insulte de votre part !

— Ventrebleu, c'était là le caractère de dona Léonora Pacheco ! dit le prince étonné plutôt que déconcerté de ce procédé moins français qu'espagnol ; à quoi bon cette lame pointue ? ne pouviez-vous pas, méchante, vous contenter de m'envoyer le diable au corps ?

— Voyons donc votre horoscope, et dépêchons-nous ! repartit brusquement cette femme, qui tenait d'une main son poignard et de l'au-

tre le grimoire, en feignant d'étudier les lignes de la main du duc d'Orléans.

— Il faut bien obéir à une dame qui ordonne la dague au poing; dépêchons-nous, mignonne!

— Je ne perdrai pas votre temps et le mien à vous entretenir de vos qualités, de vos vices et de vos défauts, que me feraient connaître les lignes de votre main, si je ne les connaissais d'ailleurs...

— Oui-dà, la belle amazone, interrompit le prince en riant, je vous instruirai de mes plus louables qualités que vous ne savez pas et auxquelles vous rendrez hommages!

— Écoutez seulement en peu de mots le sort qui vous est réservé, à vous, premier prince du sang de France! On ne vous enlèvera rien de ce qui vous compose une agréable vie : vous conserverez vos petits soupers, vos maîtresses, vos passe-temps de chimiste et de physicien, de peintre et de compositeur de musique; vous les conserverez jusqu'à ce que cette femme, qui vous a déjà mis à deux doigts de votre perte

dans le complot d'Espagne, se fatigue de vous laisser sur terre, dégradé de votre rang dans la misérable condition de savant, d'artiste, de virtuose, de libertin et d'ivrogne.

— Corbleu! madame, s'écria le prince, qui s'agitait rouge de colère, vous m'apprendrez les gens qui vous ont si bien dressée! vous me direz surtout quelle est cette femme qui ne craint pas de se mesurer avec moi, et qui, après avoir échoué dans son dessein de me conduire à l'échafaud, médite d'attenter à mes jours par le fer ou le poison! Que je meure, si je n'ai le mot de cette énigme!

— Ne m'approchez pas, monseigneur, répondit la fausse devineresse en reculant à l'extrémité de la chambre et en brandissant son poignard: j'ai en main de quoi confirmer votre horoscope!

Philippe d'Orléans, dont l'indignation s'était transformée presque aussitôt en un ardent désir de s'emparer de la maligne prophétesse et d'adoucir son humeur farouche, se leva lestement

pour courir après elle en étendant les bras, sans s'effrayer de l'arme qu'on lui présentait ; mais tout-à-coup, du fond de la chambre, sortit la Mautorte, qui, boitant et sautillant, vint s'accrocher aux jambes du prince et lui ferma le passage, pendant que la dame au masque et au poignard passait dans une pièce voisine, s'y dépouillait de son déguisement, et, sous la conduite du nain silencieux, rejoignait par une porte de derrière sa compagnie alarmée de sa longue absence. L'apparition de la véritable sibylle et la subite évasion de la jeune femme avaient coïncidé si à propos, que le duc d'Orléans, abusé par ses propres yeux, se persuada un moment avoir été témoin d'une métamorphose magique : il ne fit plus, dans son idée, qu'une seule et même personne de l'affreuse vieille qui l'avait appréhendé au corps et de la femme masquée, dont les mains délicates, la taille gracieuse et les yeux flamboyans, avaient produit sur lui l'effet d'un de ces philtres que la Mautorte vendait aux amans.

Au cri d'horreur et de dégoût que poussa

le prince à l'aspect du monstre féminin qui avait pris la place de l'attrayante devineresse, le marquis de La Fare, qui se reprochait d'avoir consenti à se séparer de son maître, ne fut plus retenu par aucune considération et s'élança comme un furieux pour le retrouver : il avait remarqué la situation de la porte, lorsque le duc d'Orléans l'avait ouverte pour imposer silence à une querelle survenue entre Ravannes et le jeune homme qui servait de guide et de protecteur aux deux femmes masquées; La Fare, dont la corpulence et la stature colossale annonçaient une force que l'âge n'avait pas diminuée, n'eut besoin que d'un coup de pied pour enfoncer cette porte; il entra l'épée à la main, suivi du page, qui avait aussi dégaîné pour défendre son maître.

— Me voilà, monseigneur! cria le capitaine des gardes, qui s'était attendu à trouver le prince aux prises avec des assassins, et qui fut réjoui de le revoir sain et sauf.

— Monseigneur, cette harpie vous a-t-elle

manqué de respect? dit Ravannes en désignant avec la pointe de son épée la sibylle, que la frayeur avait fait tomber aux genoux du duc d'Orléans.

— Monseigneur, disait-elle toute éplorée, mon bon seigneur, ne me perdez pas!

— Que n'êtes-vous venus plus tôt, mes amis! reprit le duc d'Orléans avec un aimable enjouement; vous auriez vu la plus hardie coquine qui me voulait assassiner parce que je voulais l'embrasser le plus honnêtement du monde!

— Quoi! monseigneur, objecta La Fare stupéfait, vous vouliez embrasser cela?

— Pouah! repartit le prince en cherchant des yeux s'il n'apercevait pas quelque part la tireuse d'horoscope; cette bâtarde du diable ne m'eût pas gardé si long-temps en tête-à-tête.

— Foi de page! dit Ravannes furetant par toute la chambre, il faut donner le fouet à l'impertinente qui ne vous a pas rendu grâces de daigner l'embrasser.

— Sur ma tête! ajouta le capitaine des gardes en secondant les recherches du page, il

faut savoir ce que c'est que cette femme qui a fait mine de vous assassiner !

— Eh bien ! vous ne répondez pas, la mère ? dit Philippe avec bonhomie : ce n'était pas vous, je présume, qui tout-à-l'heure aviez la main blanche et déliée, le menton appétissant, le corsage bien pris, et le reste à l'avenant ? A moins d'un miracle ou d'un sortilége, un pareil changement ne se fût point opéré, et pourtant je ne sais ce qu'est devenue cette fille !

— Je ne le sais pas mieux que vous, répondit humblement la devineresse toujours prosternée devant le prince ; je m'étais absentée par hasard, et une étrangère s'est introduite ici à ma place... Pardonnez-moi, monseigneur ; ne me perdez pas !

— Peste ! reprit le duc d'Orléans, c'est le diable ou le génie familier de madame de Maintenon.

— Ou de la duchesse du Maine, ajouta le page à demi-voix en consultant ses observations particulières.

— Messieurs, monseigneur, dit la Mautorte, qui craignait d'avoir attiré sur elle la défiance et le ressentiment du prince, vous plaît-il que je vous tire de beaux horoscopes?

— Non, de par Dieu! s'écria le duc d'Orléans, qui avait espéré que son aventure aurait un autre dénouement, et qui se voyait dupe de quelque ruse de ses ennemis. Hâtons-nous de sortir de cette caverne, messieurs, et si vous m'en croyez, n'ayez jamais affaire aux sibylles!

La Mautorte, non moins confuse qu'inquiète du brusque congé que son nouveau client prenait d'elle avant d'avoir éprouvé son savoir, ne tenta pas des efforts inutiles pour retarder le départ du prince, et se consola de l'espèce d'affront qu'elle avait essuyé en ramassant la bourse que le duc d'Orléans laissait sur la table. Celui-ci, dont les yeux affaiblis au grand jour distinguaient mieux les objets dans l'obscurité, n'eut pas de peine à reconnaître sa route à travers les ténèbres, et il arriva, sans s'égarer dans ce labyrinthe souterrain, à l'escalier qui le

ramena enfin en plein air sur le sol de l'île des Cygnes. Le chevalier de Ravannes, redoutant quelque guet-apens, s'était fait conduire derrière par la devineresse, qu'il tenait assez irrévérentieusement avec deux doigts dont il lui comprimait le nez. Le marquis de La Fare marchait à tâtons sur les pas du prince, qu'il se promettait bien de ne plus abandonner une minute.

— Monseigneur, dit le gros capitaine des gardes essoufflé d'avoir réglé sa marche sur celle du prince, vous n'étiez pas en sûreté dans ce bouge : il y avait un homme armé et masqué.

— Tout le monde porte donc le masque ici ? répliqua le duc d'Orléans : je me repens beaucoup de n'avoir pas forcé ma sorcière de mettre bas le sien ; car elle devait être jolie, étant si bien faite.

— Ce n'était pas la seule femme masquée, dit le page en se rengorgeant ; j'en ai courtisé une autre, pour passer le temps, monseigneur, pendant que vous étiez enfermé avec la vôtre ; la

mienne n'était ni farouche ni bégueule, et se laissait compter fleurette sans retirer sa main, que j'avais prise et que je ne quittais plus. En vérité, c'était là une main de princesse, petite, souple, satinée...

— Avec qui te querellais-tu de si bon cœur, mauvaise tête? lui demanda le prince.

— Avec ce malôtru de valet masqué, qui prétendait s'opposer à mes galanteries auprès de la dame, quoiqu'elle ne s'en plaignît pas, car elle riait de ce débat où les épées allaient se dire deux mots.

Ils aperçurent à peu de distance trois personnes qui se disposaient à repasser à l'autre bord; ils doublèrent le pas pour rejoindre ces individus avant que ceux-ci fussent entrés dans la barque du passeur de l'île des Cygnes; mais ils n'arrivèrent pas à temps; seulement, le chevalier de Ravannes, qui courait plus vite que ses compagnons, avait fait mine d'arrêter le jeune homme masqué au moment où ce dernier mettait le pied sur le bateau, dans lequel les deux

femmes masquées étaient déjà assises; mais l'inconnu, par un mouvement vif et rapide, se débarrassa de cette étreinte indécise, que le page n'osa pas renouveler, car il avait senti sur sa poitrine la pointe d'un poignard avant qu'il songeât à tirer l'épée.

— Insolent! lui dit tout bas l'inconnu, tu ne sauras jamais quelles sont ces dames; et si tu l'avais découvert, je n'hésiterais pas à te mettre hors d'état de les trahir.

— Qui que tu sois, gentilhomme ou laquais, répondit Ravannes honteux et dépité de ne pouvoir conserver sa capture, je te retrouverai, j'espère, en partie d'honneur?

— La cause que je sers est trop belle, lui cria le jeune homme, qui avait sauté dans la barque lorsqu'elle s'éloignait de la rive, pour que je ne souhaite pas vous rencontrer ailleurs et vous prouver que je suis aussi noble que vous, quand j'ai une épée à la main.

La barque était loin du bord lorsque le duc

d'Orléans et La Fare apprirent de Ravannes la nouvelle querelle qu'il avait entamée avec le conducteur des deux dames masquées, qu'on entendait rire à l'unisson, comme pour défier la poursuite impuissante de leurs aggresseurs. Le chevalier de Ravannes était si exaspéré de ces rires moqueurs, qu'il ramassait des pierres et s'apprêtait à les lancer contre les rieuses; mais le prince lui défendit d'exercer ces représailles hostiles envers des femmes qui avaient peut-être sujet de se livrer à cette gaieté.

— Ce qui a eu lieu est trop étrange pour que la Maintenon n'en ait pas fait les frais, dit-il préoccupé de sa conversation avec la fausse devineresse.

— Moi, monseigneur, reprit Ravannes avec l'air important et mystérieux qu'autorise une bonne fortune, je parierais plutôt pour la duchesse du Maine.

III

LA CHARTREUSE.

Le duc et la duchesse du Maine tenaient une espèce de cour tout adonnée à l'étude et au plaisir, dans leur délicieux château de Sceaux, qui rappelait quelquefois le Versailles des beaux temps du règne de Louis XIV.

Le château, composé de sept pavillons réunis par des galeries qui communiquaient de l'un à

l'autre, avait été construit au commencement du dix-septième siècle, par le duc de Tresmes, et ensuite rebâti de fond en comble par le ministre Colbert. Le duc du Maine n'était devenu qu'en 1700 propriétaire de cette charmante maison de plaisance, où Colbert aimait à venir se délasser des soucis et des travaux du ministère au milieu d'une petite assemblée d'artistes, de savans et de gens de lettres. Sceaux, n'ayant pas changé de destination en changeant de maître, mérita plus que jamais de conserver son surnom de *Parnasse français*. C'était encore, comme du vivant de Colbert, le rendez-vous favori des arts et des sciences, auxquels le duc et la duchesse s'empressaient de faire accueil avec une noble et splendide hospitalité.

Ce palais immense, où l'on reconnaissait partout la main des Girardon, des Marsy et des Coysevox, portait pour frontispice une Minerve allégorique, quoique la déesse du lieu n'eût pas l'intention de lui ressembler en tout point. Cette déesse, entourée d'une foule d'adorateurs qui n'avaient d'autre soin que de lui plaire et de

la divertir, habitait un appartement du rez-de-chaussée, vis-à-vis du *petit jardin de fleurs*, magnifique parterre où l'on cultivait dans la saison les plantes les plus rares et les plus embaumées, sous les fenêtres de la duchesse, qui taillait elle-même ses rosiers et ses arbustes exotiques : c'était un endroit réservé pour elle et ses intimes, qui s'y promenaient les soirs, pendant que le gros de la société était répandu dans les vastes jardins plantés par Le Nostre, le long des charmilles et des buis, sous les salles de verdure, autour des bassins, des cascades et des jets d'eau, peuplés de statues et d'ornemens en marbre et en bronze.

Mais pendant l'hiver, lorsque la vue de ces jardins couverts de neige ou dépouillés de feuilles sous un ciel gris et pluvieux n'avait plus de charmes que pour les esprits mélancoliques, la duchesse du Maine, qui redoutait la contagion des idées tristes, abandonnait pour la journée ses appartemens du rez-de-chaussée, décorés avec une merveilleuse prodigalité de peintures et de sculptures mythologiques, qui opposaient un

singulier contraste aux porcelaines du Japon et de la Chine que cette princesse avait rassemblées à grands frais, de manière à former une collection aussi nombreuse que bizarre : les magots, les pagodes et les monstres fabuleux grimaçaient de toutes parts sous les plafonds de Lebrun et entre les bustes antiques. Madame du Maine se retirait alors, depuis l'heure de son lever jusqu'à celle de la réception, dans un appartement qu'elle avait à l'étage le plus élevé du château, et qu'elle nommait sa *Chartreuse*. Son mari, qui vivait dans une retraite presque absolue, où il ne s'occupait que de mathématiques et d'astronomie, s'était logé encore plus haut, dans une sorte de tourelle dominant le château et disposée en observatoire.

La *Chartreuse* de Sceaux était un sanctuaire inviolable que la duchesse du Maine n'ouvrait qu'à un très-petit nombre de fidèles ; le duc du Maine lui-même n'avait pas la permission d'y entrer. Cet appartement, contenant dix ou douze pièces de diverses grandeurs, avait été peint, tapissé et meublé d'après les caprices de la prin-

cesse, qui ne cessait de l'embellir avec une recherche inouïe. La plupart des salles étaient dédiées aux grands génies de l'antiquité grecque et romaine, tels que Homère, Sophocle, Euripide, Virgile, Horace, Ovide, Térence, que madame du Maine, grâce aux leçons de Malezieu, lisait et appréciait dans leur langue originale; chaque salon avait une décoration analogue au poète dont il portait le nom, et des tableaux représentaient les principales scènes de ses ouvrages, tandis que tout l'ameublement était travaillé dans le style de l'époque où florissait l'illustre écrivain; une bibliothèque particulière, dans chacune de ces pièces remplies du souvenir vivant d'Athènes et de Rome, renfermait les plus précieuses éditions de l'auteur classique auquel on décernait un culte d'admiration.

Les trois dernières pièces de cette jolie Chartreuse avaient une physionomie moins sévère et plus moderne : l'une était consacrée au Plaisir, qui se multipliait, sous cent formes différentes et toutes également aimables, dans les fresques des

lambris et du plafond, dans les broderies des meubles, dans les bronzes de la cheminée. La seconde salle, à laquelle présidait l'Avenir, était tendue d'une tapisserie bleue fleurdelysée, avec les attributs de la royauté, couronne, sceptre et main-de-justice, reproduits par le pinceau, le ciseau et l'aiguille sur les étoffes, les boiseries et le plâtre ; témoignages audacieux de l'ambitieuse espérance de la princesse, qui, femme d'un bâtard de Louis XIV, ne se croyait pas trop éloignée du trône pour le briguer et se le promettre. Enfin la troisième cellule, où madame du Maine se tenait de préférence, était un temple à la Puissance de la femme dans tous les rangs et toutes les circonstances de la vie : une succession de scènes ingénieuses et souvent satiriques, dessinées et peintes avec finesse, dans des médaillons encadrés de quenouilles, d'objets de toilette et d'emblèmes féminins, régnait à l'entour de cette chambre, que la princesse affectionnait, parce qu'elle y trouvait une allusion directe à la supériorité incontestable de son esprit et de son caractère. Le peintre, de-

vinant la pensée qui avait dirigé le plan de cette décoration, n'avait pas oublié de donner la ressemblance de madame du Maine à toutes les figures qui devaient personnifier la Puissance de la femme dans les arts libéraux, dans les sciences, dans la politique, dans la vie publique comme dans la vie privée.

Ce jour-là, madame du Maine, en déshabillé du matin, était mollement couchée sur un divan, dans cette mystérieuse retraite, chauffée comme une étuve; et, à ses pieds, assise sur un tabouret, sa première femme de chambre, Léonora Pacheco feuilletait un volume richement relié en maroquin rouge, aux armes de France: c'était l'*Almanach royal pour l'an bissextil MDCCXII*, qui venait de paraître à Paris, chez Laurent d'Houry, rue de la Harpe, au Saint-Esprit.

Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, petite fille du grand Condé, avait épousé en 1692 Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils aîné de Louis XIV et de madame de Montespan. Ce mariage, que madame de Maintenon avait fait malgré les répugnances et l'opposition

des princes du sang, était destiné à effacer la tache originelle de la bâtardise du duc du Maine, régénéré en quelque sorte par une alliance avec la branche de Bourbon-Condé ; mais la jeune duchesse, qui comprenait pourtant jusqu'où cette union pouvait la mener sous les auspices de la marquise de Maintenon déterminée à faire passer les enfans naturels du roi avant les princes du sang, ne pardonna jamais à son mari cette honteuse origine, que la légitimation la plus éclatante n'avait pas rachetée. Elle lui gardait rancune de n'être pas né dauphin, et elle se donna un mal extraordinaire, tant qu'elle vécut, pour se rapprocher du trône et pour refaire une légitimité factice au bâtard adultérin de Louis XIV.

La duchesse du Maine avait d'ailleurs un caractère indomptable, qui s'était révolté contre son père et sa mère, avant de faire de son mari un esclave soumis et sans cesse opprimé; celui-ci, aussi doux et commode que sa femme était parfois impérieuse et acariâtre, ne lui avait pas seulement résisté, et, grâce à cette absence com-

plète de volonté de sa part, la bonne intelligence régnait toujours entre eux. Mais la duchesse n'avait pas rencontré partout la même complaisance et le même esprit de conciliation : aussi, en était-il résulté des querelles, des brouilles, des haines. La majesté de Louis XIV même ne fut pas à l'abri des aigres et fougueuses explosions de sa belle-fille, qui souvent lui reprochait ses égards pour les princes du sang, et l'accusait de ne pas se déclarer assez hautement en faveur de ses bâtards. Elle vivait donc en froid et en désaccord avec sa famille, sans excepter son frère le duc de Bourbon, qu'on appelait *Monsieur le Duc*. Sa belle-sœur la duchesse d'Orléans était la seule avec qui elle ne se querellât pas, sans doute parce qu'elle avait un intérêt de ressentiment à fréquenter la femme de son pire ennemi, ou du moins son adversaire inévitable ; car, outre l'aversion qu'elle avait conçue pour le duc d'Orléans à l'époque où ce prince devint amoureux de la duchesse de Bourbon, elle le regardait comme le principal obstacle à l'élévation du duc du Maine, qu'elle

souffrait de voir, dans les honneurs de la cour, au-dessous de tous les princes du sang.

« Elle avait du courage à l'excès, dit Saint-Simon, qui sait tracer d'un coup de plume un portrait frappant, entreprenante, audacieuse, furieuse, ne connaissant que la passion présente et y exposant tout; indignée contre la prudence et les mesures de son mari, qu'elle appelait *misères de faiblesse*, à qui elle reprochait l'honneur qu'elle lui avait fait de l'épouser, qu'elle rendit petit et souple devant elle en le traitant comme un nègre, le ruinant de fond en comble, sans qu'il osât proférer une parole. » Pour plus de liberté, elle s'était à peu près éloignée de la cour dévote, monotone et triste du vieux roi, qui ne régnait plus que par madame de Maintenon. Elle avait à Sceaux sa cour à elle, cour bruyante, spirituelle et voluptueuse, toujours pleine de gens d'esprit, toujours en fête : Malezieu, Fontenelle, Chaulieu, l'abbé Genest, invitaient nuit et jour les neuf muses à participer à ce qu'on nommait dans *le Mercure galant* et parmi le public les *Divertissemens de Sceaux*.

Le jour, la duchesse s'occupait de ses études sérieuses dans les littératures grecque et latine, dont Malezieu lui avait donné la clef : elle apprenait par cœur Homère et Virgile; elle écrivait ses correspondances en prose et en vers; elle se faisait lire les pièces de comédie et les romans nouveaux. Le soir, elle avait loterie, concert, spectacle, jeu, bal, souper et feu d'artifice; fêtes somptueuses et amusantes dont elle était l'ame et qui se prolongeaient souvent jusqu'au lendemain. C'étaient là les *nuits blanches* de la duchesse du Maine, qui chantait, déclamait des vers, jouait la comédie avec Baron et des comédiens, dansait, badinait, et ne se retirait que la dernière, non pour dormir et se reposer, mais pour méditer l'ordonnance de la fête du lendemain.

Cette nature, si forte et si active pour le plaisir, résidait toute dans le moral de la duchesse du Maine, qui n'avait pas la taille d'un enfant de dix ans et dont les formes grêles paraissaient incapables de supporter la moindre fatigue. Elle eût été bien prise dans sa

petite taille, si la mode des grands corps ou corsets bardés d'acier et de baleines ne l'avait engagée à se faire serrer tellement la poitrine qu'une de ses épaules en fut déplacée, ce qui lui donnait l'air d'une bossue. Cependant l'exiguité de sa personne s'accordant d'ailleurs avec la perfection partielle qui la consolait de n'être point plus grande et moins finement conformée, elle pouvait se glorifier d'avoir le pied et la main admirables : sa main surtout, célébrée à l'envi par tous ses poètes, eût été changée en astre dans les siècles de la métamorphose. La beauté de sa peau transparente et la vivacité de ses yeux bleus ne laissaient pas remarquer qu'elle avait la bouche trop fendue et qu'elle mettait trop de rouge, soit pour cacher la pâleur provenant de ses veilles immodérées, soit pour raviver la fadeur ordinaire aux blondes qui n'ont pas de teint.

Dans ses réceptions, madame du Maine déployait un luxe et une prétention de toilette quelquefois ridicules : ses amis eux-mêmes la comparaient à la reine de Saba ; mais le négligé

qu'elle conservait toute la journée dans sa Chartreuse n'était excusable que par la solitude où elle se renfermait habituellement. Le désordre et le laisser-aller de cet habillement pouvaient à peine s'offrir aux yeux des femmes, bien que la duchesse reçût en cet équipage peu décent les hommes avec qui elle usait d'une familiarité équivoque : Malezieu, qu'elle avait fait seigneur de Chatenay, et qu'on baptisa plaisamment *le curé*, en raison des fréquens services qu'exigeait de lui *la baronne de Sceaux;* l'abbé Genest, dont elle empruntait la plume pour sa correspondance; le comédien Baron, qui lui apprenait ses rôles, et quelques autres privilégiés, en présence desquels elle ne s'apercevait pas que ses mouvemens impétueux découvraient sa gorge, relevaient sa robe au-dessus de la jarretière, dégrafaient sa ceinture et dénouaient ses cheveux.

Léonora Pacheco, qui depuis deux ans avait été introduite dans la maison de la duchesse du Maine par la recommandation secrète de madame de Maintenon et à la considération spé-

ciale de la princesse des Ursins, sa protectrice, occupait alors la place de première femme de chambre de la duchesse, qui la traitait plutôt en confidente et en amie. Une sympathie mutuelle les avait entraînées l'une vers l'autre, nonobstant la différence d'âge et la distance de rang qui les séparait, et bientôt leur affection s'était augmentée de la connaissance de leurs idées, de leur humeur et de leurs goûts.

Léonora était Espagnole et fille du concierge de l'Escurial : elle avait quitté son père, qui voulait lui faire épouser un alcade malgré elle, et la princesse des Ursins, qu'elle alla implorer pour échapper à ce mariage contraire à ses desseins, l'avait envoyée en France à la marquise de Maintenon. Madame des Ursins avait sans doute de graves motifs de prendre un intérêt particulier à cette jeune fille, qui servait d'intermédiaire secret entre la duchesse du Maine et madame de Maintenon. Celle-ci, pour lui témoigner qu'elle ne s'intéressait pas moins à son sort, avait projeté plusieurs fois de la marier honorablement ; mais Léonora, refusant de sacrifier sa liberté,

qui lui était plus chère que tout le reste, disait-elle, dédaigna les partis les plus avantageux. On présumait donc que cette jolie Espagnole gardait fidélité à quelque amant qu'elle avait laissé dans son pays, et, pour triompher du souvenir d'un absent, les plus aimables seigneurs de la cour de Sceaux avaient mis tout en œuvre à l'envi sans qu'aucun d'eux fût encouragé dans ses galantes entreprises. Cette indifférence intraitable fit surnommer Léonora *la fée Amiante,* pour exprimer qu'elle ne craignait pas plus d'être consumée par l'amour que l'amiante par le feu.

Elle avait la beauté caractéristique des femmes de l'Andalousie, et sa petite taille, bien proportionnée, élégante et svelte, ne nuisait en rien à la grâce et à la distinction de toute sa personne. C'était une plante exotique dont le soleil méridional avait hâté et mûri la sève sans la flétrir. On voyait sous sa peau, jaunâtre comme celle d'un serpent, circuler un sang jeune et bouillant qui l'animait d'une changeante carnation, selon que ses idées ou les

circonstances accéléraient ou ralentissaient les battemens de son cœur. Quand son teint était chaudement coloré, sous l'influence d'une disposition d'esprit gaie ou paisible, on se sentait entraîné vers elle et possédé d'un ardent désir de lui plaire; on n'imaginait pas une plus douce destinée que d'inspirer de l'amour à cette adorable fille, dont le regard et le sourire semblaient imprégnés de volupté; mais, au contraire, quand, sous l'impression d'un chagrin ou d'un dépit secrets, le sang abandonnant son visage et se retirant au cœur, elle prenait une physionomie blafarde et sinistre qui reflétait l'orage de son ame et lançait de sombres éclairs, on n'éprouvait plus en sa présence que de la terreur et de la répulsion, et l'on pensait en soi-même à ce que peuvent la vengeance et la haine d'une femme.

Les yeux de Léonora étaient pourtant les plus grands, les plus expressifs, les plus séducteurs qu'on eût jamais vus étinceler sous une mantille à Séville ou à Grenade : la prunelle de feu roulait sans cesse avec son orbe bleuâtre, à

demi-voilé par de longs cils qui en tempéraient l'éclat ; il en partait quelquefois des éclairs de menace, de défi et d'orgueil, et plus souvent des rayons d'une douceur infinie et pénétrante, mais en même temps d'une singulière tristesse. Ces yeux-là, s'ils avaient voulu parler le langage de l'amour, se seraient fait entendre du cœur le plus sourd, et comme ils restaient constamment muets sur ce chapitre, on les écoutait avec charme sur toute espèce de sujets auxquels ils prenaient part et qu'ils éclairaient d'un regard persuasif.

C'était là sa principale beauté; et dans le château de Sceaux il fallait voir les yeux de la Léonora, ainsi que la statue de l'Hercule gaulois par le Puget. Cette fille espagnole, qui n'avait pas plus de vingt-deux ans, quoique son menton fût velouté d'un duvet qu'on eût nommé barbe chez le sexe barbu par excellence, n'était pas seulement remarquable de physionomie ; sa taille mince et souple se balançait gracieusement dans son allure majestueuse et légère à la fois : on ne concevait pas que tant de noblesse

et de fierté pût, sans être ridicule, s'allier à une taille si exiguë et si peu imposante par sa nature même. Léonora avait encore dans sa petite personne deux perfections qui lui attiraient bien des œillades, bien des complimens, bien des vers galans, bien des désirs amoureux : sa main et son pied étaient des merveilles qu'elle mettait volontiers en évidence, et qui eussent suffi pour faire des passions très-sérieuses ; aussi, avait-elle un soin minutieux à se ganter et à se chausser de manière que ses souliers de satin noir à talons rouges et à nœuds d'argent ne grossissent pas la ravissante petitesse de ses pieds, et que ses gants également noirs, en dentelle brodée d'argent, n'altérassent pas les linéamens harmonieux de cette main qui jouait un rôle si éloquent dans sa pantomime, et qui semblait ne pas mouvoir un seul de ses doigts sans faire acte d'intelligence, d'esprit ou de sentiment. Un poète de la cour de madame du Maine avait dit en rimes assez joliment tournées que la main droite de Léonora était un composé de cinq fées qui étaient d'accord pour

ensorceler ses admirateurs, et qui se cachaient sous ses ongles comme sous des feuilles de rose.

Cette piquante étrangère se distinguait, en outre, par la fidèle observance des modes et des usages d'Espagne, qu'elle avait fait souvent adopter à la duchesse du Maine : le noir était la couleur qu'elle préférait; le satin, l'étoffe qu'elle affectionnait; elle portait des robes serrées sur les reins, étroites des manches, modelant les contours de la gorge, et tombant à peine au milieu du mollet; elle s'embéguinait de gazes et de dentelles, se voilait, se masquait, et ne paraissait qu'à regret le visage découvert en vue d'une grande assemblée; la représentation l'ennuyait et l'embarrassait, au point de la faire rougir, et de la troubler visiblement, si elle se trouvait en butte à beaucoup de regards curieux et persévérans. Malgré cette timidité qui avait son origine dans un souvenir où elle puisait sans cesse autant de honte que de ressentiment, elle ne refusait pas de produire en public les talens agréables qui l'avaient recommandée d'abord à la duchesse du Maine; car elle dansait comme

une sylphide, en mêlant à la danse française la pétulance du boléro espagnol; elle chantait comme une sirène, en s'accompagnant de la harpe ou de la guitare; elle jouait à tous les jeux d'adresse, comme la duchesse elle-même, en ne montrant jamais ni effort ni fatigue; en revanche, elle parlait peu, fuyait la galanterie, la repoussait par un maintien dédaigneux et glacé, recherchait la solitude, et semblait, à son air rêveur ou hagard, être inévitablement poursuivie d'une idée fixe.

— J'ai bonne envie, ma bonne, lui disait madame du Maine, de ne tenir aucun compte de la ridicule et insipide expérience que la Mautorte a imaginée, sans prendre garde à mon rang et à mes plaisirs.

— Vous auriez grand tort, madame, répondait Léonora Pacheco en appelant à son aide les séductions de sa voix et de son regard. N'est-ce pas là vraiment un beau sacrifice qu'on vous demande?

—Certes, oui, ma fille. Ce n'est rien que de

s'en aller, entre deux et trois heures du matin, à l'église de Chatillon, et d'y entendre une messe quelle qu'elle soit ; ce n'est rien aussi que d'écrire une conjuration entre deux *Ave*, quoiqu'une ligne d'écriture soit plus remplie de dangers et d'accidens que la plus grosse conspiration d'État; mais c'est trop, ce me semble, de sortir d'une fête avant le souper, le feu d'artifice et les bouquets poétiques de M. de Malezieu.

— Le souper, le feu d'artifice et M. de Malezieu se peuvent retrouver le lendemain même, avec plus d'attraits et de nouveautés, tandis que la messe de Chatillon ne se redira pas deux fois.

— Vingt fois, si on la paie, Léonora; car je ne crois pas qu'en fait de messes le secret s'en perde.

— Oui, la messe ne vous manquera pas, j'y consens; mais l'occasion qui en doit faire le mérite.

—Dis-moi, ma chère fille : crois-tu fermement au pouvoir de ces messes magiques?

— Assurément, madame; la religion nous enseigne d'y croire, et j'en ai ouï conter de prodigieux exemples à Madrid par mon confesseur, qui était un père de la sainte Inquisition, et qui disait qu'on peut forcer le ciel de s'intéresser aux vœux des hommes par certaines pratiques ajoutées aux cérémonies de la messe. En Espagne, lorsqu'une femme veut être plus aimée de son amant, elle donne de ses cheveux au prêtre, qui les bénit et les mêle avec ceux de l'amant, après l'Évangile lu à voix basse dans la messe qu'on fait dire à cette intention.

— Je ferais dire une messe semblable, si je savais qu'elle pût réussir en France comme en Espagne, reprit en souriant la duchesse du Maine; mais ne serait-il pas possible d'envoyer des cheveux ?...

— A Madrid? répliqua l'Espagnole d'un ton flatteur : vous auriez plus tôt fait, madame, d'envoyer un seul regard à la personne que vous accusez de ne pas aimer assez.

— Tu as raison, Léonora, dit la princesse, qu'on menait à volonté par la flatterie; j'essaie-

rai ce soir si nous pouvons nous passer de messe, et si M. de Malezieu me permet de le rajeunir.

— Les sentimens que vous inspirez ne vieillissent jamais, madame, et je fais l'honneur à M. de Malezieu de le supposer éternellement jeune auprès de vous.

— Tu me gâtes, ma bonne, et les plus jolies choses qu'on me dira cette nuit me sembleront fades et communes à présent. Si nous emmenions à Chatillon le *curé* de Chatenay ?

On avait surnommé M. de Malezieu le *curé*, depuis que ce favori de la duchesse du Maine était devenu seigneur de Chatenay par la libéralité du duc, qui lui donna, en 1700, le pavillon de plaisance que Colbert possédait dans ce village voisin de Sceaux. Le sobriquet de *curé*, sous lequel était ordinairement désigné Malezieu, dans la petite cour dont il était le grand-maître des cérémonies, dérivait sans doute de son air béat et un peu cafard, ainsi que du costume de fantaisie qu'il avait adopté dans sa

résidence seigneuriale, sans s'inquiéter de la ressemblance de ce costume avec celui du véritable curé de sa paroisse. Léonora ne parut pas accueillir avec empressement le projet de madame du Maine, qui ne voyait déjà plus d'inconvéniens au voyage nocturne de Chatillon, depuis qu'elle avait résolu d'aller en compagnie de son ancien maître de grec et de latin, ministre indispensable de tous ses plaisirs.

— On ne saurait choisir un meilleur compagnon de route, dit l'adroite femme de chambre : on descendrait en enfer sans regarder derrière soi, si M. de Malezieu y voulait descendre ; mais...

— Pourquoi dire mais ? M. de Malezieu nous dédommagera de la musique, du bal et des divertissemens que nous laisserons ici ; M. de Malezieu nous récitera son nouveau conte de *la Crête de Coq-d'Inde* ; M. de Malezieu nous expliquera en chemin la position des étoiles.

— Songez moins au chemin et davantage au

but. M. de Malezieu est lié d'amitié avec le chimiste Homberg...

— As-tu peur que Malezieu me trahisse au profit du duc d'Orléans? s'écria madame du Maine en frappant des mains avec colère. Léonora, c'est mal de soupçonner mon meilleur ami!

— M. de Malezieu épuiserait pour vous la dernière goutte de son sang, on n'en doute pas, madame, et j'en sais qui en feraient de même, sans être aussi avant dans votre amitié...

— Ne sois pas jalouse de lui, Léonora, reprit la duchesse, qui lui tendit la main, que la favorite baisa plusieurs fois avec transport : tu es ma meilleure amie comme il est mon meilleur ami.

— Je voulais vous faire observer seulement que M. de Malezieu serait plus facilement reconnu qu'un page...

— J'entends, je devine ta tactique, dit en riant la duchesse : tu crains que la présence du *curé* rende inutile celle de ton chevalier Jacques Van Dole? mais je ne suis pas si contraire à tes intérêts, ma fille.

— Oh! vous vous méprenez, madame, je vous jure, reprit Léonora Pacheco, dont l'accent voilé et triste ne révélait pas un trouble d'amour; j'aime ce jeune homme à cause du dévouement qu'il aura pour vous...

— Sous la condition toutefois de la récompense que tu lui accorderas, ma chère; car il t'aime, cet enfant, quoi qu'il fasse pour le cacher; il t'aime de terrible façon, et tu lui ordonnerais d'aller commettre un crime, de tuer même son père adoptif, le vieil Homberg, qu'il irait, sans hésiter un moment.

—Vous croyez qu'il irait? repartit Léonora, dont les traits exprimaient une joie farouche.

— Je suis bien aise qu'il t'aime ainsi pour dompter ton cœur rebelle à l'amour, et je souhaite bonne chance à ce discret amant, qui peut-être ne t'a jamais déclaré son ardeur autrement que par ses soupirs et ses tendres regards. Je l'aiderai de toutes mes forces dans cette passion qui me semble bien choisie, et ç'a été pour le rapprocher de toi que je l'ai fait mon page de Chartreuse.

— Je vous ai dit, madame, que je n'aimerai plus désormais! dit Léonora en soupirant.

— Je prends ce soupir à témoin de la fausseté de ton serment; tu aimeras, ma fille, et, dès ce moment, tu aimes en dépit de tes fières protestations d'insensibilité.

— Je vous prie, madame, dit l'Espagnole, que cette discussion faisait souffrir, et qui revint adroitement à l'objet primitif de l'entretien, je vous prie de ne pas compromettre M. de Malezieu en l'exposant à être reconnu, et en vous exposant vous-même à l'être également à cause de lui, lorsque nous avons pris la précaution de nous donner pour des ambassadrices du duc d'Orléans auprès de la Mautorte, qui s'imagine que vous prétendez à l'amour du prince.

—Cet amour-là ne vaut pas une messe! s'écria la duchesse persuadée par les raisonnemens de sa favorite. Il en sera donc comme tu le veux : vers une heure du matin, nous nous esquiverons de la fête, et nous partirons à pied, en mante et masquées, sous la garde de ton chevalier Jacques, pour mettre à fin la mystérieuse

aventure de Chatillon. Pourvu qu'on ne sonne pas les cloches à notre arrivée !

— Nous n'avons pas de préparatifs à faire, si ce n'est d'écrire le billet qu'on vous a dit.

— Écrire ? je n'écrirai rien ! ce serait une faute politique des plus graves.

— Eh bien ! je vous servirai de secrétaire, et il y a moyen de tourner les choses de manière qu'elles ne s'entendent point de tout le monde. D'ailleurs, ce billet sera brûlé et détruit devant vous.

— Oh ! je me défie des phénix qui renaissent de leurs cendres ! Cependant il est permis de parler en énigme quand on s'adresse aux puissances invisibles, et je présume qu'elles me comprendront à demi-mot...

— Comme vous comprenez le grec d'Homère et le latin de Virgile. Dictez-moi seulement ?

— « Une personne qui croit avoir les droits » les plus légitimes à la succession royale... » dicta la princesse en caressant une petite levrette blanche qui était accourue de son lit en s'éveil-

lant. Là, là, Jonquille!... « Et qui est victime » des plus injustes préférences, espère que la » fortune lui sera moins ennemie par la suite... » Baisez vite, Jonquille?... « Et demande instamment au ciel que les gens, qui lui font ob- » stacle dans le rang qu'elle doit tenir de sa » naissance ainsi que de son mérite cessent de » lui nuire et en soient empêchés par toutes sortes » de moyens... » Finissez donc, Jonquille!... « Cette personne désire d'abord entrer plus » avant dans la faveur secrète du roi, en capti- » vant l'esprit de Sa Majesté, et en écartant d'au- » près d'elle des rivaux de pouvoir qui ont été » jusqu'à présent plus favorisés... » Ah! Jonquille!... « Enfin cette personne ne serait satis- » faite de son sort que dans le cas où les évé- » nemens la rendraient la première de l'État.»

—Voilà un vœu auquel je m'associe du fond de l'ame! Mais, comme j'ai bon espoir qu'il réussira tôt ou tard, permettez-moi d'y ajouter, en votre nom, une phrase qui vous fera plaisir : « De plus, si le ciel veut être juste, il se char-

» gera de punir d'une façon éclatante certain
» prince contre qui tous les tonnerres ne seraient
» pas de trop, puisque je le hais, puisque je le
» verrais sans pitié abjurer ses torts envers moi
» et m'en demander l'absolution à l'heure de la
» mort. »

— J'étais bien sûre que tu n'oublierais pas mon cousin d'Orléans! s'écria follement la duchesse du Maine, qui se roulait, en jouant avec sa chienne, sur le sopha. Je trouve néanmoins la phrase un peu forte.

— Ah! madame, que vous savez mal haïr! reprit Léonora avec l'accent d'une profonde haine.

— Chacun hait à sa manière, ma fille. Je n'aime pas le duc d'Orléans, qui non seulement s'oppose à l'élévation du duc du Maine et le dessert en toute rencontre, mais encore qui se raille de moi en disant que je suis boiteuse, que je joue la comédie comme une moucheuse de chandelles, que je comprends mieux les contes de Vergier et de La Fontaine qu'Homère et Sophocle, que je suis la *curée* du *curé*

de Chatenay, que j'ai changé M. du Maine en automate, que je n'ai pas de grâce...

— Assez, madame! ne me faites pas souffrir en répétant toutes ces noirceurs que je sais et qui m'indignent plus que vous, sans doute parce que j'en apprécie mieux la malignité et la fausseté. Quoi qu'il arrive au duc d'Orléans, il ne sera que médiocrement puni, et nous ne le plaindrons pas.

— Soit, ma bonne; mais tu m'apprendras, un jour ou l'autre, quel grand grief tu as toi-même à l'égard de mon détestable cousin, n'est-ce pas? Tu l'auras, j'imagine, rencontré en Espagne...

— Madame, interrompit solennellement Léonora, qui avait rougi à cette supposition, vous connaîtrez l'offense quand je serai vengée!... Oui, je vous vengerai! reprit-elle en lui prenant les mains avec transport.

— Oh! la plaisante idée! dit la duchesse du Maine, qui jeta les yeux par hasard sur le billet écrit par sa femme de chambre : l'écriture du duc d'Orléans est imitée au point qu'il s'y tromperait lui-même!

— Il faut tout prévoir, madame; et puisque nous avons déjà emprunté le nom du duc d'Orléans, nous l'emploierons encore, s'il vous plaît, pour nous mettre à l'abri de tout accident.

— Bien, ma fille; j'admire ton imaginative. Maintenant transmets à ton chevalier les instructions nécessaires : à une heure du matin, qu'il nous attende à la petite porte du parc, derrière le bosquet de l'Hercule gaulois; qu'il soit armé, et déterminé à faire usage de ses armes pour notre défense.

— Ce serait chose inutile que de lui adresser cette recommandation, qu'il trouverait injurieuse : vous avez vu, chez la Mautorte, comment il s'est montré quand le chevalier de Ravannes...?

— Il a pensé faire rendre l'ame à ce pauvre chevalier, qui n'avait d'autre tort que de s'être permis de me baiser la main et de me dire des douceurs, reprit gaiement la duchesse du Maine. Il était si furieux, qu'il n'entendait plus ni ordre ni prière : je les aurais laissés aux prises s'il avait fait assez clair pour tirer l'épée, et je suis

sûre que ce duel eût été fort beau. Léonora, appelle notre héros.

La favorite plia le billet qu'elle avait écrit sous la dictée de la princesse, le cacheta et le mit dans son sein; puis, elle se leva et passa dans une antichambre où Jacques Van Dole attendait, debout et appuyé contre la fenêtre, sans regarder à travers les vitres la neige floconnant dans les airs et couvrant déjà d'une teinte uniforme le parc et la campagne de Sceaux. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il tourna vivement la tête, et, reconnaissant Léonora Pacheco avant de l'avoir entrevue, il s'élança vers elle, se jeta comme un insensé à ses pieds, les lui baisa, quoi qu'elle fît pour l'en empêcher, et saisit ensuite avec un frénétique transport les mains qu'elle livrait plus volontiers aux fougueux baisers du jeune homme. Toutefois l'expression froide et sombre de la figure de Léonora n'annonçait pas qu'elle se prêtât de bonne grâce à ces hommages d'une ardente passion qui avait mis le page hors de lui.

— Jacques, Jacques, que faites-vous? lui dit-elle d'un ton qui n'exprimait que de l'impatience.

— Léonora, vous ai-je donc déplu? reprit-il en mêlant des larmes à ses baisers; si vous saviez combien j'ai souffert depuis ce matin, vous me pardonneriez peut-être, quel que fût mon crime!

—Votre crime, Jacques? répliqua-t-elle avec une surprise qui ne venait pas du cœur.

—Hélas! oui, puisque vous n'avez pas daigné m'accorder un regard quand vous êtes montée ici. Je vous guettais au passage, à la sortie des appartemens; mais vous ne vous êtes pas arrêtée devant moi, qui avais dans les yeux tant de choses à vous dire et qui n'osais vous aborder en présence de madame la duchesse! J'ai cru alors que vous me gardiez rancune pour un sujet que j'ignorais; et depuis ce moment-là je n'ai plus eu d'autre pensée. Ah! dites-moi que vous ne me haïssez pas?

—Vous haïr, Jacques! répondit-elle en souriant à demi; vous êtes un enfant! Ne vous ai-je

pas donné des preuves de mes sentimens pour vous? Maintenant même, ai-je l'air de vous trouver haïssable?

—Ah! vous me rendez à la vie, Léonora! s'écria le page redoublant de caresses. Merci, merci mille fois! Le bonheur que j'éprouve en apprenant de votre bouche que vous me voyez toujours du même œil, et que je n'ai pas démérité auprès de vous, ce bonheur-là est préférable à celui qu'on nous promet au ciel! car je vous aime par-dessus tout, avec une violence qui s'augmente tous les jours, et qui ne me laisse plus voir autre chose que cet amour dans ce monde et dans ma vie!

—Je sais que vous m'aimez, et je vous aime aussi, interrompit-elle avec un calme de glace qui ne refroidit pourtant pas cet amant en délire; mais ce n'est ni le temps ni le lieu d'un pareil entretien. Madame la duchesse vous demande : venez, et faites en sorte de lui plaire.

—Léonora, un mot? dit-il avec un mélange de timidité et d'inquiétude, en la retenant encore dans ce tête-à-tête qu'il eût voulu prolonger

autant qu'elle s'efforçait de l'abréger. Quand aurai-je la joie de vous entretenir d'un amour auquel je suis voué pour le reste de ma vie?

— Qu'auriez-vous à me dire de plus, Jacques? répondit-elle en cherchant à l'entraîner.

— Que vous êtes cruelle! s'écria-t-il amèrement. Vous m'enviez les momens que je passe avec vous! Pourquoi ai-je consenti avec empressement et reconnaissance à prendre cette livrée de page, si ce n'est pas pour vous voir et vous parler plus souvent et plus librement?

— Eh bien! ne me voyez-vous pas, ne me parlez-vous pas? Votre exigence s'accroît à mesure qu'on y cède, et vous ne tenez nul compte de tout ce qu'on a fait pour vous, ingrat!

— Ingrat, moi! moi qui ne demande qu'à vous servir à genoux! moi, qui ne connais de loi, de devoir, de volonté, que vos désirs et vos commandemens! moi, qui ai bravé la malédiction de mon père adoptif, et qui ne crains pas d'affliger ce bon vieillard, que j'aime et que je respecte cependant comme mon propre père!

Léonora, ne m'accusez pas d'ingratitude, mais demandez-moi quelque grand dévouement et qu'il y aille de mon honneur et de mon sang, vous jugerez alors de quelle nature est la tendresse que je vous porte, à quelles extrémités elle peut être poussée, et combien tout le reste est peu de chose auprès d'elle!

— Je ne doute pas de vous, de votre amour, lui dit-elle en le remerciant d'un regard où apparaissait moins de gratitude que d'égoïste satisfaction. Bientôt, peut-être, je vous mettrai à l'épreuve, et j'espère que vous ne demeurerez pas en arrière de vos promesses... Puisque vous désirez être seul avec moi, je vous avertirai, cette nuit, pendant la fête qui se donnera dans la galerie du parc, et nous nous échapperons sans être remarqués. En outre, vous accompagnerez avec moi la duchesse, qui a le projet de faire une promenade nocturne.

— Retournerons-nous à l'île des Cygnes? murmura le page, qui éleva la voix par degrés jusqu'à l'accent d'une menaçante jalousie. Sur ma vie! je ne souffrirai pas que vous soyez en-

core enfermée, une heure durant, avec monseigneur le duc d'Orléans!

Léonora Pacheco ne répondit pas à cette réflexion suggérée par un souvenir de défiance et par un douloureux pressentiment; mais elle pinça ses lèvres avec un demi-sourire, d'une expression indéfinissable. Jacques Van Dole, aveuglé par sa condition d'amant, heureux du moins en espérance, interpréta ce sourire satanique comme un démenti formel donné à ses craintes et à ses soupçons : il en eut honte, et il s'en excusa par une contenance humiliée, tandis que sur son visage pourpre resplendissait la joie de se voir convaincu d'erreur et d'injustice. L'Espagnole l'entraîna dans le cabinet où madame du Maine jouait avec sa chienne, qui faisait la morte, se dressait sur ses pattes de derrière, dansait une sarabande et jappait en cadence.

— Composez-vous ensemble des charades et des logogriphes? dit en éclatant de rire la prin-

cesse, qui commentait à part elle la préoccupation de sa femme de chambre et l'émotion de son page.

— Pardonnez-moi, madame, reprit Jacques en rougissant de plus belle, j'étais endormi et...

— Et la signora Léonora avait beaucoup à faire pour vous réveiller? interrompit la princesse, qui riait plus fort en venant au secours de l'embarras du jeune homme. Je vous reproche de dormir, Jacques; car, dans ma cour, le sommeil est un dieu qui n'a pas d'autel, et nous avons coutume d'employer les journées en études, les nuits en divertissemens.

— Madame, repartit à propos le page, qui fléchit le genou en se pliant à la galanterie outrée de cette cour, vos dieux seront mes dieux, votre culte sera le mien; je ne puis trop vous témoigner mon zèle et ma reconnaissance.

— J'accepte la reconnaissance, et je verrai ce qu'on doit tirer du zèle que vous dites; je vous permets toutefois d'en réserver la meilleure part pour Léonora...

— Jacques, reprit celle-ci feignant de ne pas entendre, n'avez-vous rien à nous dire du duc d'Orléans ?

— En effet, ajouta la princesse, comme vous conservez vos entrées chez mon cousin d'Orléans, vous me rapporterez ce qui s'y passe, ses amours, ses soupers, ses travaux, ses projets...

— Madame, je voudrais être sylphe et invisible pour vous satisfaire, répondit Jacques piqué du rôle d'espion qu'on voulait lui donner ; mais à présent que j'appartiens à Votre Altesse, j'ai quitté tout autre service.

— Ce ne sont pas là nos conditions, répliqua sévèrement Léonora Pacheco : vous devez aller souvent au Palais-Royal visiter votre père ; vous devez tout voir et tout entendre, pour que Son Altesse royale soit instruite de tout.

— Oui, dit la duchesse du Maine avec gaîté, je suis curieuse, je l'avoue, et j'aime à tout savoir. Vous me distrairez en me racontant la vie du Palais-Royal, que M. d'Orléans excelle à rendre joyeuse et divertissante.

— On ne fait pas que se divertir au Palais-Royal, madame, répondit Jacques, qui baissait les yeux et s'indignait contre lui-même : Son Altesse royale le duc d'Orléans travaille avec une incroyable ardeur.

—Il dessine, dit-on, des broderies pour sa fille de Berry, et peint des sujets de gravures pastorales pour le roman grec de Daphnis et Chloé, qu'il n'a jamais lu que dans la version gauloise d'Amyot ?

— Il s'occupe plus sérieusement de sciences exactes, madame, avec son médecin et chimiste Homberg.

— Ah ! je croyais qu'il se vantait, en prétendant étudier les métaux et les phosphores ?

— Si vous entendiez les éloges que fait de lui mon père adoptif, ce grand chimiste qui fut son maître !

— On disait hier qu'il avait presque achevé la musique d'un opéra, *Panthée*, composé par le marquis de La Fare ; on disait aussi qu'il avait imaginé un nouveau rouge pour le visage, à la prière de sa fille, madame de Berry, qui

fait retentir Versailles des merveilles de son rouge.

— Le voici, madame; c'est moi-même qui l'ai fait d'après la recette du prince.

— Le rouge de madame de Berry? s'écria la duchesse en saisissant avec vivacité le pot qu'on lui présentait et en commençant aussitôt à essayer ce fard. Merci, Jacques! ajouta-t-elle avec des rires, des battemens de mains et des trépignemens de joie; merci! tu me fais un don inestimable et dont je te sais un gré infini! La Berry, qui pense posséder seule le secret de son rouge! En vérité, il est admirable, et l'on assure qu'il ne gâte pas la peau.

— Votre Altesse ne trouvera pas mauvais que j'en offre aussi à sa première femme de chambre?

— Mais... non... reprit la princesse, qui ne dissimula pas son dépit, pourvu que personne autre...

— Je n'en ai pas besoin, répliqua l'Espagnole avec une dédaigneuse indifférence; je ne mets pas de rouge... Il est à croire, ajouta-t-elle

perfidement, que le prince, avec sa chimie, ne se borne pas à imaginer des onguens?

— Voici encore, dit le page, une de ses compositions pour enlever les taches de rousseur de la peau.

— Que tu es un aimable enfant, Jacques, de songer à moi! s'écria la duchesse du Maine avec la répétition des mêmes folies qui avaient accompagné l'offre du pot de rouge.

— Madame, dit Léonora d'un air et d'un ton capables d'inspirer la défiance, au nom du ciel, madame, prenez-y garde : les présens d'un ennemi, si habile dans l'art des métaux, pourraient être malfaisans et empoisonnés!

— Empoisonnés! répéta la duchesse du Maine en posant sur un meuble le pot et la fiole qu'elle tenait, et dont elle avait essayé déjà les vertus.

— Empoisonnés! répéta le page indigné de ce soupçon, qui tombait aussi sur son père adoptif et sur lui-même; le duc d'Orléans!... le respectable Homberg!... vous ne le croirez pas!

Madame du Maine avait été frappée de l'o-

dieux soupçon qu'on cherchait à lui inspirer, et sans réfléchir à tous les motifs qui s'accordaient pour le détruire, elle se hâta de passer dans une garde-robe, et de faire disparaître la trace de ces drogues suspectes. Pendant son absence, Jacques eut le temps d'adresser quelques reproches à Léonora Pacheco, qui hochait la tête sans répondre. Quand la princesse rentra, un peu pâlie par le saisissement que lui avait causé cet effroi subit, elle s'approcha d'une glace et s'y regarda long-temps avec une inquiète attention, en se persuadant découvrir de légères altérations sur sa peau blanche et satinée; enfin elle se tranquillisa elle-même et revint s'asseoir en bâillant.

—Je vous remercie de vos onguens, dit-elle en roulant et déroulant un manuscrit qu'elle avait tiré machinalement de dessous un coussin; mais je n'en userai pas, parce que je m'aperçois qu'ils laissent des soulevures à la peau et qu'ils feraient érysipèle à la longue...

—Oh! madame, répondit Jacques confus et

chagrin, les ingrédiens que j'ai employés dans ce mélange n'ont rien de dangereux : ce sont, pour le rouge, du bois de santal pilé, du vinaigre, de l'alun....

— Madame de Berry a sans doute la peau moins tendre que la mienne, repartit sèchement la duchesse du Maine, qui déploya le manuscrit et y trouva un prétexte pour changer d'entretien. Sauriez-vous jouer la comédie, Jacques? demanda-t-elle au jeune homme interdit.

— Madame... reprit-il en balbutiant, je ne l'ai jouée qu'une fois... au Palais-Royal...

— Eh bien! vous la jouerez à Sceaux, et vous y ferez de votre mieux pour me plaire.

— Madame, je n'ai pas d'autre désir, et si je n'y réussis point, je serai le plus malheureux des hommes.

— Nous tâcherons que vous soyez heureux, dit malignement la duchesse en regardant sa favorite; nous avons dessein de représenter ici une comédie nouvelle de M. Néricault Destouches, intitulée l'*Ingrat*, laquelle sera don-

née au Théâtre-Français le 28 de ce mois.

— Mon talent d'acteur est bien peu de chose! objecta le page, que le titre de la pièce avait attristé, comme si ce fût la conscience qui prenait une voix pour le gourmander.

— C'est ce qu'il faudra voir, et dès à présent nous en pouvons faire l'essai. J'ai le manuscrit de cette comédie, que Baron m'a confié : lisons ensemble une scène à deux personnages, dont vous serez l'un et moi l'autre? Léonora, écoute et juge-nous : siffle ou applaudis.

— Madame, je n'oserai jamais devant vous! dit Jacques, chez qui le nom de cette pièce produisait un vague sentiment de remords et de terreur; je ne puis, sans étude, sans préparation...

— Allons, petit, nous verrons bien de quoi vous êtes capable; faites le rôle principal, celui de Damis, l'*Ingrat;* moi, je suis Pasquin, votre valet, et je vous donne seulement la réplique.

PASQUIN.

Que dira-t-on de vous?

DAMIS.

Tout ce que l'on voudra.

PASQUIN.

C'est une ingratitude ; on vous en blâmera.

DAMIS.

Ingratitude ou non, je songe à ma fortune.

PASQUIN.

Il n'est pas d'un bon cœur...

DAMIS.

Un bon cœur importune.

PASQUIN.

On n'a pour un ingrat que haine et que mépris.

DAMIS.

Caractère odieux pour les petits esprits.
Qui craint ce titre-là n'est qu'un franc imbécile.
Tout fourmille d'ingrats, à la cour, à la ville :
De son seul intérêt on doit s'embarrasser,
Et sans ingratitude on ne peut s'avancer.

PASQUIN.

Mais la reconnaissance...

DAMIS.

Est une tyrannie
Qui ne pourra jamais asservir mon génie.
Pusillanimité !

PASQUIN.

Vertu !

— Oh ! madame, je n'oserai jamais vous

dire : *Tais-toi, faquin!* s'écria le page, qui saisit cette occasion pour interrompre une scène pénible pour lui, puisqu'il s'appliquait tous les reproches dont Pasquin flétrissait l'ingratitude de Damis.

—Pourquoi pas? reprit la duchesse du Maine, satisfaite des dispositions de Jacques pour la comédie, quoique la préoccupation chagrine de l'*Ingrat* eût paralysé une partie de ses moyens dramatiques. N'étais-je pas, s'il vous plaît, un Pasquin véritable?

— J'admirais, madame, combien vous saviez être différente de vous-même, dit Léonora en s'agenouillant vis-à-vis de sa maîtresse et lui baisant les mains avec adulation.

— Bien joué, mon ami Jacques! dit la princesse à son page, qui s'accusait tout bas d'ingratitude à l'égard de son père adoptif qu'il abandonnait, et à l'égard du duc d'Orléans qu'il trahissait. Nous ferons de vous quelque chose, et je vais vous mettre dans les mains de Baron, qui vous apprendra la déclamation tragique. Le rôle de l'*Ingrat* est trop fort pour vous, mais

celui de *Cléon* vous pourra convenir. Dès aujourd'hui, je vous enrôle parmi nos acteurs, M. de Malezieu, M. de Vermoncelle, le marquis de Gondrin et les autres personnes de ma troupe... Mais j'entends la marche du Sylvain de Chatenay; introduisez-le ici.

On entendait un air de hautbois, de musette et de tambourin, à l'entrée de la Chartreuse. Le page, qui détestait en lui-même les principes odieux professés par l'*Ingrat*, alla, la tête basse et l'air pensif, au-devant de l'ambassade que M. de Malezieu envoyait de son habitation de Chatenay à *la baronne de Sceaux*. Cette ambassade du Sylvain de Chatenay, personnage mythologique imaginé par Malezieu dans un ballet du *Prince de Cathay*, qui fut représenté en 1704 pour l'établissement de l'ordre de la Mouche-à-Miel, apportait presque tous les jours un compliment en vers ou en prose à la princesse.

Le Sylvain était un gros homme ventru, que Malezieu avait chez lui en qualité d'aide pour

ses travaux d'astronomie; on le nommait Bourdillot, et la duchesse du Maine s'amusait beaucoup de la figure rubiconde de cette espèce de Silène, qui devait les rubis de son nez, les couleurs vineuses de son teint et l'épanouissement jovial de sa physionomie, à l'état habituel d'ivresse dans lequel il vivait depuis quarante ans. Bourdillot prenait au sérieux sa mascarade de Sylvain, et traversait fièrement les jardins de Sceaux, comme s'il avait été créé dieu champêtre par Apollon, à la requête de Malezieu; il n'était nullement embarrassé de son équipage burlesque, et il marchait en cadence, suivi de trois musiciens déguisés en bergers qui jouaient un air composé par la duchesse du Maine. Il portait une épaisse barbe noire, avec une ample perruque frisée et une couronne de chêne; des guirlandes artificielles de fleurs bocagères entortillaient ses jambes et ses bras couverts de tricot de soie imitant la chair nue; autour de ses reins il avait une ceinture de roseaux, et une peau de tigre flottait sur ses épaules. Cette fois, à cause de la neige qui tombait largement, il

s'était muni d'un parapluie de taffetas flambé qu'il oublia de déposer dans le vestibule.

— Bonjour, Bourdillot! lui dit la duchesse du Maine en riant du parapluie qui remplaçait, assez contrairement à la vérité locale, les pipeaux rustiques de ce Sylvain bourgeois.

— Le Sylvain de Chatenay vous souhaite autant de prospérités qu'il y a de feuilles dans votre parc de Sceaux, répondit l'ivrogne, qui n'avait pas calculé son compliment d'après la saison.

— Ce n'est pas M. de Malezieu qui t'a chargé de me faire un pareil souhait au cœur de l'hiver. Mais donne-moi de ses nouvelles. Que fait-il dans son Parnasse de Chatenay?

— Il ne fait que soupirer dans l'attente de vous voir, et il vous prie de lire ce message.

Bourdillot tira des roseaux de sa ceinture un billet cacheté avec plusieurs sceaux pendans comme une dépêche de chancellerie, car M. de Malezieu était chancelier de la princi-

pauté de Dombes appartenant au duc du Maine, et la duchesse ouvrit avec empressement ce billet, sur lequel le messager avait répandu plusieurs gouttes de vin en buvant le coup de l'étrier, sans éteindre les feux de sa soif divine. Madame du Maine lut à demi-voix des vers ou plutôt des rimes qui n'étaient pas meilleures que la poésie ordinaire de Sceaux, et ensuite de la prose qui ne méritait guère d'être écrite :

Cette nuit, à l'heure où l'Aurore
Est endormie aux bras du vieux Tithon,
O déesse de Sceaux, que tout le monde adore,
Vous brillerez seule à votre horizon.
Alors tous vos sujets vous viendront rendre hommage,
Prosternés à vos petits pieds;
Et moi, votre grand-prêtre, eussé-je cent ans d'âge,
J'irais au sanctuaire allumer les trépieds
Qui brûlent devant votre image.

« Étoile de Sceaux, soleil de Chatenay, pla-
» nète de la cour, omnipotente dictatrice de
» l'ordre incomparable de la Mouche à miel,
» nous, par vos grâces, grand-maître dudit
» ordre, obéirons à vos divins commandemens
» et comparaîtrons à votre cour plénière pour

» conférer la chevalerie de la Mouche aux heu-
» reux mortels que vous aurez choisis dans
» votre sagesse; mais nous vous prions d'inter-
» roger vous-même les néophytes, et de connaî-
» tre à leurs réponses s'ils sont dignes de rece-
» voir la médaille et de vous servir sur la terre,
» au ciel et en tous lieux. Prenez garde de pren-
» dre de vils frelons pour de nobles mouches à
» miel.

» Le Curé. »

— Que M. de Malezieu a de richesses dans l'esprit ! s'écria Léonora pour flatter la duchesse.

— Jacques, dit celle-ci, qui apprenait par cœur le madrigal de son ami, préparez-vous à être fait chevalier de mon ordre!

IV

L'ORDRE DE LA MOUCHE A MIEL.

La fête nocturne que la duchesse du Maine avait imaginée, de concert avec son grand-maître de l'ordre de la Mouche à miel, se donnait dans les jardins, comme pour défier l'hiver et ses frimas tandis que la neige remplaçait les tapis de gazons, et que la gelée, qui avait repris depuis la veille, imposait silence aux jets d'eau et aux

cascades. Cette fête, composée d'illuminations, de jeux, d'un ballet, d'une mascarade, d'un concert, d'un souper et d'un feu d'artifice, était préparée encore à plus grands frais que les fêtes d'été.

On avait réuni par des communications en planches et en tapisseries de verdure, formant des allées factices, les galeries et les pavillons principaux qui s'élevaient dans le parc, depuis l'orangerie jusqu'au potager, en sorte qu'on croyait se promener au milieu des bosquets et des charmilles : les vases de fleurs et les caisses d'orangers, de lauriers, de myrtes et de grenadiers, étaient multipliés de manière à compléter l'illusion; ici, on ne marchait qu'entre deux haies de rosiers et de roses; là, on avait peine à traverser une forêt d'arbustes odoriférans. Quelques bassins avaient été enfermés dans ces constructions légères, que le décorateur s'était appliqué à dissimuler sous les tentures, les tapis et les feuillages exotiques. La galerie d'Eau ou salle des Antiques, avec ses deux rangs de bustes entremêlés de jets d'eau, était couverte et

close dans le même goût agreste, ainsi que la salle des Marroniers, dont le grand bassin envoyait au plafond sa gerbe étincelante de mille feux aux reflets des verres de couleur; la salle de l'Aurore, à laquelle on n'avait ajouté que des ornemens de fleurs et de bougies, qui ne cachaient pas les admirables peintures de Lebrun, était réservée pour les jeux de cartes et de hocca, toujours très-goûtés à la cour de Sceaux.

Mais le centre de la fête devait être la grande galerie d'été, qui devenait une orangerie l'hiver. Cette magnifique galerie, ornée de tableaux de Vandermeulen encadrés de grisailles et de sculptures d'un travail précieux, n'offrait pas d'autre changement qu'un luxe merveilleux d'éclairage : les fleurs artificielles serpentaient de toutes parts, en dessinant des emblèmes et des chiffres en l'honneur de la duchesse du Maine, et les lumières, disposées parmi ces fleurs comme des lucioles sous les herbes, semblaient en sortir par enchantement. Les lustres en cristaux et les girandoles de bougies étaient si nombreux et si habilement distribués, que le plafond

peint paraissait embrasé et soutenu par des colonnes de flammes. Des transparens lumineux, entourés de couronnes de laurier et de thym, représentaient la mouche à miel allégorique qui servait de devise à madame du Maine.

Enfin, plusieurs pavillons, destinés complaisamment aux entretiens particuliers, n'étaient éclairés que par des lampes dans des globes d'albâtre qui répandaient un demi-jour mystérieux sur les sophas et les siéges moelleux où la conversation tournerait d'elle-même à la galanterie : un rideau de cactus et de plantes épineuses déguisait l'entrée de chacune de ces voluptueuses retraites, comme pour défendre aux jaloux d'approcher. Dans les corridors et les vestibules verdoyans qui traversaient les jardins désolés par la saison, des vitrages établis de distance en distance découvraient la vue du parc blanc de neige, dans lequel des pots à feu jetaient une lueur rougeâtre, et coloraient un lointain fantastique d'arbres dépouillés, d'eaux glacées et de statues qui avaient l'air des habitans gigantesques de cette région infernale.

La duchesse du Maine n'avait invité que ses hôtes habituels, la partie la plus jeune et la plus brillante de la cour de Versailles, celle qui aimait le plaisir et qui maudissait en secret l'influence dévote de madame de Maintenon sur la vieillesse de Louis XIV, celle qui était d'autant plus impatiente de se divertir, qu'elle subissait plus de contrainte et d'ennui à l'*appartement* du roi, où l'on jouait seulement, presque sans parler. Le château de Sceaux dédommageait souvent cette jeune noblesse de la triste vie qu'on menait à Versailles et à Marly : il n'y avait des fêtes et de la liberté que dans la maison de la duchesse du Maine, et chez son frère le duc de Bourbon, à Saint-Maur et à Chantilly. On prenait bien aussi du bon temps chez le duc d'Orléans, au Palais-Royal, à Saint-Cloud et dans ses autres résidences; mais depuis son affaire d'Espagne, qui l'avait éloigné de la cour du roi et surtout des réceptions de madame de Maintenon, le cercle de ses amis s'était rétréci de jour en jour, et les personnes qui craignaient de déplaire à la favorite ne mettaient

plus le pied chez le duc d'Orléans, que cette désertion générale n'empêchait pas de vivre en sybarite avec un petit nombre de fidèles et joyeux compagnons de plaisir. Les gens de lettres et les artistes étaient les seuls qui fréquentassent alternativement les salons de Sceaux et du Palais-Royal, où l'on ne voyait jamais d'ailleurs les mêmes figures.

La magnificence des habits, dans cette éblouissante assemblée d'hommes et de femmes en grand costume de cour, ne laissait pas soupçonner que la France était alors ruinée par des impôts exorbitans et par des guerres désastreuses, que les gens riches avaient envoyé leur argenterie à la Monnaie, et que Louis XIV, inquiet des progrès de l'ennemi, qui lançait des bandes de partisans jusqu'à Villers-Cotterets, avait délibéré dans son conseil s'il ne se retirerait pas au-delà de la Loire, comme un nouveau Charles VII. La duchesse du Maine ouvrait chez elle un asile à la mode exilée de Versailles avec les souvenirs de mesdames de La Vallière et de Montespan : madame de Maintenon avait fait adopter les

étoffes de couleur sombre, les amples dentelles noires, les coiffes et les bonnets propres à dissimuler la cruelle atteinte de l'âge chez une vieille femme; elle avait banni les nœuds de rubans, les broderies en pierres précieuses, les plumes, les mouches et tout ce qu'elle rangeait parmi les pompes de Satan. Madame du Maine, au contraire, donnait l'exemple du luxe et de l'élégance dans sa toilette, sans se soucier des tristes lois somptuaires que le roi prescrivait à ses courtisans.

C'était donc un aspect gracieux et imposant que celui de la grande galerie où la duchesse du Maine s'entourait des plus belles personnes et des plus galans seigneurs de la noblesse. La moire, le satin et le velours chatoyaient aux lumières, et opposaient aux couleurs tendres les couleurs éclatantes, le blanc, le rose et le bleu, au rouge, à l'orangé et à l'incarnat; l'or et l'argent ruisselaient sur les vestes et les pourpoints, comme sur les robes et les manteaux; les coiffures se dressaient en pyramides de rubans, de plumes, de pierreries et de dentelles; les diamans

étaient semés à profusion dans chaque parure de femme, et se multipliaient en boutons de justaucorps, en boucles de souliers, en agrafes de jarretières, dans l'habillement des hommes. On se souvenait, en présence de cette splendide réunion, des merveilles de l'*Ile enchantée* et de ces fêtes mémorables où la cour du grand roi méritait d'attirer les yeux et l'admiration de toutes les cours de l'Europe.

Auprès de la duchesse du Maine, qui portait son costume de dictatrice perpétuelle de l'ordre de la Mouche à miel, c'est-à-dire une robe de satin vert brodée d'abeilles d'argent, un manteau de drap d'or et un diadème formé de mouches en émeraudes et diamans, on ne voyait ni le duc et la duchesse de Bourgogne, ni le duc et la duchesse de Berry, ni le duc et la duchesse d'Orléans, ni le duc et la duchesse de Bourbon; mais la famille royale se trouvait représentée seulement par le comte de Toulouse, duc de Penthièvre, frère du duc du Maine et bâtard du roi, par sa sœur la princesse de Conti, désignée sous le titre de *Madame la Du-*

chesse la jeune, et par la grande princesse de Conti, fille de madame de La Vallière et de Louis XIV. La famille de madame du Maine ne s'était pas rendue à son invitation, excepté sa mère *madame la Princesse,* veuve du prince de Condé; quant à son frère le prince de Conti, il avait préféré une chasse aux canards sauvages, et son frère le duc de Bourbon, qui l'aimait à l'idolâtrie dans leur jeunesse, évitait alors jusqu'aux occasions de se rencontrer avec elle. Le duc du Maine, qui était complètement éclipsé au milieu des triomphes de sa femme, n'avait pas encore quitté son observatoire, et l'on ne s'inquiétait guère de son absence, qui fut aussi peu remarquée que sa présence, lorsqu'il se montra discrètement et silencieusement caché entre deux portes, où Fontenelle l'aperçut et vint à lui, en traversant une foule compacte qui menaçait à chaque instant d'étouffer le prince dans la retraite modeste qu'il avait choisie pour s'entretenir de sciences et de littérature avec le docte et spirituel académicien.

On distinguait entre les dames que la duchesse

du Maine avait placées à ses côtés, la duchesse de Nevers, d'Albemarle et de Rohan, les marquises d'Antin et de Lassay, madame de Croissy, les comtesses de Chambonas, de Lussan, de Mayercron et de Guiry; entre les hommes à qui elle témoignait le plus de faveur et qui s'approchaient d'elle à l'envi, le vieux marquis de Lassay, fameux par ses aventures galantes et ses correspondances amoureuses[1]; l'abbé Genest, de l'Académie française, poète ordinaire de la duchesse; Houdard de Lamotte, également académicien, plus lettré que son confrère et moins courtisan; le comédien Baron, alors retiré du théâtre; le marquis de Gondrin, qui déclamait la tragédie comme Baron lui-même; le marquis de Roquelaure, qui était aussi un des plus habiles acteurs de la troupe de Sceaux, et beaucoup d'autres moins recommandés par leur naissance que par leurs talens et leur esprit. La plupart avaient sur la poitrine la médaille d'argent de chevalier de la Mouche à Miel, attachée à un cordon citron : cette médaille, frappée à l'effigie de la duchesse du Maine, présentait

au revers l'image de la mouche, avec cette devise tirée de l'Aminte du Tasse : *Piccola si, ma fa pur gravi le ferite*, par allusion à la petite taille de la dictatrice de l'ordre. Le véritable but de cette institution chevaleresque était de grossir le parti politique de la duchesse du Maine, qui tendait à supplanter les princes du sang, ou du moins à marcher leur égale; mais on ne révélait ce but qu'à des amis éprouvés. Le grand-maître de l'ordre, M. de Malezieu, ne paraissait nulle part.

Tout-à-coup une symphonie annonça le commencement de la fête, qui devait s'ouvrir par la réception de vingt chevaliers dans l'ordre de la Mouche : des hérauts d'armes, vêtus de cottes de drap d'or brodé d'abeilles en argent, et portant des casques en forme de ruches, vinrent faire ranger les spectateurs et rendre libre le théâtre de la cérémonie; ils étendirent dans un large espace vide, devant la duchesse du Maine, un tapis vert parsemé d'abeilles d'argent, placèrent vis-à-vis de cette dictatrice de l'ordre une grosse ruche dorée, et dansèrent à

l'entour un pas de ballet, en attendant le cortége des récipiendaires, qui arrivèrent, conduits par le roi d'armes de l'ordre, qui tenait à la main, en guise de masse, une tige de lis blanc. Les instrumens à vent et à cordes saluèrent l'entrée de ce cortége, à la tête duquel s'avançait Jacques Van Dole comme le plus jeune des néophytes, et un chœur invisible entonna le refrain usité dans les réceptions de l'ordre :

Répétons mille et mille fois :
Quel plaisir, quel bonheur de vivre sous ses lois!

Dès que les nouveaux chevaliers furent échelonnés de chaque côté de la ruche, la calotte de cette ruche se releva, et l'on vit, assis sur un trône, M. de Malezieu déguisé en mouche à miel, avec un masque et un habit de drap d'argent, qui reproduisait assez bien la physionomie et la forme d'une abeille monstrueuse. Un applaudissement général ébranla les voûtes de la salle, et madame du Maine ne put s'empêcher de rire aux larmes en regardant cette bizarre mascarade, que son grand-maître de l'ordre

avait inventée sans lui en donner avis. Son hilarité s'accrut, et entraîna celle des assistans, lorsque cette énorme mouche fit sortir un dard long de trois pieds et mince comme un fil d'archal, au bout duquel pendait un rouleau de papier que le roi d'armes de l'ordre alla porter à la princesse, qui le lui rendit pour en faire lecture à haute voix. C'était un compliment rimé, de la façon de Malezieu, qui eut toute sa vie la rage d'être poète en dépit d'Apollon :

L'abeille du nectar des fleurs
Tire avec art sa moisson odorante ;
Et vous aussi, madame, ouvrière savante,
Dont le génie étonne et le travail enchante,
Reine des esprits et des cœurs
Qui vous offrent le suc de leur reconnaissance,
Vous trouverez un jour, à force de labeurs,
Votre butin de miel parmi les lis de France.

Le sens allégorique de ce madrigal n'échappa point au plus grand nombre des auditeurs, qui y applaudirent assez froidement, chacun craignant de se compromettre par un air d'intelligence avec le parti des princes légitimés ; l'hyperbole d'ailleurs semblait un peu forte, même

aux plus chauds partisans de la duchesse du Maine, à laquelle Malezieu promettait presque la couronne royale dans ce compliment audacieux. La musique, qui recommençait à soutenir les voix des chanteurs invisibles, étouffa le murmure de surprise circulant dans l'assemblée.

— Illustre dictatrice perpétuelle de l'ordre de la Mouche, dit Malezieu, que personne n'avait reconnu dans sa métamorphose singulière, depuis huit révolutions du soleil autour de la terre, votre empire repose sur des bases inébranlables, qui sont l'amour, le zèle et l'admiration de vos sujets : ceux-ci, dont la société s'augmente en raison des mérites et des charmes de votre puissance, emploieraient volontiers leur aiguillon au service de leur chère souveraine, et je prédis que les mouches de Sceaux iront tôt ou tard faire leurs ruches à Versailles. Voici de nouveaux chevaliers qui briguent l'insigne faveur d'être reçus au nombre de vos abeilles travailleuses, et qui se préparent à faire une rude guerre aux frelons.

— Jeunes mouches fidèles! dit d'un accent solennel le roi d'armes, représenté par M. de Bessac, enseigne aux gardes du duc du Maine, prêtez une oreille attentive à la lecture des statuts de l'ordre; songez bien sérieusement à ce que vous allez faire, examinez-vous scrupuleusement, et voyez si vous vous sentez capables de pratiquer toutes ces règles dans leur plus étroite observance; ensuite vous jurerez par le sacré mont Hymette.

— Aimable grand-maître de mon ordre chéri, ajouta la duchesse en se levant, je vous autorise à recevoir les nouveaux chevaliers qui se destinent à vivre sous mes lois.

A ces mots, le chœur répéta le refrain sacramentel : *Quel plaisir, quel bonheur de vivre sous ses lois!* et les hérauts d'armes formèrent des danses joyeuses, avec des entrechats et des pirouettes qui révélaient assez leur véritable condition de danseurs de l'Opéra : ils rivalisèrent de souplesse et de grâces dans un ballet dessiné par M. de Malezieu lui-même, qui ne

se contentait pas d'être jurisconsulte, philosophe, mathématicien, helléniste, et qui voulait participer en personne à tous les divertissemens qu'il imaginait sans cesse pour la duchesse du Maine; il enviait même le sort de ces coryphées de ballet, qui attiraient les regards de la princesse.

— Jacques Van Dole, gentilhomme allemand, natif de Magdebourg, appela le roi d'armes : à genoux !

— Madame et royale maîtresse! dit le page qui, triste et distrait, n'avait pas répondu sur-le-champ, et qui alla s'agenouiller aux pieds de la duchesse en cherchant auprès d'elle quelqu'un qu'il n'y trouva pas : vous plaît-il que je consacre ma vie à la défense de votre ruche et de votre miel ?

— Ainsi soit fait comme vous le demandez, reprit la princesse qui lui donna une main à baiser.

— Vous jurez et promettez, lut le roi d'armes déployant un parchemin écrit en lettres

d'or, une fidélité inviolable, une aveugle obéissance à la grande Ludovise, dictatrice perpétuelle de l'ordre incomparable de la Mouche à miel?

— Je le jure par le sacré mont Hymette! répondit le page, inquiet de ne pas voir Léonora.

Le chœur, accompagné de la musique qui partait des quatre coins de la salle, où quatre orchestres étaient cachés par des tapisseries, chanta un refrain italien, qu'il reprenait sur un ton plus élevé à chaque serment du nouveau chevalier de la Mouche, cérémonie imitée de celle du *Malade imaginaire* :

Viva, sempre viva, ed in honore cresca,
Il novo cavalier della mosca!

— Vous jurez et promettez, reprit le roi d'armes de la Mouche, de vous trouver dans le palais enchanté de Sceaux, chef-lieu de l'ordre de la Mouche à miel, toutes les fois qu'il sera question d'y tenir chapitre, et cela, toutes affaires cessantes, sans même que vous puissiez vous excuser sous prétexte de quelque incom-

modité légère, comme goutte, excès de pituite et gale de Bourgogne?

— Je le jure par le sacré mont Hymette! répondit machinalement Jacques, qui souffrait d'être condamné à la représentation lorsqu'il n'aspirait qu'à être seul avec Léonora.

On lui fit encore jurer, avec la même formule poétique, de danser toutes sortes de danses, comme *furstemberg*, *pistolet*, *derviche*, *pet en cul* et autres, en tout temps et même pendant la canicule, jusqu'à ce que l'écume lui en vînt à la bouche; d'escalader généreusement toutes les meules de foin, sans craindre les culbutes; de prendre en sa protection toutes les espèces de mouches à miel, de ne faire jamais mal à aucune et de s'en laisser piquer galamment, quelque endroit qu'elles pussent attaquer; de respecter le précieux ouvrage des mouches à miel, et d'avoir en horreur l'usage profane qu'en font les apothicaires; enfin de conserver religieusement la marque distinctive de sa dignité dans l'ordre de la Mouche.

Dès que Jacques Van Dole eut reçu des mains de la dictatrice la médaille suspendue à un ruban citron, il crut apercevoir à l'extrémité de la galerie Léonora Pacheco, montrant sa jolie tête au-dessus de la foule; et aussitôt, sans attendre la fin de la cérémonie, qui devait se prolonger encore plus d'une heure avec des chants et des danses, il quitta brusquement sa place et rentra dans les rangs des spectateurs pour rejoindre sa maîtresse. Cette disparition subite, à laquelle on ne prit pas garde, allait donner lieu à quelque vive admonition du grand-maître de l'ordre, lorsque la duchesse, qui pensa que le page se disposait à la suivre dans son expédition nocturne, fit signe à Malezieu de ne pas remarquer l'absence du nouveau chevalier de la Mouche. Celui-ci ne serait pas retourné en arrière à l'appel du grand-maître; il n'eût pas entendu la voix de la princesse, car il fendait la presse, les yeux toujours fixés sur l'endroit où Léonora lui était apparue un moment, et il ne se faisait pas faute de marcher sur les pieds et de froisser les côtes des

plus honorables personnages, pour se frayer un passage à travers l'assemblée qui ne s'ouvrait que de vive force et se refermait bruyamment derrière lui. Sa livrée le protégea contre la colère des gens qu'il heurtait comme un bélier, et dont il outrageait la toilette : on crut qu'il avait un ordre de la duchesse du Maine à exécuter.

Mais, en arrivant à grand'peine au bout de la salle, il n'y vit plus Léonora, qui s'était éclipsée comme une ombre, et en considérant l'épaisseur de la foule aux environs de la porte, il s'étonna qu'elle eût pu passer outre ; il n'en douta pas cependant, après l'avoir cherchée des yeux avec cette rapidité et cette sûreté de regard qui n'appartiennent qu'aux amans. Il se détermina donc à sortir de la galerie où elle n'était plus et à parcourir tous les lieux de la fête, jusqu'à ce qu'il eût rencontré la belle fugitive qui lui avait promis un entretien particulier. Ce ne fut qu'avec d'incroyables efforts qu'il parvint à quitter l'étroit espace dans lequel il était enfermé par la foule envahissante, et il

eut besoin, pour avancer dans cette cohue, de faire sonner le nom de la duchesse du Maine. Enfin il ne franchit le seuil encombré de monde qu'en séparant violemment le duc du Maine et Fontenelle, qui causaient ensemble sur la prétendue découverte de la quadrature du cercle par le père Romualde.

Il se mit alors à visiter les autres salles et les corridors, qui étaient à peu près déserts, toute la compagnie se portant vers la serre de l'Orangerie pour voir la cérémonie de l'ordre de la Mouche à miel ; il interrogea plusieurs officiers de la maison de la duchesse, et plusieurs dames qu'il avait vues dans les petits appartemens de madame du Maine ; mais on ne lui donna que des indications vagues assaisonnées de plaisanteries et de sourires moqueurs. La jalousie n'avait pas attendu ces insinuations perfides pour ajouter à son trouble et à son impatience : il se persuada qu'un rival plus heureux lui enlevait les doux instans de tête-à-tête qu'il s'était promis, et comme depuis la rencontre du duc d'Orléans chez la Mautorte, il se

sentait malgré lui porté à craindre et à haïr ce prince, que son instinct d'amant lui présentait sous des auspices redoutables, il s'imagina que c'était là le rival préféré qui retenait l'Espagnole dans quelque réduit solitaire du parc. Cette pensée le désespéra, et sans savoir s'il se vengerait sur deux personnes, dont l'une avait des droits à son respect et l'autre à sa reconnaissance, il courut de tous côtés, la tête basse et les yeux remplis d'un feu sombre.

— Où allez-vous de la sorte, Jacques? lui dit une voix qu'il reconnut en tremblant de tout son corps et en versant de grosses larmes de joie, sans avoir la force de faire un pas.

— Ah! Léonora, répondit-il avec une tendre expression de reproche, je vous cherchais!

— Je pensais que c'était une autre, répliqua-t-elle malignement; car vous avez passé plusieurs fois près de moi sans me daigner regarder, et même vous faillîtes me renverser, en venant à ma rencontre ainsi qu'un ouragan qui éclate.

— Ne raillez pas, reprit amèrement le jeune homme, qui contempla la figure moqueuse de l'Espagnole; vous étiez certes bien cachée, pour que je ne vous aie pas découverte!... Où donc étiez-vous, madame?

— J'étais seule en conférence avec mes pensées, dit-elle d'un accent profond.

— Je voudrais connaître quelles sont les pensées qui vous tiennent lieu des personnes! mais je me dois contenter que mes pensées, bien différentes des vôtres, ne soient pas réalisées.....

— Vraiment, vous avez aussi des pensées qui vous font compagnie? demanda Léonora, à qui un soupçon traversa l'esprit, et qui s'expliqua mal la défiance que le page lui témoignait.

— Ingrate adorée, ai-je et puis-je avoir d'autres pensées que celles qui me viennent de vous? s'écria Jacques en lui baisant la main avec tant de vivacité qu'elle ne put le prévenir.

— Que faites-vous? lui dit-elle toute rouge de frayeur; on vous a vu peut-être!... Venez au moins dans un lieu où nous soyons à l'abri

des regards curieux... Je veux savoir quel était le fond de votre pensée pendant que vous fûtes en peine de moi, reprit-elle d'un ton pénétrant et avec un regard fixe qui ne laissait pas de retraite à une réponse évasive.

— Faut-il vous l'avouer? répondit Jacques en rougissant, j'en ai honte, et je vous supplie de me pardonner!

— Je vous pardonnerai quand vous aurez fait l'aveu de votre faute, si c'en est une.

— Ce serait un crime que je ne me pardonnerais pas moi-même, si j'avais de sang-froid conçu cet étrange, ce ridicule soupçon!

— Quel soupçon? demanda-t-elle avec moins d'insistance et plus d'embarras.

— J'ai cru un moment que vous me trompiez, et que vous m'aviez sacrifié à un rival puissant, d'une naissance et d'un rang qui font mieux ressortir la médiocrité des miens...

— Un rival! répéta mélancoliquement Léonora en remuant la tête d'un air incrédule et dédaigneux; pauvre enfant, combien vous me connaissez peu! Et ce rival?

— Le duc d'Orléans ! dit en hésitant Jacques Van Dole, qui remarqua l'impression extraordinaire que ce nom prononcé dans cette circonstance inattendue avait produite sur Léonora.

— Le duc d'Orléans ! reprit-elle en affectant une surprise railleuse qui fit place sur-le-champ à un mouvement d'anxiété extraordinaire. Il est donc ici? murmura-t-elle dans un trouble trop violent, pour que son visage, sa voix et sa contenance n'en fussent pas altérés.

— Je le croyais ! repartit le page qui suivait douloureusement les pas de l'Espagnole emportée à la recherche du prince qu'elle espérait rejoindre dans la fête.

— Vous ne l'avez donc pas vu? dit-elle en s'arrêtant abattue et désolée ; il n'est point ici?

— Pourrait-il y être? je n'avais pas réfléchi avant de l'imaginer, et c'est la jalousie seule, une jalousie aveugle et sourde, qui m'a créé cette chimère pour me mettre au désespoir.

— Vous supposiez alors que j'aimais le duc d'Orléans, ou que j'étais près de l'aimer?

— Je supposais tout ce qui avait quelque apparence capable de me rendre malheureux, et de me faire quitter cette vie que je ne supporterais pas sans vous.

— Rassurez-vous, Jacques, répliqua Léonora en donnant à ses paroles une expression presque prophétique, je n'aimerai personne désormais, hormis celui qui secondera ma vengeance!

— Votre vengeance? répéta le page, qui ne put se défendre d'un sentiment d'inquiétude et de terreur. Vous savez bien, Léonora, que je suis prêt à mourir pour vous, dès que vous le commanderez!

— Non, Jacques, reprit-elle avec une sombre exaltation, ce n'est pas à toi de mourir, mais à lui!

Ils se trouvaient en ce moment dans la salle des Antiques, où commençait à déborder le trop plein de la foule qui s'étouffait dans l'Orangerie. Léonora Pacheco, dont la beauté étrangère et le costume espagnol attiraient partout les yeux

et les commentaires, s'aperçut qu'elle était un objet de curiosité, et que la nature de son entretien, qui devenait plus vif et plus passionné à chaque instant, ne serait pas douteuse pour les témoins indiscrets qui l'observaient à distance; elle regarda l'heure à sa montre entourée de perles et de brillans, calcula en silence l'emploi du temps jusqu'au départ pour Chatillon, fit jouer son éventail orné de charmantes peintures, et flaira des pastilles de senteur.

— Jacques, lui dit-elle à voix basse en feignant d'examiner un vase de fleurs, il y là bien des yeux ouverts pour nous épier; je crois prudent de ne pas afficher ainsi notre intelligence.

— Non, ces gens ne nous voient pas seulement, occupés qu'ils sont de la musique et du ballet. Ne m'enviez point un tête-à-tête que vous m'avez promis et qui ne finira que trop tôt.

— Mon Dieu! que voulez-vous donc encore me dire? murmura-t-elle avec un geste d'impatience qui n'avait rien de flatteur et qui lui

échappait quelquefois, lorsque Jacques Van Dole s'obstinait à la suivre malgré elle. Il est minuit et demi, ajouta-t-elle en adoucissant son air et sa voix; vous devez être à deux heures du matin près de la petite porte du parc, derrière le bosquet d'Hercule?

—J'y serai; mais m'enleverez-vous quelques instans qui m'appartiennent jusque là?

— Vous n'êtes pas préparé comme il faut, et je ne le suis pas plus que la duchesse, dont vous serez encore le protecteur comme l'avant-dernière nuit. Il faut vous vêtir de couleur sombre, et vous prendrez des armes.

—Ah! si ce page du duc d'Orléans, que nous rencontrâmes chez la devineresse, vous eût insultée plutôt que Son Altesse, je ne me fusse pas contenté de l'appeler en duel, je l'aurais tué sur la place!

—Gardez-vous bien de commettre une imprudence, Jacques! Vous ne tirerez l'épée qu'en cas qu'on vous l'ordonne?

—Je vous avertis, Léonora, que si la duchesse et vous couriez ensemble un égal péril,

je ne balancerais pas à vous défendre avant elle!... Je ne sais pas encore où nous allons, et ne m'en soucie guère, pourvu que je sois avec vous! Je souhaite toutefois que nous ne fassions pas la même rencontre...

— Oui, le duc d'Orléans, qui vous inspire de si singulières craintes? repartit-elle avec un rire forcé.

— La personne avec qui vous êtes demeurée long-temps enfermée chez la Mautorte! dit-il en pâlissant.

— Je vous conseille de ne pas désirer que j'aie pour vous les sentimens que j'ai pour lui.

— J'ai besoin d'être sûr que vous m'aimez, Léonora, car dans le doute je renoncerais à vivre.

— Enfant! lui dit-elle avec plus de compassion que d'amour, en le regardant comme la victime qu'on va immoler : si vous êtes si entêté pour vouloir mourir, attendez au moins que votre mort soit utile!

Cette incroyable prière dans la bouche d'une

amante traversa le cœur de Jacques ainsi qu'un fer rouge, et y laissa une plaie saignante, pleine de soupçons et d'angoisses : il resta quelques minutes, le regard baissé, la poitrine oppressée, sans pouvoir répondre, sans savoir ce qu'il répondrait à ce vœu inexplicable. Il fut tenté de ne pas supporter davantage une vie qui semblait un fardeau pesant pour son ingrate maîtresse, et il porta la main à son épée pour s'en percer aux yeux de la cruelle. Mais en relevant la tête, il vit Léonora aussi pâle et aussi émue qu'il devait l'être, et il pensa qu'il avait mal interprété des paroles qui n'étaient pas dites, sans doute, pour prononcer son arrêt de mort. Les larmes qui remplirent ses paupières le soulagèrent, et il démentit lui-même ses funestes idées, en voyant la contenance inquiète, humble et suppliante de Léonora, qui tremblait d'avoir trahi son dessein avant qu'il fût mûr et en état de réussir à force d'habiles manœuvres et d'indispensables précautions.

Mais une explication, ou du moins un prolongement d'entretien parut nécessaire à Jacques,

et sans prendre garde aux témoins que la curiosité avait mis en observation, il s'empara de la main de l'Espagnole et l'entraîna de force dans les allées de tapisserie, vers la partie la plus éloignée et la moins fréquentée des jardins. Léonora Pacheco ne lui opposa pour résistance que des intercessions entrecoupées; mais elle sentait que Jacques avait à cœur de l'interroger et de lui demander de nouvelles protestations en garantie d'un amour qu'elle aurait dû mieux ménager; et, de son côté, elle avait besoin de pouvoir compter toujours sur le dévouement de cet amour, qu'elle ne partageait pas comme elle avait intérêt à le faire croire; elle suivit donc, de bonne volonté, après réflexion faite, le fougueux jeune homme, qui était tout-à-fait sorti de ses habitudes de résignation douce et mélancolique.

Ils arrivèrent au pavillon de l'Aurore, qui retentissait du son de l'or et des éclats du jeu. Le hocca était établi dans la grande salle; mais les deux petits cabinets voisins n'avaient pas encore été occupés par les amans, qui attendaient le bal pour se rencontrer à l'écart. Jac-

ques Van Dole entra dans le cabinet de Vertumne et Pomone avec Léonora, sans que les joueurs de hocca fussent distraits de leur jeu par le bruit de la porte qui se fermait. Dans ce délicieux cabinet, peint par Delobel, une lampe d'albâtre, dont le globe rougi par la lumière imitait la forme et la clarté de la lune, jeta un reflet amoureux sur les traits encore pâles et contractés de l'Espagnole, qui s'était assise, parce que ses jambes fléchissaient sous elle. Le page, touché de l'émotion où il la vit, et qu'il attribuait à un retour de sentimens tendres pour lui, se précipita avec transport aux genoux de cette femme tremblante, et lui baisa cent fois les mains et les bras, sans retrouver assez de mémoire pour entamer la conférence secrète qu'il venait chercher.

— Léonora, dit-il enfin d'une voix frémissante, je t'aime comme jamais femme n'a été aimée!

— Je crois peu aux sermens, répondit-elle en souriant et en lui caressant le front; je n'y

crois pas du tout en France! On me jurerait sur la tête de mon vieux père qu'on m'aime, qu'on m'aimera jusqu'à la mort, je ne ferais que rire du parjure qui, une heure après, en jurerait autant à quelque autre plus crédule. Les sermens, Jacques, sont choses graves et solennelles, qui vous engagent vis-à-vis du ciel, et qui ne peuvent être faussées sans préjudice du salut de l'ame.

— Voilà bien comme j'entends le serment que je vous fais, ma chérie! Je veux être foudroyé à vos yeux si je cesse de vous aimer, ou même si je vous aime moins!

— Vous ne seriez pas foudroyé, Jacques, lors même que vous me tromperiez! car les sermens ont en amour le privilége d'être rachetables, et ce ne sont pas de ceux qu'on écrit dans l'avenir!

— Eh bien! belle incrédule, enseignez-moi donc une formule de serment moins léger, et je n'attendrai guère pour la prononcer dans vos mains; je donnerais volontiers mon ame au diable...

— Pas d'impiété, Jacques! interrompit-elle sévèrement, dominée par les superstitions dévotes de son pays. L'amour ne se montre pas, vous dis-je, par des sermens, mais à des preuves certaines...

— Des preuves! s'écria le page avec enthousiasme, en serrant dans ses bras cette enchanteresse perfide.

— Oh! dit-elle froidement en le repoussant d'un regard, je ne me soucie pas des preuves qui se donnent par des caresses; cela s'appelle *amour* en France; mais l'amour que j'entends se prouve d'autre sorte, du moins de la part des hommes, qui nous doivent obéir et servir à tous risques.

— Les risques ne m'arrêteront pas pour vous obéir, quand vous ordonnerez, Léonora!

— Je vous conterai de beaux exemples d'amour et de dévouement, tels qu'on les comprend en Espagne. Dona Luisa de Hitta, fille d'un grand de Castille, était aimée d'un jeune écuyer sans naissance ni fortune; elle lui demanda une preuve d'amour, et comme elle avait juré de

venger une insulte faite à son père, elle pria cet écuyer d'aller couper les deux oreilles de l'offenseur, qui était à la cour. L'amant prit le mouchoir de sa maîtresse, partit pour la cour, et en revint bientôt, tenant deux oreilles sanglantes enveloppées dans ce mouchoir; il les déposa en soupirant sur les genoux de dona Luisa, et rendit l'ame, car il avait le corps percé de trois coups de dague.

— Vraiment, je n'en eusse pas moins fait! s'écria Jacques Van Dole. Mais dona Luisa, que devint-elle, son ami mort?

— Elle le fit enterrer avec pompe dans l'église d'un couvent où elle entra en religion, pour ne plus quitter l'amant qui l'avait si généreusement servie dans sa vengeance.

— Nous sommes dans un pays où l'on prend rarement l'amour au sérieux; mais je ne suis pas Français, Léonora, et quoique je n'aie pas du sang espagnol dans les veines, je me sens capable de pareils dévouemens pour la personne que j'aime et qui m'aimerait en récompense.

— Je vous aime, Jacques, reprit-elle avec re-

connaissance; vous êtes un noble jeune homme! Écoutez un autre fait, plus admirable encore. Dona Sol Oripoza avait été mortellement outragée par le comte de Fuentès; dona Sol se fût vengée elle-même si elle en avait eu la force; son père était un vieillard en cheveux blancs, infirme et débile; son frère n'existait plus; elle donna donc son cœur à un amant, sous la condition que cet amant, qui était jeune et brave, la vengerait du puissant comte de Fuentès.

—Ah! quelle joie de pouvoir punir l'infâme qui a offensé notre maîtresse! interrompit le page.

— Il le jura, et il tint parole; car un soir que le comte de Fuentès sortait de son palais, à cheval, escorté de plusieurs valets portant des flambeaux, un homme sauta en croupe derrière lui, et le serrant à bras le corps avec tant d'énergie que le comte ne put ni se défendre ni appeler à l'aide, il lui dit: « Misérable, te souviens-tu de dona Sol Oripoza? — Je m'en souviens! répondit le comte, qui, ne voyant pas son adversaire, crut que le démon s'emparait

de lui. — Je t'accorde une minute de grâce pour te repentir et faire amende honorable à ta victime! » reprit l'amant de dona Sol. Pendant que le comte de Fuentès se recommandait aux saints qui délivrent les possédés et chassent l'esprit malin, l'amant lui enfonça dans le dos une longue dague, et le jeta mort à bas du cheval, en retenant son manteau, dont il se couvrit comme d'un trophée. « Je suis le diable, dit-il aux valets, et j'emporte l'ame du comte de Fuentès; vous, emportez son corps et montrez-le à dona Sol Oripoza, qui peut seule, par ses prières, soulager ce pauvre damné. » En disant ces mots, qui furent écoutés ainsi qu'un oracle, il piqua des deux et disparut. Les valets enlevèrent le corps tout sanglant, et se rendirent chez dona Sol, qui regarda le mort, toucha la blessure et s'écria : « Dieu soit loué! qui se dévoue ainsi aime véritablement. » Elle pleurait d'admiration, et congédia les valets du défunt en leur distribuant de l'argent et en les invitant à prier pour leur maître, qui avait commis de gros péchés. Bientôt après, arriva l'amant,

encore vêtu du manteau arraché au comte de Fuentès; elle courut à lui et l'embrassa en riant : « Mon ami, lui dit-elle, vous avez gagné un beau manteau, qui est assez ample pour cacher les fautes que vous me ferez faire : je suis à vous! »

— Léonora, sois à moi! s'écria le page dont l'imagination s'était échauffée à ce récit débité avec ame; sois à moi! répéta-t-il en s'attachant à elle, sois à moi, de même que l'amant de dona Sol au comte de Fuentès!

— Jacques, reprit-elle en fixant sur lui un regard de feu qu'il sentit courir dans ses veines, as-tu tué le comte?

— Léonora, nomme-le! répliqua-t-il, déjà résolu à tout pour obtenir le prix de son amour.

— Il n'est pas temps encore, dit-elle après un moment de réflexion indécise.

— Il n'est pas temps, dites-vous? et pourtant on vous a outragée, et je vous aime!

— On m'a outragée, en effet, murmura-t-elle, rougissant et s'irritant à ce souvenir; on m'a bien cruellement outragée! et celui qui m'a

fait cet outrage, ou qui du moins l'a souffert, aurait dû par honneur me défendre et me protéger! et je n'ai trouvé qu'ingratitude et mépris...

— Quel est-il? quel est-il, cet homme que je déteste plus que vous ne faites vous-même? répliqua Jacques Van Dole, pâle et grinçant des dents, parce qu'il avait compris le motif de la haine de Léonora.

— Quand je vous le désignerai en vous disant : Voilà celui dont il faut me venger! que ferez-vous?

— Ce que fit l'amant de dona Sol Oripoza, ce que ferait tout autre qui saurait aimer!

— Ainsi, vous iriez le poignarder, fût-ce au milieu du Palais-Royal? demanda-t-elle avec satisfaction.

— Au milieu du Palais-Royal? dit en hésitant le page, effrayé d'un pressentiment qui l'empêcha d'arriver ensuite à la vérité; si c'était mon père, madame!

— Qui? le chimiste Homberg! repartit vivement Léonora Pacheco, qui jugea, d'après

l'anxiété de Jacques, qu'il n'était pas encore assez préparé pour entendre une pareille confidence; si c'était votre père, vous ne seriez pas mon amant, Jacques? D'ailleurs vous ai-je dit que je voulais la mort de mon ennemi?

— Et moi, je la veux, Léonora, dit-il d'une voix faible et tremblante : lui ou moi, il faut que l'un ou l'autre périsse, car nous ne pouvons respirer ensemble l'air que vous respirez! Vous aimiez cet homme?

— Non, je ne l'aime plus, je l'abhorre! répondit-elle en révélant elle-même ce qu'elle désirait cacher.

— Vous l'aimiez? reprit le page en lui secouant la main; vous voyez bien qu'il doit mourir!

— Mourir!... oui, j'ai souvent songé à l'immoler en lui apprenant qu'il meurt de ma main!... Je suis forte, et je ne craindrais pas de frapper!... Mais il m'a semblé que cette mort était trop douce...

— Léonora, Léonora, votre cœur s'attendrit pour lui à mesure que le mien s'endurcit à la vengeance!

— Croyez-vous donc, Jacques, que ce soit bien douloureux de mourir? dit-elle avec une tristesse calme.

— Je mourrais sans me plaindre, si vous ne m'aimiez pas! mais, aimé de toi, Léonora, j'ai peur de mourir!

— Je le poursuis, cet homme, depuis quatre ans : j'ai essayé de le perdre, de le faire monter sur l'échafaud, de le déshonorer; je suis parvenue à lui créer des ennemis qui le harcèlent, qui ne lui laissent pas un moment de repos, qui le menacent sans cesse, et qui finiront par le réduire à un état pire que la mort!

— Tant qu'il vivra, je ne serai ni tranquille ni heureux, puisque vous l'avez aimé, puisqu'il vous aime peut-être encore!

— Il m'aime, dis-tu? s'écria-t-elle en poussant des éclats de rire nerveux, qui déguisaient mal l'envie qu'elle avait de se convaincre, ou seulement d'espérer que cette supposition fût fondée.

— Dès que je le connaîtrai, je n'aurai pas de répit que je n'aie engagé avec lui une affaire

d'honneur dans laquelle votre nom ne sera pas mêlé; et si la chance m'est propice, je me vengerai en même temps que vous.

— Il ne m'aime pas, j'en suis trop sûre! continua-t-elle avec un rire exprimant le doute, pour obliger le page à la persuader : il ne m'a jamais aimée!... Vous pensiez à l'appeler en duel! vous, Jacques, qui êtes à peine gentilhomme!

— Je le forcerais bien de me traiter comme si je l'étais!... C'est donc un officier de la maison du duc d'Orléans?

— C'est quelqu'un de la maison du prince, répondit Léonora Pacheco qui se leva pour rompre l'entretien.

— Serait-ce le comte de Nocé? demanda Jacques en la suivant avec instance; est-ce M. de La Fare? ou bien M. de Châtillon? le chevalier de Lons?... je vous les nommerai tous!... C'est ce scélérat abbé Dubois?

— Jacques, voici l'heure d'aller à la petite porte du parc où je vous rejoindrai avec Son Altesse.

— Je comprends maintenant pourquoi vous

m'avez dit d'attendre que ma mort pût être utile, dit le page avec la satisfaction de s'être trompé dans ses soupçons ; je suis désormais le ministre de vos vengeances !

— De mon unique vengeance, reprit l'Espagnole en lui tendant la main et en l'encourageant du regard. Jacques, vous êtes à moi ; et dona Sol, pour être à vous, ne demande pas que le comte de Fuentès ait cessé de vivre !

Elle avait rouvert la porte du cabinet, sans que les joueurs de hocca, tout absorbés dans la contemplation des boules qui roulaient devant eux, eussent prêté l'oreille aux deux voix alternatives qui avaient troublé le silence d'un lieu accoutumé à des tête-à-tête plus muets. Jacques Van Dole séchait sous ses baisers les larmes de bonheur dont il inondait les mains de Léonora, qui le baisa tout-à-coup au visage, et s'enfuit en le laissant enivré et pâmé.

V

LA MESSE MAGIQUE.

Il était plus d'une heure du matin lorsque Jacques Van Dole, qui attendait à la petite porte du parc, armé de pistolets, outre son épée, cachés sous son manteau, vit de loin, à la clarté des feux de Bengale illuminant les jardins couverts de neige, deux personnes sortir du château et se glisser d'arbre en arbre, de statue en statue,

en s'arrêtant par intervalles pour regarder si elles n'étaient pas suivies. Son cœur battit au souvenir du tête-à-tête qu'il venait d'avoir dans le pavillon de l'Aurore, et ses yeux se fixèrent d'instinct sur celle des deux femmes qui marchait en avant avec la légèreté d'un oiseau qui rase la terre : il avait reconnu Léonora Pacheco, et celle-ci, arrivant la première, lui serra la main d'un air d'intelligence, et l'enchanta d'un de ces regards enivrans qui lui allaient au fond de l'ame. Cependant une malice infernale éclatait dans ce regard, où semblait écrite la perte du jeune homme qui n'y lisait que de l'amour.

— Jacques, lui dit-elle à voix basse, madame la duchesse m'a parlé de vous tout à l'heure dans les termes les plus obligeans : elle vous tient pour un de ses meilleurs chevaliers de la Mouche à miel, et veut faire votre fortune.

— Ma fortune ! s'écria le page en lui baisant la main avec transport ; je n'en désire pas d'autre que celle de vous plaire.

— *Vivat*, mon page ! dit la duchesse du

Maine, qui avait l'ouïe tellement fine que la réponse de Jacques lui parvint tout entière, malgré le ton sourd et bas dont il la prononça ; on reconnaît déjà dans votre langage délicat et galant l'école de M. de Malezieu. J'étais bien sûre, Léonora, que vous étiez tous deux en fort bon accord, et que maître Jacques gagnait du terrain. Le spectacle des gens qui s'aiment me réjouit et me paraît le plus beau et le plus consolant de la nature.

— Votre Altesse se moque de nous, reprit l'Espagnole contrariée de cette surprise. M. Jacques Van Dole, en s'adressant à moi, croyait que ce fût vous, et je vous restitue, madame, l'honnête compliment qu'il m'a fait.

— Oh ! que de mystères, Léonora ! tu te défends d'aimer, comme si c'était cas pendable ; mais tu auras beau dire pour te donner une apparence farouche, je persiste à déclarer que sous ta glace il y a du feu, et du plus ardent...

— Madame, interrompit Léonora, il faut être à Châtillon vers deux heures sonnant, et nous

n'avons pas trop de temps devant nous; car la route est longue pour une princesse qui ne sait ce que c'est que de marcher dans la neige.

—En vérité, je ne suis pas si mal élevée, que la neige me fasse peur; je vous montrerais bien que de mes mains de princesse je ferais même des pelotes de neige, comme un de mes ancêtres François de Bourbon, comte d'Enghien, qui jouait de la sorte avec les seigneurs de la cour de François Ier, et qui fut tué malheureusement par la chute d'un coffre qu'on lui jeta d'une fenêtre en guise de pelote. Tenez ajouta-t-elle en ramassant de la neige qu'elle condensa en boule entre ses mains, je vais aller lancer ceci au beau milieu du hocca qui se joue dans le pavillon de l'Aurore.

— N'en faites rien, madame, dit la favorite, qui se permit de lui arracher cette neige des mains : on vous découvrirait, et notre pèlerinage de Châtillon serait fort aventuré pour cette nuit. Qu'attendez-vous davantage?

— Si je m'en croyais, j'attendrais jusqu'à demain ! dit la duchesse du Maine, qui regardait

d'un air de regret les lumières du bal, et qui écoutait en soupirant les sons joyeux des orchestres de danses. Voici la bavaroise qui commence.

— Eh! madame, vous danserez tant qu'il vous plaira quand vous serez reine de France!

— Oh! les reines ne dansent plus! fit-elle tristement. M. de Malezieu devait danser avec moi une chaconne; il sera bien en peine de deviner où je suis, le pauvre *curé*, et il ne pensera pas que je fais dire une messe!

— Certes, la couronne de France vaut bien une messe, comme disait votre ancêtre Henri IV.

— Sans doute; mais je me demande si la couronne ne viendrait pas à la traverse de mes plaisirs, si la majesté royale s'accommoderait de cette belle gaieté qui me rend plus heureuse que ne ferait l'empire de l'univers, si je serais toujours libre de me divertir dans les fêtes, les comédies et les mascarades, si j'aurais encore des amis au lieu de courtisans, enfin si M. de Malezieu ne s'éblouirait pas à mon soleil? Hélas! en ce cas, je perdrais tout au change.

— Madame, dit vivement Léonora Pacheco impatientée de ces tergiversations, donnez-moi le bras, je vous prie, puisque cette nuit je dois être la duchesse du Maine, et allons où notre intérêt nous appelle au préjudice de votre plaisir.

— Le plaisir est préférable, ma chère, et je voudrais seulement danser la chaconne avec M. de Malezieu...

— Je n'ai rien omis, ce me semble, de ce qui est nécessaire pour la réussite du mystère magique ? interrompit l'Espagnole, qui avait ouvert la porte et entraîné la princesse hors du parc, où l'éclat des bougies et le bruit des danses l'attiraient vers le bal. Le billet écrit de ma main et les deux petits bâtons de coudrier que j'ai coupés et taillés moi-même feront merveille, pourvu que vous les secondiez par votre adresse et votre persévérance; ce n'est pas en dansant, madame, ni en jouant la comédie, madame; ce n'est pas avec toutes ces frivolités que vous arriverez à l'accomplissement de vos desseins. On dirait que la volonté et l'énergie

n'existent chez vous qu'autant que le jour dure, comme si vous redeveniez faible, indécise et légère, dès qu'on allume les lustres et que l'heure de l'assemblée a sonné. Ainsi, étiez-vous ce matin d'une autre humeur que cette nuit : alors vous parliez d'obtenir à tout prix le rang qui vous appartient, et maintenant vous ne rêvez plus que danse!

— Tra, la, la, la, la! je te ferai danser toi-même, si tu me pousses à bout, madame Vertu! repartit brusquement la duchesse du Maine, qui avait déjà pris son parti en tournant le dos à la fête, et qui ne s'affligeait plus de manquer sa chaconne. Malezieu sera singulièrement étonné de mon absence, ajouta-t-elle en éclatant de rire; il se passionnera de jalousie, et ira s'enquérir auprès de M. du Maine si je n'ai pas été enlevée comme Hélène.

— C'est moi qui vous enlève, madame, dit timidement le page, qui n'avait rien compris à l'objet du débat précédent, où la couronne de France se trouvait mêlée; je souhaiterais être Pâris, dussé-je soutenir le siége de Troie.

— Grand merci de ce galant souhait, monsieur le page; mais je le renvoie à Léonora, qui saura mieux que moi le contenter. Bon courage, mon chevalier; la conquête de ce cœur inexpugnable est quasi faite!

— Si j'étais la duchesse du Maine! murmura Léonora, qui précédait la princesse appuyée sur le bras de Jacques.

— Si j'étais Léonora Pacheco! reprit la duchesse, qui avait suppléé à la réticence de sa camériste.

— Il n'est pas sage de babiller de la sorte, répliqua l'Espagnole, qui paraissait souffrir toutes les fois qu'on faisait allusion à l'amour de Jacques Van Dole pour elle. A vous entendre, on n'hésiterait guère à vous reconnaître?

— Oui-dà, par les champs, à cette heure, il n'y a que des loups et des bergers qui soient aux aguets, et la police de M. Voyer d'Argenson ne se promène pas la nuit entre Sceaux et Châtillon.

— J'aurais été prudent de me pourvoir d'une lanterne, dit le page en soutenant madame du Maine qui fit un faux pas; la route est pleine

d'ornières qu'on ne voit pas sous la neige, depuis que la lune s'est cachée.

— Cette nuit sans lune est propre à ce que nous en voulons faire, reprit Léonora, qui s'empressa d'aller au-devant d'une objection capable d'influer sur la princesse, que le souvenir de la chaconne poursuivait encore.

— Ce n'est pas tout, ajouta Jacques en montrant de gros nuages noirs qui s'amoncelaient au nord, l'état du ciel et de l'atmosphère nous annonce un orage et de la pluie qui succéderait à la gelée.

— Oh! que je serais enchantée de recevoir la pluie! s'écria follement la princesse; je ne sais ce que c'est que d'être mouillée, et j'ai bonne envie d'en tâter; car, nous autres grandes dames, nous n'avons pas idée des choses.

— Votre désir ne sera pas rempli, je l'espère, dit Léonora avec humeur, quoiqu'il ne vous en coûtât qu'une pleurésie.

—Nous aurons le temps d'arriver à Châtillon avant que cet orage commence, dit Jacques.

— Et revenir? reprit la princesse avec pétu-

lance; mais des gens qui vont au sabbat ne sont pas inquiets du vent et de la pluie. S'il le faut, nous prierons les sibylles de nous envoyer un char couvert, traîné par des grenouilles ou par des tortues qui nous ramèneront au galop...

— Plutôt que de vous amuser de ces folies, dit Léonora aussi dévote que superstitieuse, vous feriez mieux de vous préparer, par des prières mentales, un appui auprès des saints, qui pourraient vous être utiles dans cette invocation aux puissances supérieures; il y a tel saint en paradis de qui le crédit suffirait pour vous faire obtenir du sort tout ce que vous en réclamez. J'ai souvent éprouvé combien est efficace l'assistance d'un grand saint, et si j'avais porté constamment sur moi les reliques de saint Sébastien, je m'en serais trouvée assez bien dans une terrible situation où Dieu ne permit pas de miracle en ma faveur. Oui, madame, avec ces bienheureuses reliques, je me fusse préservée d'un affreux malheur!

— Madame, pour vous garder, vous avez

mieux que des reliques! dit à demi-voix Jacques Van Dole.

— En ce moment, s'écria madame du Maine avec un retour de tristesse, on danse la chaconne, sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie*, et je ne verrai pas même le bouquet du feu d'artifice tiré à la fontaine d'Éole et Scylla !

— Entendez-vous sonner deux heures au clocher de Châtillon ? dit Léonora ; nous devrions être arrivés !

Elle pressa le pas pour donner l'exemple à la princesse, qui avait tourné la tête, et qui soupirait en apercevant dans le lointain, au-dessus des arbres dépouillés, la lueur des illuminations et les éclairs de quelques fusées serpentant dans le ciel noir. La duchesse du Maine retrouva sa gaieté en approchant de Châtillon ; et quand elle vit l'église où la devineresse l'avait invitée à se rendre, elle oublia tout-à-fait la chaconne et le feu d'artifice, pour se livrer à tous les charmes de la curiosité, en se promettant une aventure neuve et bizarre. Léonora Pacheco,

pensive et silencieuse, avait l'air de prendre au sérieux ce qui n'était qu'une partie de plaisir pour la princesse; et lorsqu'elle regardait le page silencieux et pensif comme elle, leurs yeux se parlaient d'intelligence sur un sujet qui leur était commun et qui n'intéressait qu'eux : c'était de l'amour et du dévouement de la part de Jacques : c'était de la part de Léonora la joie d'un espoir satisfait.

Le village de Châtillon dormait tout entier; aucune clarté aux fenêtres, aucun bruit dans les chaumières; seulement on entendait dans la direction de la route de Paris le trot de plusieurs chevaux et les voix de plusieurs personnes. Ce petit village, dont la seigneurie se trouvait partagée entre trois fiefs, le plus considérable appartenant au duc du Maine et relevant de Sceaux, était à peu près tel que nous le voyons, si ce n'est que l'on y remarquait trois ou quatre belles maisons de plaisance, construites, ornées et entretenues avec magnificence par des financiers, à la place des trente ou quarante bicoques, dominant quelques toises de terrain cultivé en

potager et dessiné en jardin anglais, dans lesquelles le commerce parisien vient se reposer le dimanche et chanter les plaisirs de la campagne.

Châtillon, qui annonce par son nom une ancienne forteresse depuis long-temps rasée, était à cette époque un des villages les plus solitaires des environs de Paris, à cause du mauvais état de la route, qui y conduisait à travers les champs minés par l'exploitation encore libre et vagabonde des carrières de pierre. Les carrosses risquaient de s'embourber, pour peu que les pluies eussent détrempé la glaise de cette route où les ornières, en tout temps, étaient assez profondes, creusées par les charrois pesans qui y enfonçaient jusqu'au moyeu des roues. Les propriétaires des jolies habitations voisines de Châtillon ne les occupaient pas dans la mauvaise saison, où le chemin n'était praticable qu'à cheval. Regnault, receveur des tailles de l'élection de Paris, après avoir fait bâtir le plus agréable de ces petits palais décorés de statues et d'eaux vives, s'en était dégoûté et venait de le

vendre, parce que, disait-il, une fois qu'on y était arrivé à grand'peine, on craignait toujours de ne pouvoir plus en sortir, ou de rester éternellement en chemin. L'hiver se passait donc sans que le village de Châtillon fût visité par un seul citadin, et quoique séparé de Sceaux par une demi-lieue, il semblait en être éloigné de cinquante, tant il demeurait étranger à tout le bruit de la cour du duc du Maine; car les équipages du commun, les voitures de viande et de marée, ne traversaient pas même ses rues fangeuses et paisibles.

Voilà pourquoi la duchesse du Maine fut surprise d'entendre des pas de chevaux et des voix d'hommes sur la route ordinairement si déserte de Paris à Châtillon ; elle eut peur, et regretta de s'être aventurée ainsi presque sans défense, d'après l'invitation d'une tireuse d'horoscopes, qui pouvait bien être d'accord avec des assassins ou du moins des voleurs. Elle se rassura toutefois, en remarquant que le *fief des Hanches-Marcades* était rempli de monde et de lumières. On appelait de la sorte une

grande maison gothique que ses derniers possesseurs avaient modernisée en la réparant; elle était située auprès de l'église, sur la place, où elle ne présentait que son pignon, flanqué d'une tourelle en cul-de-lampe qui subsistait encore avant la Révolution, comme témoignage monumental d'un ancien fief réuni à la seigneurie de Sceaux depuis deux siècles. Ce vieux logis appartenait alors au comte de Nocé qui le laissait tomber en ruines, et qui ne s'y rendait quelquefois que pour faire des parties de débauche, avec la certitude de n'être pas troublé ni espionné.

—Léonora, le comte de Nocé donne gala à ses amis, dit la duchesse à sa favorite en lui montrant les fenêtres éclairées du fief des Hanches-Marcades. Sur mon ame! j'ai envie de m'inviter à la fête.

— Madame, nous n'avons pas de loisir, et l'on nous attend ailleurs, reprit vivement la femme de chambre.

—Voici des gens à cheval qui viennent de

Paris! dit Jacques effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui, et en même temps inquiet des périls que pouvaient courir les deux femmes qui s'étaient mises sous sa sauve-garde. Ils sont dix ou douze, et, malgré ma bonne volonté, je ne leur tiendrais pas long-temps tête.

— Ces gens-là, mon ami, ne songent pas à nous, répondit madame du Maine, et s'ils nous rencontraient, ils seraient d'humeur à nous emmener souper avec eux. Léonora, n'as-tu point fantaisie qu'ils nous rencontrent?

— Vraiment, madame, nous souperons bien, de retour à Sceaux, avec la joie d'un projet à demi réalisé.

— Bon! est-ce que tu crois aux enchantemens de la Mautorte? Elle s'est jouée de nous, en nous ordonnant cette singulière promenade en pleine nuit, et je me sens reprise de mille regrets pour la chaconne qu'on a dansée sans moi.

— Madame! dit le page, qui fixait son œil perçant sur la lueur mobile produite par les torches qu'on portait devant une troupe de

cavaliers que l'éloignement ne permettait pas encore de distinguer, voulez-vous que je frappe à la porte d'une des maisons du village, où vous seriez plus en sûreté jusqu'à ce que ces gens-là soient passés?

— Point; je suis bien aise de voir quels sont les convives de M. de Nocé : c'est une occasion que je ne retrouverai pas.

— Quoi! madame, vous avez idée de guetter le passage de ces coureurs de nuit, qui ne regarderaient guère à nous insulter?

— Vous insulter! s'écria Jacques Van Dole en tirant son épée avec indignation : il faudrait d'abord me faire rendre l'ame!

— Certes, madame, je ne souffrirai pas que vous vous exposiez à des outrages et même à pis! reprit Léonora Pacheco, qui entraîna d'autorité la princesse vers l'église, en côtoyant les maisons de la place. Puisque vous avez consenti à vous mettre entre mes mains, je me suis engagée à vous reconduire saine et sauve, et j'en serais fort empêchée, si vous alliez, jolie comme vous êtes, vous jeter au milieu de cette cara-

vane de diables à moitié ivres! Je jure par le saint nom de ma patronne, que vous ne courrez pas ce danger en ma compagnie, et en cas que vous voulussiez l'affronter, vous y pourrez revenir demain ou tout autre jour, sans moi; car je vous laisse à penser quel malheur ce serait si vous tombiez à la merci de ces libertins! Fussiez-vous la reine de France, ils ne vous respecteraient pas parmi les fumées du vin, et vous n'auriez plus qu'à mourir de honte!

— Oui-dà, ma mie, quelle chaleur vous prenez à ce propos! repartit la duchesse avec des éclats de rire si bruyans que l'Espagnole en fut interdite. On imaginerait que vous connaissez par expérience le malheur dont vous parlez.

— Oh! madame! répliqua la favorite, dont la voix exprima une émotion indéfinissable et qui ne put retenir un geste d'horreur.

— Ne redoutez rien, mesdames! dit Jacques, qui armait déjà un pistolet; j'en tuerai au moins trois, de manière à dégoûter les autres.

— Mon Dieu! madame, que vous traitez légèrement ces sortes de choses! murmura la

jeune Espagnole, qui frémissait de souvenir; mieux vaut cent fois la mort et la mort la plus affreuse, que cette honte, lorsqu'on aime!

— Cent fois la mort! répéta le page, qui se persuadait n'être pas étranger à ces sentimens de délicate pudeur et qui estimait davantage sa maîtresse, capable de ne pas balancer entre la mort et la honte.

— Dieu merci! mes chers héros de roman, on ne nous réduira pas à cette fâcheuse épreuve! s'écria gaiement la princesse; mais, entre nous, Léonora, ajouta-t-elle en se penchant à l'oreille de sa favorite, ne serait-il pas plaisant que la duchesse du Maine fût violée incognito par les familiers du duc d'Orléans?

— Ce serait très-plaisant sans doute, répondit Léonora d'une voix oppressée; mais je ne participerais point à cette plaisanterie, dont me sauverait un coup de poignard: ils n'auraient de moi que mon cadavre!

— Vous faites une espèce de Lucrèce, ma chère; mais les Tarquins ne vous laisseront pas faire!

Ils étaient arrivés tous les trois à la petite porte de l'église, édifice tout-à-fait moderne à l'extérieur, quoique la partie du chœur, qui avait été seule conservée dans l'ancienne construction, datât du treizième et du quatorzième siècle; la tour des cloches, sous laquelle se trouvait la porte désignée par la Mautorte, était alors ce qu'elle est aujourd'hui, lourde et triviale dans son architecture ionique ridiculement entée sur l'architecture gothique du chœur à ogives. Cette paroisse, dédiée successivement à saint Philippe, à saint Jacques et à saint Eutrope, pauvre en revenus et mal favorisée par les seigneurs de Châtillon, n'avait pas encore vu la *reine* de Sceaux s'asseoir dans le banc d'œuvre, et c'était toujours par l'entremise d'un de ses officiers subalternes, que la duchesse du Maine y rendait le pain bénit une fois l'an, au 30 avril, fête de saint Eutrope et de la dernière dédicace de l'église.

Les cavaliers approchaient tellement qu'on aurait pu prêter l'oreille à leurs entretiens et à leurs chansons; d'un autre côté, au bruit de leur

arrivée, on avait ouvert la porte d'honneur du fief des Hanches-Marcades, et des valets d'écurie s'apprêtaient à recevoir les nouveaux venus aux flambeaux. Léonora Pacheco, craignant une surprise, bien que ces valets n'eussent pas affaire de tourner leurs regards et leur attention vers l'église, s'empressa de frapper trois fois à la petite porte, qui s'ouvrit aussitôt, sans que personne vînt à leur rencontre.

— Le lion devient agneau ! dit une voix enrouée qui avait l'air de sortir d'un soupirail de cave.

— L'agneau deviendra lion ! reprit impétueusement Léonora Pacheco, qui ne se contenta pas de répéter le mot de passe, comme la devineresse l'avait ordonné, et qui fut entraînée à formuler sa pensée à l'aide d'une phrase banale qu'on lui offrait par hasard, ce que la princesse n'entendit pas sans rire.

—Vous allez nous brouiller avec les sorciers ! repartit cette dernière en répétant le mot de passe dans l'ordre naturel et en riant plus fort

au sujet de la variante inventée par sa femme de chambre.

Léonora Pacheco, qui ne partageait pas les accès d'hilarité de la princesse, l'avait attirée dans l'église en refermant la porte derrière elles. Quant à Jacques Van Dole, il suivait tous les pas et tous les mouvemens de l'Espagnole; en sorte qu'il était entré avec elle en tenant toujours son épée nue et un pistolet armé. Ils se trouvèrent tous trois dans une obscurité complète et dans un silence qui rendait plus distinct le sifflement d'une respiration asthmatique, annonçant la présence d'une quatrième personne que les ténèbres empêchaient d'apercevoir cachée contre un pilier. Madame du Maine continuait à rire; Léonora s'impatientait de cette gaieté intempestive et de la nuit profonde dans laquelle on les laissait; Jacques Van Dole, qui se créait des périls imaginaires, était tout prêt à faire usage de ses armes pour la défense des deux dames, et surtout de celle qu'il aimait. Le reflet des torches qu'on portait devant les cavaliers

éclaira les vitraux, et répandit dans l'église une lueur rougeâtre, suffisante pour guider vers le sanctuaire les trois témoins du mystère magique qui devait s'accomplir par l'entremise d'un prêtre.

— Que venez-vous chercher ici? leur cria-t-on d'une voix sourde qui sembla s'échapper d'une tombe.

— Ne devez-vous pas le savoir, ma mie, puisque c'est vous qui m'avez conviée à cette sotte expédition? dit avec vivacité la duchesse du Maine, qui crut répondre à la Mautorte, et qui s'indignait de n'être pas mieux reçue par cette devineresse. Où donc vous cachez-vous, la mère au diable?

— Si vous êtes la personne que j'attends, reprit la voix, qui se rapprochait, pourquoi vous présentez-vous dans la maison du Dieu de paix avec ces démonstrations hostiles et ces armes de guerre?

—Vraiment, voilà un diable bien lâche, si cet enfant lui fait peur! s'écria la princesse en riant.

— Jacques, remettez votre épée dans le fourreau, et cachez vos pistolets! dit Léonora Pacheco, qui avait murmuré une prière accompagnée de signes de croix, en trempant à plusieurs reprises ses doigts dans l'eau bénite.

— Je vous obéis pour l'instant, répondit le page; mais, à la moindre apparence de danger, je romps la trève, et je prouverai bien qu'un enfant de mon espèce n'a pas moins de cœur que les hommes qui en ont.

A peine Jacques Van Dole eut-il renoncé à se tenir sur la défensive et pris une contenance plus pacifique, qu'une ombre passa lentement sur la muraille éclairée par les torches qu'on secouait en dehors de l'église, et presque aussitôt on vit luire un cierge allumé au milieu du chœur, dans les stalles duquel étaient assis immobiles des moines noirs et blancs, dont le capuchon baissé ne laissait pas apercevoir la figure. En ce moment, les cavaliers qui arrivaient à Châtillon passèrent le long de l'église, parlant entre eux, riant aux éclats et chantant des airs

d'opéra : Léonora tressaillit, et le pressentiment qui jaillit au fond de son ame mouilla son front d'une sueur froide; la duchesse du Maine écoutait avec curiosité; Jacques, avec inquiétude.

Mais, à l'extérieur, tout rentra bientôt dans le silence, lorsque les nouveaux venus eurent mis pied à terre sous la voûte du fief des Hanches-Marcades, et que les portes furent fermées derrière eux. L'église, replongée alors dans une obscurité que la lumière d'un seul cierge ne changeait pas même en crépuscule, était merveilleusement propre aux conjurations de la sorcellerie; et ces moines, rangés dans leurs stalles et tellement absorbés par la prière qu'on n'entendait pas le frémissement de leur haleine, avaient l'air de fantômes sortis de l'enfer pour assister au sabbat. Néanmoins madame du Maine n'éprouvait aucune frayeur, et en présence de cette assemblée lugubre, elle regrettait celle plus aimable et plus divertissante qu'elle avait désertée pour venir assister à une messe magique, par cette nuit froide et humide. L'Es-

pagnole, au contraire, s'identifiait à la circonstance avec des sentimens de superstitieuse dévotion; elle s'était agenouillée sur les dalles vis-à-vis de l'autel encore sombre et désert, en se frappant la poitrine et en baisant un reliquaire qu'elle avait toujours sur elle. Jacques, debout à ses côtés, la regardait avec étonnement.

— Ma fille, lui dit madame du Maine en la touchant à l'épaule, quel gros péché avez-vous donc commis?

— Demandez-moi plutôt quel péché je veux commettre, répondit Léonora sans se relever.

— Je t'approuve, mignonne, répliqua la princesse, qui s'abusait sur la nature du péché qu'on songeait à racheter d'avance : la vertu des femmes n'est une belle chose que dans les romans, et ce n'est pas vivre que vivre sans aimer, à moins d'être plus vieille et plus laide que cette pauvre marquise de Maintenon.

— Oh! madame, gardez-vous des oreilles qui sont ouvertes autour de nous! interrompit la favorite, qui avait entendu le bruit d'un pas

traînant, et qui montra du doigt un homme descendant les marches de l'autel.

C'était un prêtre revêtu du surplis et de l'étole, mais ayant la tête enveloppée d'un voile noir; il s'avança vers la duchesse du Maine, qui l'attendait avec calme et qui l'examinait curieusement. Aux premiers mots qu'il prononça, Léonora Pacheco le reconnut pour l'avoir rencontré chez la Mautorte, et elle se leva en interrompant ses oraisons mentales, afin d'aller à lui et de prévenir l'imprudente indiscrétion de la princesse.

— Vous savez qui nous envoie? Vous savez ce que nous voulons? dit Léonora d'un air impérieux.

— On ne m'avait annoncé qu'une seule personne, répondit le prêtre, dont la langue s'était épaissie à force de boire.

— Y eût-il cent personnes, le mystère ne doit pas être différent, puisque le but est le même.

— Mon cher monsieur, reprit la duchesse du

Maine avec gaieté, si vous êtes le diable, je vous prie à mains jointes de vous dévoiler et de nous faire voir l'air que vous avez; car je suis possédée d'une furieuse envie de connaître le diable.

— Madame, vous verrez le diable tout à votre aise quand vous serez sous sa griffe! répliqua le prêtre, piqué de l'interpellation. Mais je ne sache pas que le diable fît jamais sa demeure dans les églises.

— Trêve, madame! dit la femme de chambre à sa maîtresse : nous ne sommes pas venues pour railler.

— Avez-vous apporté ce qu'on vous a commandé? demanda le prêtre en s'adressant à Léonora plutôt qu'à madame du Maine, dont les ricanemens n'étaient guère en harmonie avec la solennité du lieu et de la scène.

— Voici les bâtons de coudrier et voilà le billet cacheté, dit l'Espagnole en les présentant.

— C'est bien, répondit le prêtre qui les prit et qui se disposait à s'éloigner avec ces objets.

— Holà! monsieur le curé, s'écria la duchesse du Maine, ce n'est pas ce dont nous sommes

convenus : on devait brûler ce billet sous mes yeux ; or, je vous ordonne de me le rendre, si vous ne le brûlez.

—Madame, il sera brûlé tout-à-l'heure, mais avec les cérémonies d'usage : il faut auparavant le faire passer sous le calice ; je vous en rendrai la cendre, s'il vous plaît, pour que vous la buviez dans du vin?

— Et mon vœu s'accomplira? reprit avec pétulance la princesse, qui se mit à sauter en se frottant les mains.

— Sans doute, pourvu qu'il soit écrit dans ce billet en bonne forme. Qui de vous trois a fait ce vœu?

— Moi! répondit madame du Maine continuant ses folies.

—Moi! répéta Léonora en étendant le bras, comme pour prêter un serment en face du crucifix.

— C'est-à-dire, ajouta la princesse en désignant sa favorite, que Madame, par amitié pour moi, s'intéresse fort au succès de mon dessein, et s'associe au vœu que j'ai énoncé en cet écrit.

— Oui, répliqua l'Espagnole, dont les yeux flamboyaient à travers les trous de son masque; mais, outre le dessein de Madame, il en est un autre qui m'est particulier et qui ne prétend pas moins réussir.

—Bon! je dirai un second évangile pour votre dessein particulier, dit le prêtre; mais vous ajouterez quelque aumône au prix de la messe, et vous donnerez à l'offrande ce que vous voudrez.

Léonora inclina la tête en signe de consentement, et le prêtre voilé, emportant le billet et les morceaux de bois, monta les degrés de l'autel pour commencer le sacrifice de la messe: l'autel était paré d'ornemens noirs, comme si ce fût l'office des morts; le livre des évangiles se trouvait ouvert et celui des épîtres fermé; le saint sacrement brillait exposé; néanmoins les cierges ne furent pas allumés; mais l'officiant tira du tabernacle le calice couvert d'un drap noir et un réchaud plein de charbon enflammé; il avait placé le billet cacheté sur l'évangile du jour, il plaça sur le réchaud les bâtons de coudrier, qui

fumèrent et noircirent avant de prendre feu : la flamme qui s'élevait du réchaud illumina toute l'église, et la duchesse du Maine, dont les yeux perçans s'étaient fixés sur les muets assistans de cette messe sacrilége, se persuada qu'ils dormaient ou qu'ils ne vivaient pas. Léonora et Jacques étaient plus attentifs aux pratiques du prêtre, qui entremêlait des formules magiques aux paroles du rituel.

— Et ma lettre? s'écria tout-à-coup la duchesse du Maine, qui remarqua qu'elle avait disparu.

—Je la brûlerai à la consécration, dit le prêtre qui la sortit de sa manche où il l'avait déjà glissée.

— Bien, mon père, repartit la princesse; mais en attendant, faites en sorte que je ne la perde pas de vue.

— Cet écrit contient donc un terrible secret! murmura le prêtre en le déposant sous le calice.

Les bâtons de coudrier étant à demi consu-

més, il brisa en quatre une hostie consacrée, qu'il jeta dans le feu à quatre reprises, sans discontinuer une invocation qu'il marmotait à voix basse; ensuite, il lut l'évangile, en tenant ses mains levées en l'air et en agitant ses doigts l'un après l'autre; puis, il se tourna vers la duchesse du Maine et la salua trois fois, en croisant à chacune les bras sur la poitrine; après ces saluts, il enleva de l'autel le livre des évangiles, et vint l'appuyer sur la tête de Léonora, qui s'était mise à genoux sans y être invitée. Le page avait fait un mouvement pour tirer son épée, avant qu'il se fût rendu compte du projet de l'officiant, projet qui n'était rien moins qu'hostile : le prêtre présentait en silence à la jeune femme, courbée sous le poids du livre sacré, un plat d'argent où elle mit quelques pièces d'or.

— Ceci, madame, est pour votre dessein particulier, dit-il satisfait de l'offrande; quel que soit ce dessein, faites une élévation de votre ame à Dieu, pendant que je lirai l'évangile sur votre tête pour que les choses aillent comme vous le

désirez. Ayez soin de redire, à part vous, quel est votre dessein secret.

—Monsieur le curé, en avez-vous encore pour long-temps? interrompit la duchesse du Maine, qui s'était attendue à des cérémonies plus bizarres, et qui ne voyait pas grande différence entre cette messe et d'autres, hormis l'heure.

— J'abrégerai autant que possible, répondit le prêtre, qui n'était pas moins impatient d'être libre; néanmoins, pour que la conjuration réussisse, il importe de ne rien omettre. Mais ne me troublez pas davantage!

— Dépêchez-vous, monsieur le curé! dit la princesse en bâillant; car j'ai grande hâte de retourner où l'on danse.

—Vous pensez que mon dessein s'accomplira maintenant? s'écria gaiement Léonora Pacheco, après que le prêtre eut achevé la lecture de l'évangile, en frottant les tempes de la suppliante avec les cendres du bois de coudrier.

—Assurément, répondit le prêtre, qui remontait à l'autel et comptait des yeux les pièces d'or de l'offrande.

— Monsieur, dépêchez-vous ! dit encore la duchesse du Maine, qui piétinait avec dépit ; brûlez surtout mon billet, et renvoyez-nous ; car je m'enrhume dans votre église, et, ce qui est plus mortel, je m'ennuie !

— O mon Dieu ! madame, répliqua l'Espagnole piquée de cette insistance qui lui paraissait importune, ne sauriez-vous un peu vous ennuyer, pour arriver au point où vous voulez venir ?

— Certes, ma fille, je m'ennuierais moins et patienterais plus, si j'avais foi à cette comédie !

— Ayez-y foi, madame, ne serait-ce que pour vous donner du contentement ; quant à moi, mon dessein ne dût-il jamais se réaliser, je me réjouis toujours de l'espérance que j'ai prise ici et qui durera quelques jours peut-être.

— Fi ! qu'on ne me parle pas de sorcellerie ! Mieux vaut faire soi-même le rôle du diable et se servir de sa propre main.

— Je suis de cet avis, madame, dit la femme

de chambre en soupirant, et tôt ou tard je ne compterai que sur cette main!

— Ma pauvre Léonora, reprit la princesse avec intérêt, je ne sais qui t'a mis un grain de folie dans la cervelle; mais souvent, à te voir sombre et menaçante comme une Rodogune, il me semble que tu médites certaine tragédie?...

— J'aimerais mieux que le ciel ou l'enfer se chargeât de ma vengeance! dit l'Espagnole avec exaltation.

— Ta vengeance, ma fille? c'est en effet une belle et douce jouissance que celle de se venger d'abord et de pardonner ensuite.

— Je ne pardonnerais pas, moi! je mourrais de sa mort; mais, du moins, je serais vengée auparavant.

— Oh! ma fille, si je haïssais de cette force-là, j'enverrais mon capitaine des gardes, ou M. de Malezieu, ou tout autre, qui me délivrerait de mon ennemi en le tuant. Mais à qui donc en veux-tu de la sorte?

— Je n'ai pas de capitaine des gardes; mais

je sais une personne qui ne se ferait pas répéter deux fois un ordre de ma bouche !

— Et ma lettre, mon billet, monsieur le curé ? s'écria la princesse, qui ne voyait plus son papier sur l'autel.

— Le voici qui passe et repasse sous le calice ! dit le prêtre, qui avait profité de la distraction de madame du Maine causant avec sa voisine pour dérober l'écrit et le remplacer par un billet blanc plié et cacheté de même.

— Voilà bien des promenades que vous lui faites faire, monsieur le curé, avant de le mettre au feu ; ce qui serait fort sage.

— Que craignez-vous, madame, puisque ce billet, écrit de ma main, ne vous pourrait compromettre, fût-il placardé à la porte de la chambre du roi ? objecta Léonora Pacheco en se penchant à l'oreille de la princesse.

— En vérité, j'ai oublié ce qu'il renferme, répondit la duchesse du Maine ; mais je tiens de madame de Maintenon, qu'on se perd plutôt avec trois mots d'écriture qu'avec le cheval de Troie : on courrait moins de risque à tuer un

homme qu'à écrire l'intention de le tuer. Enfin, je suis contente que le feu me sauve ce reproche d'imprudence !

Le prêtre, qui avait soumis le prétendu billet à plusieurs opérations magiques, finit par l'approcher du réchaud, et, l'y ayant allumé, le balança en l'air jusqu'à ce que la flamme l'eût enveloppé tout entier ; alors il le jeta encore enflammé dans le calice rempli de vin, qu'il but d'un trait avec les cendres du papier brûlé. Cette libation singulière divertit la duchesse du Maine, qui se pâma de rire. Pendant toute la cérémonie, Jacques Van Dole, dédaignant d'y prendre part et affermi dans l'incrédulité où Homberg l'avait élevé, ne fut occupé qu'à veiller sur Léonora, qu'il couvait et caressait du regard, en s'associant de pensée à la prière muette de sa maîtresse, sans savoir quelle était cette prière, où il espérait n'être pas étranger.

— Monsieur le curé, vous buvez de si bon cœur, que je veux vous payer le vin ! dit la

princesse en lui offrant une bourse qu'elle avait sur elle pour son jeu de la nuit, et ne s'inquiétant pas de la somme qui s'y trouvait.

— Mon père, n'oubliez pas de dire quelques messes pour monseigneur le duc d'Orléans? ajouta l'Espagnole.

— Il n'est que des princes pour payer des messes si grassement! murmura le prêtre qui avait distingué le son et la couleur de l'or dans cette bourse. J'en dirai cent, et brûlerai autant de chandelles à saint Europe.

— Quelle heure est-il maintenant? reprit la princesse, s'adressant à Léonora qui achevait une prière.

— Il est deux heures du matin environ, répondit le prêtre avec prévenance; mais tout est fait, et je ne vous retiens plus.

— Bien! nous ne vous retiendrons pas davantage. Çà, quand mon dessein s'accomplira-t-il?

— Dans trois jours, sinon dans trois ans, sinon dans trois lustres...

— Sinon dans trois siècles! interrompit ma-

dame du Maine en riant. C'est là ne se pas trop compromettre; mais je voudrais demander à ces moines blancs et noirs ce qu'ils en pensent, et les éveiller, s'ils dorment...

En disant cela, elle s'avançait vers le chœur, pour se rendre compte de la véritable nature de ces moines, qui n'avaient pas donné signe de vie; mais le prêtre, au lieu de s'opposer à ce projet de curiosité, disparut brusquement, et le seul cierge qui éclairait faiblement l'église s'éteignit tout-à-coup. La duchesse du Maine s'arrêta, en se voyant au milieu des ténèbres, et revint sur ses pas, sans autre intention que de sortir de cette obscurité. Elle marchait à tâtons, suivie de Léonora Pacheco et de Jacques Van Dole, lorsque la petite porte par laquelle ils étaient entrés se rouvrit et fit pénétrer sous les voûtes un peu de clarté, à peine suffisante pour reconnaître le chemin qu'on pouvait tenir, sans risquer de tomber dans quelque fosse ou de se heurter contre un pilier. La princesse avait hâte d'être hors de ce lieu

peu récréatif et de retourner à Sceaux, où sa présence animerait de nouveau la fête, le jeu et les danses.

Dès qu'elle eut passé le seuil entre sa favorite et son page, qui étaient d'accord pour veiller sur elle, la porte se referma violemment derrière eux, sans qu'ils eussent aperçu personne; mais, d'après l'empressement qu'on mettait à pousser les verroux, ils jugèrent qu'on était bien aise d'être délivré de leur présence. La duchesse du Maine, loin de se scandaliser de ce congé assez rude, se prit à rire de l'irrévérence des sorciers, et plaisanta encore Léonora au sujet de sa crédulité : elle n'avait plus d'autre désir que de se retrouver dans ses salons, et d'y jouer jusqu'au jour; elle doublait déjà le pas, sans daigner prendre garde aux éclats joyeux qui remplissaient le fief des Hanches-Marcades, aussi sombre à l'extérieur que les maisons voisines, tous les volets ayant été hermétiquement fermés à l'arrivée de la compagnie qu'on y attendait de Paris; seulement, les cheminées fumant à la fois et les exhalaisons de cuisine répandues dans

l'air attestaient que l'on n'y dormait pas comme ailleurs.

Mais il commençait de pleuvoir à larges gouttes : le froid, qui avait repris depuis la veille, s'était promptement détendu à la suite d'une chute de neige abondante, et la température devenant humide, cette espèce de dégel subit se résolvait en pluie et en orage. Le ciel, entièrement envahi par d'épais nuages, n'annonçait pas que cette pluie dût bientôt cesser ni même diminuer. Elle augmentait, au contraire, avec le vent qui la poussait par tourbillons : elle ne pouvait tarder à faire fondre la neige dont la terre était couverte, et la route, conduisant de Châtillon à Sceaux en plein champ, allait être impraticable.

— Léonora! Léonora! dit la duchesse du Maine, qui perdait patience avant d'avoir fait un effort pour se tirer d'embarras : c'est bien le diable qui a présidé à cette promenade diabolique et funeste!

— Eh! madame, reprit aigrement l'Espa-

gnole, qu'est-ce que d'être gelée par la pluie, pour gagner la couronne !

— Ma fille, je serais contente si l'une était aussi certaine que l'autre, répondit la princesse en se résignant.

— Vous ne pouvez revenir à Sceaux par cette grosse pluie, dit tristement Jacques à l'oreille de sa maîtresse.

— Sans doute, repartit vivement madame du Maine, qui avait entendu l'observation chagrine du page ; je suis déjà toute trempée, et je ne me sens pas d'humeur à recevoir le reste de l'averse. Revenons sur nos pas, et frappons à la première maison, dans laquelle nous attendrons qu'un carrosse nous vienne chercher...

— Y pensez-vous, madame ? interrompit Léonora, qui avait entraîné la princesse sous un auvent, où la pluie ne les atteignait pas moins. Vous voulez que l'on sache cette expédition nocturne ?...

— Qu'importe, ma fille ? Nous n'avons pas fait de mal, et cette conjuration magique est tout aussi innocente que la messe qui se dit dans la

chapelle du château : il n'y a que l'heure qui diffère.

— Vous oubliez, madame, les mauvaises conséquences que cela peut avoir, si le roi le sait.

— Le roi? ma foi! je lui raconterai moi-même ce beau mystère, en le priant de ne pas trop se moquer de nous.

— Eh! quand cela ne servirait qu'à vous prêter un ridicule, n'est-ce rien, s'il vous plaît?

— Oui-dà, c'est pis qu'un vice. Tu as raison, ma fille : mieux vaut encore changer de linge, d'habit et de chaussure.

— Cependant, dit la femme de chambre, qui ne jugeait pas possible de tenir long-temps la place, ne nous pourrions-nous pas mettre à l'abri?

— Je ne vois pas d'inconvénient à faire ouvrir une maison, objecta le page désolé de ne pouvoir préserver sa maîtresse de l'eau qui les inondait par rafales : on ne saurait qui nous sommes.

— Non; mais on pourrait le savoir, et le bruit en viendrait d'abord aux oreilles du duc d'Orléans.

— Madame, dit Jacques à la duchesse, votre Altesse royale me permet-elle de courir jusqu'à Sceaux?...

— Son Altesse royale vous ordonne de rester et de partager sa fortune, interrompit Léonora Pacheco.

— Si nous avions seulement une grange pour nous abriter! dit madame du Maine, dont la bonne humeur n'était pas encore épuisée. Ce pauvre Malezieu serait bien désespéré de me voir en cette perplexité!

— Cette pluie ne durera pas jusqu'à demain! murmurait la favorite en interrogeant le ciel noir et muet.

— Elle a déjà trop duré, ma fille, répliqua madame du Maine en soupirant avec un nouvel accès de dépit et de découragement. Maudite devineresse! qu'avait-elle affaire de m'envoyer dans ce guet-apens?

— Pourvu que l'expédient réussisse, et que nos desseins arrivent à bonne et prompte fin!

— La vilaine Mautorte a eu fantaisie de nous jouer un tour, dit la princesse prête à pleurer

comme un enfant : elle prévoyait assurément ce temps de pluie, et s'en réjouissait tout bas.

— Mon Dieu ! madame, disait le page à demi-voix en réchauffant dans ses mains les mains glacées de sa maîtresse, comme vous avez froid ! Placez-vous derrière moi, afin d'être un peu à l'abri ?

— Oh ! je n'y tiens plus, s'écria la princesse d'une voix pleine de sanglots ; j'aime mieux ne rien perdre de cette belle pluie, afin de pouvoir me vanter d'avoir été mouillée une bonne fois en ma vie.

— Où allez-vous donc, madame ? se récria la camériste en la suivant, et suivie elle-même par Jacques Van Dole, qui adjurait toutes les puissances célestes de faire trêve à ces torrens d'eau.

— Où je vais ? reprit la princesse, qui était revenue sur la place de l'église : je ne m'en soucie guère ! je me changerai peut-être en naïade, à force d'être arrosée comme les déesses de marbre qui sont dans mes bassins de Sceaux... Est-il possible qu'une princesse du sang de France,

une petite-fille du grand Condé, une future reine par l'intervention de la Mautorte, soit en peine d'un toit de chaume pour se mettre à couvert ?

— Madame, madame, voici un petit endroit où du moins vous ne sentirez pas la pluie ! dit le page qui avait cherché de tous côtés un abri, et qui venait de découvrir une porte entr'ouverte.

— Où? demanda Léonora Pacheco. Dans ce logis rempli de gens qui se divertissent?

— A merveille ! dit la duchesse du Maine qui y courut, et qui entra dans le vestibule où aboutissait cette porte laissée ouverte par oubli. Les gens qui se divertissent ne me font pas peur.

— Quelle imprudence ! lui dit tout bas sa femme de chambre qui l'avait rejointe, et qui essayait de l'attirer hors de cette retraite. Ne m'avez-vous pas avertie que cette maison appartenait à M. de Nocé?

— Je le crois, à moins qu'il ne l'ait vendue depuis peu ; car, l'été dernier, en passant par ce

village, M. de Malezieu me montra cette masure, qui se nomme le fief des Hanches-Marcades (je ne me souviens pas de l'origine de ce singulier nom), et il me conta qu'il y avait soupé avec M. de Nocé...

— On y soupe encore à cette heure ! répliqua l'Espagnole avec un tremblement d'effroi indéfinissable.

— Je serais bien aise d'y souper aussi, s'il se pouvait faire; car j'éprouve un merveilleux appétit.

— Ah ! madame, n'êtes-vous pas épouvantée de vous trouver à la merci de ces hommes qui soupent?

— Moi ! interrompit la duchesse du Maine en retenant à peine ses éclats de rire. Quand on soupe, on ne songe pas à mal faire.

— Vous croyez? reprit Léonora d'un accent voilé de larmes. Je vous conjure de sortir d'ici !...

— N'ayez aucune crainte, madame, dit le page en serrant la garde de son épée : seraient-ce des démons qui soupent ici, ils vous respecte-

ront, ou je leur apprendrais à vivre, sous peine de mort !

— Il n'est rien de tel que l'amour pour faire des héros, reprit gaiement la duchesse du Maine ; et c'est à toi, ma fille, que je dois d'être si bravement gardée par cet enfant, que je te charge de récompenser.

— Madame, que prétendez-vous faire ? s'écria la favorite en saisissant le bras de la princesse, qui s'enfonçait à l'aventure dans les ombres du vestibule. Au nom du ciel, n'allez pas plus loin !

— Eh ! pourquoi, ma chère ? demanda madame du Maine, intriguée plutôt qu'effrayée.

— C'est un pressentiment, une terreur vague... Mais vous en riez, vous ne croyez pas à mes inspirations ?

— On imaginerait que je veux me jeter dans une caverne de brigands ! Je n'aurai qu'à me présenter pour être accueillie selon mon rang ; et il y a là-haut, je gage, des personnes qui me connaissent...

— Je serais moins inquiète si j'étais sûre que

ce sont des étrangers qui ne nous reconnaîtront pas.

—Écoute!... On les entend rire et parler à la fois. Ce souper paraît fort joyeux... Voici qu'on chante à présent!

— On chante!... Il y a parmi toutes ces voix une voix qui me fait mal, comme si c'était la sienne!...

— La sienne? répéta le page, dont l'émotion fut telle, qu'il faillit tomber aux pieds de sa maîtresse, et qu'il lui prit la main pour se soutenir. La voix d'un homme? ajouta-t-il d'un ton faible et profond.

— Je ne sais ce que j'ai dit; n'y ayez pas égard, Jacques? Je suis si troublée de la démarche imprudente de son Altesse...

—Vraiment! c'est trop de tyrannie, ma fille, dit la duchesse du Maine; je ne t'empêche pas, moi, d'aller où bon te semble?

— Oui; et si j'allais me précipiter dans un abîme, ne feriez-vous pas quelque effort pour me retenir?

—Un abîme! un souper! mais cette fois, je

ne céderai pas à une semblable folie, et je vais voir ce qui se passe ici.

— Ordonnez-vous que je vous accompagne, madame? dit timidement le page, qui souhaitait ne pas quitter Léonora.

— Vous nous accompagnerez, Jacques! répliqua celle-ci en se décidant à suivre la princesse, que la curiosité eût rendue sourde aux plus sérieuses considérations, et qui s'avançait à tâtons, sur la pointe du pied, dans le vestibule.

— Chut! pas de bruit! dit madame du Maine se retournant vers sa suite, qui marchait avec moins de précaution qu'elle.

—Tout ce monde est à moitié ivre, répondit dédaigneusement l'Espagnole; ils n'entendraient pas Dieu tonner!

— Vous êtes tous deux le corps de bataille, et moi, l'avant-garde, en même temps que le général d'armée. Je vous conduirai à bon port, pourvu que vous m'obéissiez aveuglément; sinon, vous serez punis et licenciés. Silence dans les rangs!... en avant!... halte!... préparez vos

armes, c'est-à-dire vos oreilles !... attention au commandement !

La duchesse du Maine, grâce à ses yeux de lynx et à cet instinct délicat qui la dirigeait dans toute circonstance difficile, était parvenue à s'orienter au milieu de l'obscurité où pénétraient à peine quelques reflets lumineux par les fentes des portes. Elle constata la présence d'un escalier de bois qui montait à l'étage supérieur, et elle n'hésita pas à s'y aventurer, en se guidant le long de la muraille jusqu'à un étroit pallier où les voix retentissaient de plus près, mêlées au cliquetis de la vaisselle d'argent et des verres de cristal. Les marches de cet escalier avaient gémi bien des fois sous les pas des trois personnes qui s'exagéraient la valeur de ce bruit inévitable, et qui s'attendaient d'une minute à l'autre à voir des portes s'ouvrir, de la lumière briller et des valets accourir. Madame du Maine riait à la sourdine de l'étonnement que causerait son apparition au milieu du festin; mais leur approche ne fut pas trahie par le murmure de

leur respiration, par le frémissement de leurs robes et par le craquement de leurs souliers humides, quoique toute la maison résonnât du passage continuel des gens de livrée, allant et venant, portant et emportant des plats et des bouteilles. On servait le dessert.

Madame du Maine, qui n'avait pas cessé d'interroger le mur avec sa main nue, sentit tout-à coup une étoffe de laine succéder à la pierre froide, et elle souleva lentement une portière de tapisserie fermant l'entrée d'un joli boudoir décoré dans le goût le plus galant et à demi éclairé par une lampe d'albâtre : les tentures de soie représentaient une charmille de verdure ; le plafond était peint en ciel parsemé d'étoiles, entre lesquelles la lampe suspendue avait l'air d'un astre enveloppé d'une nuée, et le tapis de couleur verte figurait une pelouse de gazon. Les meubles participaient aussi à cette décoration bocagère : fabriqués avec des branches d'arbres couvertes de leur écorce, ils avaient un caractère rustique qui disposait l'esprit au roman pastoral. On se trouvait, en pénétrant

dans ce sanctuaire des tendres rêveries, tout préparé à mettre en action les idylles de Théocrite. Cependant certaines légendes en vers, renfermées dans des guirlandes de fleurs artificielles, gâtaient un peu l'ensemble poétique d'un réduit si propice aux amours, en y introduisant le style de madame Deshoulières et de Segrais avec les mœurs de l'Opéra. Toutes ces rimes-là n'étaient pas bonnes à lire pour des femmes honnêtes ou prudes.

Mais ni la duchesse du Maine ni Léonora Pacheco ne songèrent à lire les maximes qu'on pratiquait en ce lieu-là; elles furent l'une et l'autre saisies de curiosité en s'apercevant que la salle du souper était si proche qu'on entendait distinctement tous les propos qui s'y tenaient, et l'Espagnole étouffa un cri de surprise lorsqu'elle reconnut la voix du duc d'Orléans dominant celles des convives. Madame du Maine avait reconnu cette voix presque en même temps, et elle se tourna vers sa suite, avec un geste impérieux, qui commandait le plus grand silence.

Léonora n'avait plus la force d'avancer, ses jambes se dérobaient sous elle, tout son corps tremblait, et le sang lui remontait au cœur : elle crut qu'elle allait rendre l'ame, et, en proie à la plus terrible émotion, elle se fit violence pour en arrêter l'éclat ; elle se laissa glisser sur un sopha, et se cacha la tête, toute en pleurs, entre les coussins; puis elle se releva lentement, et appuya son menton contre son poing fermé, pour écouter avec plus d'attention. Elle aurait voulu être initiée à tout ce qui s'était dit dans ce repas, et un soudain pressentiment lui annonça qu'elle serait bientôt intéressée elle-même dans ce qui s'y disait : alors elle regretta d'être venue jusque là et de ne pouvoir se retirer avant que l'entretien eût pris une fâcheuse tournure pour elle. Le sujet de cet entretien était la guerre de la succession d'Espagne et les campagnes du duc d'Orléans en 1707 et 1708.

La duchesse du Maine, non moins impatiente de tout entendre, s'agenouilla devant une porte qui devait communiquer avec la salle à manger, et colla son oreille aux interstices, à travers les-

quels filtrait la lumière des bougies. Elle regardait par instans sa favorite, et lui communiquait d'un coup d'œil pensées et sensations. Léonora Pacheco, sous l'impression puissante d'un souvenir ravivé par mille sentimens de haine et de fureur, se penchait en avant et s'efforçait de ne pas perdre une syllabe ni une inflexion de voix dans les paroles de Philippe d'Orléans : de grosses larmes tombaient une à une de ses yeux fixes et ternes. Quant à Jacques Van Dole, il restait debout pour veiller sur les deux femmes placées sous sa sauve-garde, et ses mains ne quittaient pas la poignée de son épée ni la crosse de ses pistolets : il était déterminé à ne rien ménager pour faire respecter la princesse, et surtout Léonora. Il ne se lassait pas de contempler et d'admirer celle-ci, malgré le masque qu'elle portait ; car son imagination traversait les étoffes et se nourrissait de réminiscences voluptueuses, en analysant la petitesse du pied, la légèreté de la taille, la délicatesse de la main, la majesté du port et les séductions du visage : il se prit à souhaiter seulement que sa maîtresse et lui se trou-

vassent en tête-à-tête dans cet asile mystérieux et inspirateur... Il ne s'inquiétait donc guère des discours libertins et joyeux qui s'échangeaient autour des verres pleins et des bouteilles vides. Mais il fut tiré de sa distraction d'amant, comme par un coup de foudre : c'était son père adoptif, le chimiste Homberg, qui conversait avec le duc d'Orléans.

VI

LA VÉRITÉ DANS LE VIN.

Le dessert servi, tous les valets avaient été congédiés, et les convives, sous l'influence du vin qu'ils avaient bu et de celui qu'ils buvaient sans interruption, s'abandonnaient plus librement à la fantaisie de leur humeur et de leur langue. La conversation, qui n'était que particulière et à demi-voix pendant le souper, devenait de plus

en plus générale et confuse, au point que l'on ne s'entendait pas parler et que chacun criait à l'envi, comme pour étouffer la voix de ses voisins : en vain l'amphitryon, qui était le comte de Nocé, réclamait-il un peu de silence par respect pour le duc d'Orléans; on ne l'écoutait pas même, et toute l'assemblée redoublait de bruyans éclats, babillant, riant, criant et buvant à la fois.

— Un miracle! aidez-moi d'un miracle! s'écriait l'abbé Dubois, qui n'était pas beaucoup plus ivre que son entourage : mordieu ! n'est-il personne ici qui me tire du purgatoire en faisant de ma bouteille une femme?

—L'abbé! reprit Ravannes, qui devait à l'amitié du duc d'Orléans l'honneur d'être assis au bout de la table, demande plutôt deux miracles pour que le premier te serve à quelque chose? Qui te changera en homme?

— Bien répliqué! dit le jeune La Fare. On assure, chez la Fillon, que l'abbé n'est plus bon à rien.

— Il y a long-temps que c'est *du bois* pourri, ajouta un des convives : les femmes se gâtent en y touchant.

— Est-ce que quelqu'un s'en est aperçu, maugredieu? repartit Dubois, à qui le vin ne liait pas la langue. Au contraire, mes mignons, je purifie tout comme le feu : la Fillon m'a promis un brevet d'invulnérable.

— Si le chevalier de Lons avait eu ce beau brevet, dit le marquis de La Fare, il ferait moins chiche mine à ce vin du Rhin.

— Moi! répondit le chevalier piqué de l'apostrophe : donnez-moi la tonne de Nuremberg, et je la vide en deux traits?

— La chose est faisable, ajouta le comte de Châtillon, sous la réserve de trouver un honnête homme qui consentît à rendre pour vous le superflu de la boisson ; car ce n'est rien que de boire! le soleil lui-même ne garde pas ce qu'il pompe.

— Des femmes! criait Dubois en frappant sur la table avec son verre brisé. Nocé, fais entrer ces dames!

— Allons donc, l'abbé! lui dit le duc d'Orléans, qui conservait seul avec Homberg un calme dû à sa force de tête plus qu'à sa sobriété. Es-tu si pressé, que tu ne puisses attendre? Je te soupçonne de forfanterie.

— Ce scélérat d'abbé! s'écria le comte de Nocé; c'est lui qui m'a empêché d'inviter les trois Grâces représentées par une douzaine de jolies filles : il prétendait que je voulais ménager mon vin en vous offrant des femmes.

— Il avait raison, dit le marquis de La Fare : que vous semble d'un Amour qui a l'aile trempée dans le vin?

— Buvons, messieurs! reprit gaiement le marquis de La Guierche; nous sommes ici pour cela, et je suis d'avis que chaque chose se fasse en son temps, pour qu'elle soit bien faite. Je porte un défi aux buveurs!

— A la bonne heure! dit le duc d'Orléans avec enjouement; mon chambellan veut être digne de moi. Courage, messieurs! nous jugerons des coups, et nous ramasserons les blessés sur le champ de bataille pour les porter dans

leurs lits. Il est trois heures et demie, ajouta-t-il en consultant sa montre : nous ne lèverons le siége qu'à cinq heures.

— Monseigneur, permettez-moi de me retirer? dit Homberg en se penchant vers le prince, qui s'empara aussitôt de la bouteille pour remplir le verre du chimiste déjà étourdi par des libations inaccoutumées.

— Oui, mon cher ami, quand vous aurez vidé votre verre, répondit le duc d'Orléans.

—Comment voulez-vous que je le vide jamais si vous le remplissez toujours? reprit le chimiste regardant avec stupeur les bouteilles pleines qui, rangées en bataille, semblaient lui présager sa défaite.

—Eh! mon digne philosophe, imitez-moi : ouvrez la bouche et fermez les yeux?

— Monseigneur, monseigneur, j'aime mieux m'avouer vaincu, et reconnaître que le plus sage ne peut se garantir du pouvoir de ce vin perfide qu'en le fuyant, comme autrefois on évitait les écueils de Scylla sous peine de tomber dans ceux de Charybde. Le vin, monsei-

gneur, est un ami quand on ne lui abandonne pas la maison; mais dès qu'on a ouvert la porte à ses envahissemens, il devient un implacable ennemi qui vous chasse de chez vous, et qui appelle tous les maux à sa suite, jusqu'à ce qu'il entraîne la perte de l'esprit après celle du corps.

— Diable! Homberg, que vous a donc fait le vin, pour que vous lui teniez rancune à ce point?

— Regardez au miroir vos yeux rouges et clignotans, monseigneur? N'eussé-je pas d'autre grief contre le vin, c'en serait un suffisant pour me le faire haïr! N'est-ce pas lui qui vous a tant affaibli la vue, que vous ne pouvez quasi plus peindre, graver, lire, travailler enfin?... Si j'étais roi, je condamnerais le vin à être noyé en punition des méfaits qu'il a causés depuis le commencement du monde; oui, monseigneur, noyé ou roué vif!...

— Le chimiste est soûl comme un Croate! s'écria le comte de Nocé. Voilà le triomphe de ma cave!

— Soûl! moi! moi, grand Dieu! répétait

Homberg, qui se troublait davantage à mesure qu'il s'apercevait du trouble de ses idées et de l'embarras de sa langue. Je promets mon bonnet de docteur à quiconque voudra m'assommer ainsi qu'un chien rogneux! mieux vaut mourir que de rougir de l'état où l'on m'a mis!

— A la santé du docte ivrogne! crièrent à la fois les convives en choquant leurs verres. Homberg a bu, boit et boira.

— Cordieu! médecin du diable, je t'invite à boire aux maladies que tu ne sais pas guérir! lui dit l'abbé Dubois.

— Et moi, docteur, je vous conseille de ne boire qu'aux maladies que vous guérissez, reprit le comte de Châtillon : vous êtes sûr, du moins, de n'avoir pas une tâche de buveur au-dessus de vos forces.

—Messieurs, grâce! s'écria le savant, qui ne comptait pas combien de fois son verre allait à ses lèvres, et qui se croyait incapable de l'épuiser, en ne remarquant pas qu'on le remplissait de nouveau à tout moment. Vous ne parviendrez pas, je vous en avertis, à m'ôter l'usage de ma

raison, ce vin-là fût-il du nectar... Il est délicieux pourtant, et l'on voudrait avoir encore soif, pour... Avez-vous entendu parler du mouvement perpétuel?

— Sans doute, dit le duc d'Orléans, qui s'amusait de l'ivresse de cet apôtre rigoureux de l'hygiène; on l'a trouvé dans le royaume de Siam, et voici une ambassade siamoise qui l'apporte au roi mon oncle.

— Le mouvement perpétuel? répéta Homberg avec diverses intonations de joie, de surprise et de doute. Qu'est-ce?

— C'est une main qui verse à boire et un gosier qui avale, dit le chevalier de Lons.

— Non pas, dit le marquis de La Fare, c'est un beau sein qui jamais ne repose, s'il vous plaît.

— Il me plaît beaucoup, reprit Dubois; mais je crois que le mouvement perpétuel ne loge pas dans ces régions-là.

— Bah! ce doit être plutôt l'esprit de madame de Maintenon! cria Ravannes imbu des idées et des sentimens de son maître.

— Silence! interrompit le duc d'Orléans, regardant le comte de Nocé pour savoir si les paroles imprudentes ne pouvaient pas avoir de l'écho dans cette maison. Nous ne sommes pas au Palais-Royal, messieurs, et il est des choses qu'on ne doit pas même dire tout haut en se parlant à soi-même. Nommons Dieu et le diable sans nous en faire faute, car rien de fâcheux ne saurait résulter de cela en cette vie ni dans l'autre; mais ne nommons pas la guenon du pape, ni son perroquet, ni le ministre de sa chaise percée, de peur de nous brouiller avec les quatre parties du monde.

— C'est me faire injure, monseigneur, que de craindre de parler chez moi, répliqua Nocé que le vin rendait plus sensible à une apparence de défiance. Il faudrait que l'espion fût parmi nous; car les murs ont ouï bien des secrets qu'ils n'ont pas publiés, par bonheur. Quant à moi, je ne me priverai pas d'un bon mot sur la vieille...

— Nocé, prends garde à toi, si tu veux mourir dans ton lit, d'indigestion ou autrement!

C'est là un sujet qu'il ne faut aborder que vis-à-vis de deux personnes au plus, pour ne pas prêter des armes à se faire accuser d'un crime d'état.

— Messieurs, Son Altesse royale nous doit réparation d'honneur, s'écria Nocé : prouvons-lui que nous ne sommes pas des espions, en portant quelques gaillardes santés qui fassent le procès de tous les rois et de leurs catins !

— Voyons vos santés, messieurs ! reprit le duc d'Orléans, qui éclata de rire au souvenir d'une aventure qu'il ne se rappelait jamais sans de nouveaux accès de gaieté, malgré les fâcheuses conséquences qu'elle avait eues pour lui. Je vous porte le défi d'inventer une santé qui vaille celle que j'ai proposée un jour...

—Laquelle, monseigneur ? nous la porterons derechef ! répétèrent tous les assistans saisissant leurs verres.

— Diable ! messieurs, elle a failli me jouer un méchant tour, et je ne voudrais pas vous exposer à des vengeances telles qu'on m'en a fait subir, ajouta-t-il en soupirant. Mais, sur ma foi ! ce fut une très-plaisante boutade, reprit-

il en riant plus fort, et je ne la donnerais pas pour la plus fringante mignonne !

— Ne s'agit-il pas toujours du mouvement perpétuel ? interrompit Homberg, qui s'enivrait de plus en plus.

— La santé, monseigneur, dites-nous-la ? se récrièrent les convives en battant des mains ; nous y boirons tous !

— L'à propos n'existe plus malheureusement, dit le prince riant à part lui au sujet de cette plaisanterie ; mais ce fut un trait de génie, une véritable pointe de vin d'Espagne... J'étais alors en Espagne, à Madrid, au mois de mai de l'année 1708... Oh ! je ne vous puis faire sentir tout le sel qu'il y avait alors dans ce mot qui blessa mortellement les deux plus fières duègnes de la chrétienté, madame de Maintenon et la princesse des Ursins...

— Tudieu ! monseigneur, s'écria Dubois en répandant une bouteille sur la nappe, oserez-vous bien raconter ici ce que les murailles de votre palais de Madrid ont redit en écho à celles du palais de Versailles !

— Bah ! c'est de l'histoire ancienne ! reprit le duc d'Orléans, qui n'était pas plus réservé en paroles que dans sa jeunesse, et qui toutefois avait nié obstinément ce fait colporté dans toutes les cours de l'Europe avec des particularités différentes les unes des autres, parce que madame de Maintenon y puisait contre lui des alimens de haine et des motifs de persécution. Qui est-ce qui ne connaît pas le souper de Madrid ?

— On a prétendu, monseigneur, que vous aviez bu à votre prochain avénement au trône d'Espagne ? dit un maladroit qui eût voulu se cacher dans son verre, au bruit de l'explosion de murmures qu'il souleva.

— Point ; vous avez bu seulement à la santé des femmes de Lérida qui avaient été violées ? répliqua Nocé.

— Cette santé, dont on a fait grand bruit, ne fut connue que de peu de personnes, repartit le comte de Châtillon ; car on l'a dite de trop de façons, pour qu'on sût la véritable. Ç'a été peut-être une calomnie...

— Demandez à madame de Maintenon ce qu'elle en pense? répondit le duc d'Orléans en hochant la tête tristement, et en suivant le cours des idées dans lequel l'entraînait ce souvenir qui avait provoqué d'abord ses éclats de rire. Ce fut une santé qui faillit plus tard être fatale à la mienne; car, en Espagne, on pensa me faire assassiner, et en France on essaya de m'accabler d'un procès en forme pour crime de lèse-majesté.

— De là le bruit qui se répandit que vous aviez bu au général anglais lord Stanhope, repartit quelqu'un.

— Votre Altesse royale buvait sans doute à ses amours avec la reine d'Espagne? demanda le marquis de La Fare.

— Puisque vous ne buvez plus, monseigneur, contez-nous comment la chose s'est passée? s'écria le comte de Nocé.

— Volontiers, messieurs, répondit le duc d'Orléans étonné d'avoir gardé si long-temps un secret qui lui tenait au cœur plus qu'il ne croyait; mais ce n'est point assez de vous ap-

prendre quelle fut cette terrible santé qui ébranla deux couronnes et fit chanceler ma tête sur mes épaules, il faut que je vous dise toute l'histoire, qui est un petit roman.

—Écoutons ! silence ! dit-on de toutes parts. Une santé au conteur, messieurs, pour le mettre en haleine !

— Je vous écoute de toutes mes oreilles, dit au prince le chimiste, qui avait bu plus que de raison et qui continuait à boire machinalement : voyons comment vous entendez le mouvement perpétuel ?

— Je crains que le narrateur ne s'arrête en route? dit le duc d'Orléans, qui, le front appuyé sur sa main, cherchait dans sa mémoire à débrouiller la confusion que le vin y avait mise. Il y a de l'amour dans cette aventure, beaucoup trop d'amour, je vous assure, pour un prince du sang qui est à la tête d'une armée; mais cela se passait en Espagne, où l'amour fait la principale occupation des gens de bien. Laissez-moi seulement rassembler mes souvenirs ?

—Pendant que Son Altesse royale nous pré-

pare un agréable ragoût de ses galanteries, dit Nocé, je vous convie, messieurs, à porter l'un après l'autre une santé à laquelle nous soyons tous tenus de faire honneur?

— C'est bien; je commence, sangdieu! s'écria l'abbé Dubois en renversant une bouteille pleine dans son gosier et en la reposant vide sur la table. Voici la santé que je porte, et je vous défie d'en faire autant, écoliers!

— Au succès des négociations ouvertes à Utrecht pour la paix! dit le marquis de La Fare.

— A leur rupture et à la déconvenue des plénipotentiaires! reprit le chevalier de Lons, qui espérait que la continuation de la guerre ramènerait le duc d'Orléans au commandement des armées, et que lui-même y obtiendrait de l'emploi.

— Au décrassement du plénipotentiaire Ménager, qui vient d'être anobli et fait comte de Saint-Jean! dit un envieux.

— A l'heureux embonpoint du duc de Vendôme, qui vit à Madrid du souvenir de sa grande chère de Chantilly!

— A la ponte bisannuelle de la reine d'Espagne, qui devient grosse toutes les fois qu'on la regarde en face !

— Au mouvement perpétuel et à la quadrature du cercle ! cria Homberg d'une voix de tonnerre, en tendant son verre sens dessus dessous, pour qu'on le lui remplît, et en ne parvenant pas à le tenir droit.

— A la métamorphose des savans en ânes et des ânes en savans ! dit Ravannes, qui gardait rancune au père adoptif de Jacques.

— A l'abaissement des princes légitimés et à l'élévation de la maison d'Orléans ! dit le comte de Nocé.

— Merci, Nocé ! répondit le prince en lui serrant la main. On aura beau faire et dire, on n'empêchera pas que je sois premier prince du sang de France, et toutes les légitimations les plus solennelles n'effaceront pas la tache originelle des bâtards...

— Et votre souper de Madrid ? interrompit Dubois, qui craignit que Philippe d'Orléans ne s'emportât trop loin dans un sujet où la réserve

lui était prescrite par sa position délicate à l'égard des princes légitimés. Mordieu ! ne vous flattez pas, monseigneur, d'en être quitte pour une promesse? contez-nous comment se fait l'amour en Espagne ?

— Le génie de l'homme ne connaît plus de bornes ! dit Homberg, qui n'avait pas tant bu de vin dans toute sa vie que dans cette occasion, où il s'était laissé entraîner moitié par ruse, moitié par force. On a trouvé le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle ! Je gagerais que mon libertin de fils n'en sait rien encore ! ignorant, ignorantissime !

— Chut ! écoutez ! répéta-t-on à la ronde en se hâtant d'égoutter les verres pour ne pas interrompre le récit.

Le duc d'Orléans, qui excellait dans la narration familière et qui aimait à éprouver son talent dans de petites réunions de personnes sûres, devant lesquelles il n'avait pas besoin de peser ses paroles et leurs conséquences, attendit que son auditoire fût immobile et silencieux, pour

commencer une relation sérieuse et détaillée qu'il avait eu le temps de préparer en quelques momens de réflexion : il était aussi calme, il avait l'esprit aussi présent, que s'il n'eût fait aucun excès de table, et sa noble figure prit alors une telle expression de fine moquerie, de spirituelle malice et de gaieté facétieuse, que tout le monde prêtait déjà une oreille attentive, et fixait les yeux sur les siens, avant qu'il eût ouvert la bouche. Homberg lui-même cessa de boire, et se tut, dans l'espoir d'apprendre des nouvelles du mouvement perpétuel et de la quadrature du cercle, qui lui faisaient verser des larmes de joie. Le prince parla en ces termes :

« Aucun de vous, messieurs, n'était au siége de Lérida, ce me semble ? Oui dà ! vous y étiez, monsieur le chevalier de Lons? mais avec une balle dans la cuisse qui vous força de vous faire transporter à Madrid peu de jours après l'ouverture de la tranchée. Je ne vous dirai donc pas que nous ouvrîmes la tranchée avec des

violons, comme avait fait le prince de Condé dans un autre siége de Lérida moins heureusement terminé que le mien. J'avais sous les yeux l'exemple du prince de Condé, qui a dans son histoire militaire bien des victoires à opposer à la fâcheuse retraite de Lérida : je me gardai donc d'user d'autres violons que de mon artillerie, qui continua sa musique sans interruption du 9 au 12 octobre de l'année 1707. Je vous ferai grâce, messieurs, de la tactique et des opérations de ce siége, où je cherchai à ménager la vie du soldat en ordonnant d'employer la sape pour les approches qui ne furent prêtes qu'au bout de cinq jours et cinq nuits d'un travail pénible, à cause de la pluie continuelle et sous le feu de quarante-cinq pièces de canon et de vingt-cinq gros mortiers qui nous lançaient dix à douze grenades à la fois. Je ne me couchai que tout botté et tout habillé pendant ce siége, que je voulais pousser vigoureusement; car l'armée de Staremberg marchait au secours de la place, et une flotte anglaise allait débarquer des troupes fraîches à Barcelone. A toute

heure, j'étais à la tranchée, et j'y gagnai même un rhume qui pensa me coûter cher; car les canonniers de la garnison, instruits de ce rhume qu'on chansonnait dans mon camp, pointaient leurs pièces dans la direction du bruit de ma toux qu'on entendait de fort loin : les grenades éclatèrent plus d'une fois à mes pieds.

J'étais intéressé par un sentiment de vengeance à soumettre Lérida, de gré ou de force; car, lorsque je m'avançai au pied des remparts pour inviter moi-même les assiégés à se rendre et à reconnaître la royauté de Philippe V, quelques gourgandines, qui se trouvaient en goguettes, vinrent montrer leurs derrières aux créneaux et me crièrent assez malhonnêtement en espagnol, comme Léonidas répondant à Xercès qui le sommait de mettre bas les armes : « Viens les prendre! » Cependant je suis obligé d'avouer maintenant que ces gourgandines m'insultaient pour leur propre compte, et que les gens de la ville n'avaient pas la moindre part à leur vilenie; mais ils étaient résolus à se défendre de leur mieux, et la population des campagnes

voisines ayant reflué dans Lérida, les bras ne manquaient pas pour le service des murailles. Le prince de Darmstadt, qui commandait dans la place, avait promis aux habitans, afin de les encourager à la résistance, qu'il paierait les violons le jour où je lèverais honteusement le siége, assiégé moi-même dans mes lignes par le Sègre débordé et par la famine.

J'étais en effet assez mal à l'aise, par le fait de l'imprévoyance de la princesse des Ursins, qui ne songeait qu'à perdre du temps et du papier en correspondances avec madame de Maintenon : on manquait de fourrages, de vivres et de munitions. Pour me procurer de la poudre, je fis enlever quelques places voisines, où l'ennemi s'était chargé de nous approvisionner, et j'y trouvai, par bonheur, de la farine espagnole, des boulets allemands et de la poudre anglaise. Ce fut à peine le nécessaire ; tant nous étions tous misérables. Il n'y avait qu'un cri de fureur contre madame des Ursins, qui n'eût guère été édifiée des fréquens baptêmes qu'elle recevait de la reconnaissance de mes pauvres Français

manquant de tout : si elle fût venue elle-même à la tranchée, on l'aurait attachée à la bouche d'un canon, cette ame damnée de madame de Maintenon ! Quant à moi, par égard pour l'hospitalité, je la traitais un peu moins mal en paroles ; mais je ne vous dirai pas comment je traitais ses lettres, où elle se permettait de me donner des leçons de stratégie et de me transmettre les instructions qu'on lui envoyait de Versailles. Madame de Maintenon avait le front de me tracer mon plan de campagne, suivant lequel je ne devais pas m'arrêter devant Lérida !

Voilà pourquoi j'avais résolu de prendre Lérida ou de rendre mon épée rompue en deux parts à mes gouvernantes, pour les remercier de leur tutelle. Excusez-moi de m'étendre, avec trop de complaisance peut-être, sur les détails de mon rôle de lieutenant du roi ; mais je me sens électrisé et comme rajeuni en me reportant à ce temps-là, où du moins je ne m'endormais pas dans une obscure oisiveté. Ah ! messieurs, même après les Condé et les Turenne, j'aurais fait de grandes choses à la guerre, si mon bâton

de commandement n'eût pas été sans cesse dirigé ou contrarié par deux femmes ! Cette humiliante sujétion, dont je suis délivré, Dieu merci ! me rabaissait à mes propres yeux. Enfin, je fis des efforts inouïs pour m'emparer de Lérida au moment où l'on regardait la brèche comme à peine entamée, car j'avais besoin de redoubler d'activité pour ne pas me voir enfermé entre Staremberg et Galloway, entre la ville assiégée et le Sègre changé en torrent par les pluies. Je comptais les heures, les minutes ; j'oubliais de manger et de dormir ; j'épuisais mes dernières ressources pour soutenir le zèle de mes soldats : j'avais distribué à ces braves gens le fond de ma bourse.... Ce fut sur ces entrefaites, quand mes cuisiniers se croisaient les bras, faute de pouvoir me faire même une omelette au lard, ce fut alors que le roi m'adressa de Versailles le réglement somptuaire qui fixait le nombre des chevaux et les dépenses du train d'un officier en campagne !

La veille de l'assaut, je fus très-étonné de trouver à mon chevet, en m'éveillant, une fiole

et une lettre écrite en espagnol. Dans cette lettre, on me disait qu'une dame, qui n'avait pu me voir sans souhaiter d'être bien recommandée auprès de moi, et qui me serait sans doute toujours étrangère, m'avertissait d'un complot qu'on tramait pour m'empoisonner, et m'envoyait un contre-poison, avec lequel je n'aurais rien à craindre, pourvu que j'en usasse avant la troisième heure du poison. Cette dame me suppliait de faire usage de sa panacée, dès que les douleurs de l'empoisonnement commenceraient, afin d'échapper à toute espèce d'accident. Elle ne me donnait d'ailleurs aucun moyen de la découvrir, ni de la retrouver jamais, puisque son billet n'était signé que des initiales L. P., et que je pouvais seulement lui supposer pour patron saint Léon, à qui elle me conseillait de brûler des chandelles bénites en mémoire d'elle. Je cherchai dans mon esprit l'auteur de ce mystérieux envoi, et je soupçonnai d'abord la reine d'Espagne, dont la bienveillance spéciale m'était acquise par des soins et des empressemens que je n'avais pas poussés encore au-delà de la

simple galanterie. Mais je ne m'arrêtai pas long-temps à cette idée, et, supposant que le complot annoncé n'avait jamais existé que dans l'imagination d'une femme peureuse, je me promis bien de ne rien faire pour y obvier. Bientôt je me persuadai qu'on avait voulu m'effrayer, et je soupçonnai de cette facétie quelqu'un de mes officiers, en projetant de lui faire avaler le contenu innocent de sa fiole, si je réussissais à le connaître.

Quoique la brèche fût à peine praticable, j'ordonnai de préparer tout pour l'assaut qui devait avoir lieu le 12, à l'entrée de la nuit; j'allai en personne examiner l'effet de mes batteries et choisir l'endroit que je voulais attaquer à la tête de ma brigade d'Orléans : jugez de ma mauvaise humeur, lorsque je retrouvai mes gourgandines qui me saluèrent de la même manière que la première fois, en me tournant le dos et en me criant que le four chauffait pour moi? Je n'étais pas en train de rire avec ces coquines, et je me retirai, déterminé à les faire fesser au son des tambours et des trompettes, si

je prenais la ville, mais non pas ce qu'elles m'offraient par dérision. Six compagnies de grenadiers étaient sur pied, soutenues à gauche par deux bataillons d'Auvergne, à droite par un bataillon de Bresse et un bataillon d'Angoumois. « L'assaut! l'assaut! répétait-on sur mon passage avec des signes de belliqueuse impatience. —Dans une heure, messieurs, répondis-je à ce cri qui me charma, et je vous convie à bien frotter ces maranes qui ont des femmes dressées à montrer aux gens ce que nous cachons avec toutes sortes de précautions honnêtes. — Monseigneur, dit un vieux grenadier en sortant des rangs, la ville prise, peut-on déshabiller? — Oui, mon ami, répliquai-je riant de cette étrange demande : on peut déshabiller! » Mais je ne tardai guère à me repentir de n'avoir point assez mesuré ma réplique; car elle passait de bouche en bouche, dans tous les rangs, au milieu de la joie unanime de ces futurs déshabilleurs, qui ne se souvenaient plus de la disette et qui auraient volontiers écrit sur leurs enseignes cette parole sublime : « On peut déshabiller! »

Je retournai dans ma tente, assez mécontent de moi, mais égayé pourtant par la singulière invention dont s'était servi ce grenadier pour me faire consentir au pillage de Lérida, malgré la répugnance et l'horreur qu'il m'inspirait. Je ne me préoccupai pas d'avance des moyens de sortir du mauvais pas dans lequel je m'étais laissé surprendre, et je remis à un autre moment les regrets ou les remords, si j'en devais avoir pour une incontinence de langue. Je ne fus pas peu étonné de la splendide collation que je trouvai dans ma tente, au lieu du chétif repas composé de pain et de fromage, dont mon pauvre estomac avait peine à supporter l'indigeste nécessité. On me dit que le chef de cuisine, désespéré de la pénurie de mon ordinaire, avait fait cinquante lieues pour ramasser des provisions. Je lui sus bon gré de m'avoir procuré cette chère de prince lorsque j'aurais payé un œuf frais au poids de l'or, et ne m'informai pas davantage de l'expédition gastronomique de mon cuisinier. C'était un Espagnol que j'avais tiré des cuisines de Sa Majesté Catholique, afin de me

délivrer des lamentations de mes cuisiniers français, qui ne savaient pas employer les maigres ressources du pays, et qui venaient presque se jeter à mes pieds, lorsqu'on sonnait le boute-selle, en me demandant du beurre ou de l'oseille. J'aurais bien invité mon état-major à participer au festin qui m'était offert comme par enchantement; mais je n'avais que le temps de prendre moi-même quelque nourriture, puisque l'assaut commencerait à sept heures du soir, et que je me proposais d'y planter la première échelle. Je me mis donc à table seul et tout inquiet de cet assaut qui me semblait au moins prématuré; je mangeai beaucoup à la hâte, sans trop savoir ce que je mangeais.

Je me levai de table, chancelant, ébloui, comme si j'étais ivre, quoique j'eusse, au contraire, évité de boire du vin pour conserver ma tête libre et mon sang-froid : des frissons me parcouraient tout le corps; mes jambes se dérobaient sous moi; ma langue et mes yeux me refusaient leur service; je me sentais aller à une invincible léthargie. Tout-à-coup le signal de

l'assaut fut donné, et je n'eus pas la force d'y conduire les soldats que l'espoir d'un déshabillement général avait enflammés d'une ardeur extraordinaire : j'entendais les trompettes, les cris, la voix des officiers, en même temps que les cloches et la fusillade de la ville; j'étais incapable de faire un mouvement : « Que la brigade d'Orléans reste en arrière! dis-je avec effort à mon aide-de-camp qui vint me demander des ordres, et qui demeura effrayé de ma pâleur, de mes yeux hagards et de mon accent rauque; dans un instant, je me porterai avec cette brigade partout où l'on aura besoin de secours. » C'était, par bonheur, un enthousiasme aveugle et délirant parmi mes troupes enchantées de pouvoir déshabiller avec permission du lieutenant-général; on se précipitait à la brèche comme pour un bal, en bondissant de joie, en riant et en chantant. Moi, je ne pouvais plus faire un mouvement : le sang se congelait dans mes veines; je serais mort!

Une inspiration venue du ciel me rappela le contre-poison qui m'avait été envoyé par une

main inconnue ; et, sans calculer que le véritable poison était peut-être inclus dans cette fiole, je me traînai mourant à l'endroit où elle avait été déposée comme un objet inutile, et j'y portai avidement mes lèvres. Dès les premières gouttes que j'avalai, je me sentis revivre, et tous les symptômes d'un empoisonnement produit par une subsistance somnifère telle que le pavot se dissipèrent après quelques gorgées de ce précieux élixir, que je bénis mille fois, en me promettant d'en garder le reste plus religieusement que la plus miraculeuse relique. L'état léthargique dans lequel j'avais passé plus d'une heure de douloureuse anxiété ne me sembla qu'une minute, et je fus bien honteux, en sortant de ma tente, de n'avoir point paru à l'assaut, qui venait de se terminer par la prise de la ville. Mes gens se disposaient, non à poursuivre les habitans et la garnison, qui se réfugiaient en désordre dans le château, mais à mettre sur-le-champ à exécution la terrible sentence qu'on tirait d'un propos auquel je n'avais attaché aucune valeur : « On peut déshabiller ! »

J'eus beau me démentir et me rétracter, j'eus beau intercéder en faveur de la ville prise et offrir de la racheter de mes deniers, je n'obtins pas que mes intrépides assiégeans renonçassent à ce qu'ils regardaient comme un droit acquis et à l'usage d'un privilége que j'étais censé leur avoir concédé d'avance. Seulement, je fis valoir avec plus de succès le danger de s'exposer au pillage pendant la nuit dans une place qu'on ne connaissait pas, et j'usai si bien de mon éloquence, que mes pillards se décidèrent à choisir deux hommes par chambrée pour *déshabiller* les habitans de Lérida, et rapporter au camp le butin qui serait partagé entre tous. Je préservai ainsi Lérida des horreurs qui signalent ordinairement le sac d'une ville. Le lendemain, au point du jour, j'organisai le pillage et distribuai des instructions sévères pour que l'ordre fût du moins respecté dans le désordre. Je me relâchai toutefois de ma rigueur en apprenant qu'il n'y avait plus un homme, excepté quelques vieillards, dans la ville : je permis aux meilleurs soldats de chaque compagnie d'aller se

donner du bon temps, en déshabillant le plus civilement possible les dames et les demoiselles de Lérida, sans excepter les nonnes, à la barbe des pères et des maris, qui s'étaient retirés dans le château comme pour voir mieux ce beau spectacle de pillage et de viol.

Je me promenais dans les rues remplies de tumulte, avec l'espoir d'y reconnaître mes gourgandines, qui étaient causes du malheur de quantité d'honnêtes femmes : j'avais défendu, sous peine de mort, toute effusion de sang; j'accourus donc l'épée à la main, au bruit de plusieurs coups de feu, et j'arrivai près d'un couvent de femmes qu'on n'avait pas encore forcé, et qui était héroïquement protégé par une nouvelle pucelle cent fois plus charmante que notre Jeanne d'Arc : elle portait le costume blanc de novice, et n'avait pas de voile, afin que ses beaux yeux suppléassent à la puissance de son bras; elle s'était postée sur un balcon, et là, entourée d'armes qu'elle maniait avec une adresse étonnante, sans sourciller ni tressaillir, elle avait déjà mortellement atteint deux ou

trois malavisés qui essayaient d'escalader la muraille. Les autres n'avaient pas l'air plus intimidé, tant était impatiente leur ardeur de déshabiller les filles du Seigneur; et, si je ne fusse arrivé à point, cette Judith n'eût pas été à l'abri des petits désagrémens de la circonstance. Ces désagrémens auraient même eu pour elle de fâcheuses répétitions, à cause de sa beauté.

Je la considérais à distance avec admiration : elle ne me voyait pas, dans son zèle à prévenir et à repousser les attaques; mais, dès qu'elle m'eut aperçu, elle rougit et me salua, comme si nous nous connussions l'un l'autre; je lui souris, et elle, oubliant la gravité des événemens qui se passaient dans chaque maison, me sourit aussi d'une façon angélique. Les regards qu'elle me jetait de son balcon partaient de si superbes yeux, que je fus tenté de profiter moi-même de la licence que j'avais octroyée à mes vainqueurs. A tout hasard, j'annonçai à ceux qui m'environnaient que je m'attribuais pour ma part de butin ce couvent de femmes et tout

ce qu'il renfermait. Ce fut la Judith qui vint m'ouvrir, sur un signe que je lui fis, et j'avoue que la défiance était du côté d'Holopherne : car je me souvenais d'avoir été empoisonné la veille, et j'avais besoin de veiller à la conservation de mon individu. Cependant je n'hésitai pas à entrer dans le couvent sous la conduite de cette jolie fille, que je tenais, il est vrai, quasi embrassée pour l'empêcher de me nuire ; mais elle n'en avait nulle envie, et elle se fût bien gardée de me traiter judaïquement, si je m'étais endormi dans ses bras, ce que j'eus la politesse de ne pas faire. Mes pillards criaient à la porte du couvent que je leur faisais tort en me réservant pour moi seul un sérail, et pourtant je ne songeais pas même que ce couvent renfermât d'autres religieuses. La mienne me suffisait, et elle sauva ainsi toutes ses compagnes en payant de sa personne ; ce qu'elle fit avec une pudeur qu'on ne rencontre que chez les nonnains.

Elle s'informait de ma santé, en me témoignant un intérêt si marqué, que je jugeai bien qu'elle en avait eu des nouvelles ; en effet, bien

que je ne me fusse pas conduit avec elle en homme qui a manqué de périr la veille par le poison, on voyait, à mon air défait et à mes traits altérés, que j'avais éprouvé une rude secousse. Ma nonne me raconta que c'était à elle que je devais le contre-poison sans lequel je serais mort pendant l'assaut; elle avait entendu le directeur du couvent tramer contre moi le complot dont je faillis être victime : mon cuisinier espagnol, gagné à prix d'or, était chargé de m'empoisonner dans le dernier repas que je ferais avant de donner l'assaut; c'est pourquoi, pendant que la brèche était attaquée et défendue avec un égal acharnement, le bruit courut que l'on m'avait trouvé mort dans ma tente, et cette fausse nouvelle eût peut-être, en ranimant le courage des assiégés, fait échouer les efforts des assaillans, si ma réapparition au milieu de ceux-ci ne l'avait démentie avec éclat. J'eus donc à remercier la très-intelligente novice, non seulement de m'avoir sauvé la vie, mais encore de m'avoir aidé à prendre Lérida : je m'acquittai assez bien de mes remerciemens, pour mériter les siens en retour.

Quand nous fûmes las de ne pas parler, nous causâmes à la manière de vieux amis, et elle m'apprit que ma conquête, c'est-à-dire celle de la ville, était plus difficile à faire que je ne le supposais, puisque tous les couvens de moines, à trente lieues à la ronde, avaient grossi la garnison de Lérida, et que ces fanatiques, qui prêchaient sur les places en faveur de Charles III contre Philippe V, combattaient ensuite comme des lions, dans l'opinion que les Français ne valaient guère mieux que des Sarrasins; quant à moi, je passais pour une espèce d'antéchrist auprès de ces bons catholiques, qui pensaient se rendre agréables à Dieu en m'empoisonnant. J'étais fort surpris de trouver une religieuse si favorablement prévenue à mon égard et si mal à l'égard de ses compatriotes, de ses confesseurs et des moines en général : la peur me vint de n'avoir échappé à un poison, que pour en prendre un autre plus fâcheux sinon mortel, et j'enveloppai un moment la pauvre novice dans une défiance qui s'étendait à tout, même à l'air que je respirais. Elle eut la complaisance de me trai-

quilliser, en me fournissant sur son compte les renseignemens les moins redoutables : elle était fille du concierge de l'Escurial, et se nommait Léonora Pacheco ; on lui destinait d'abord un mari plutôt qu'un couvent, et la princesse des Ursins, qui s'intéressait à elle, avait voulu la marier richement et honorablement ; mais la petite mutine s'était révoltée contre toute proposition d'alliance. Ne me demandez pas d'où lui venait cette aversion pour le mariage; je suis forcé de faire violence à ma modestie pour vous répondre que dona Léonora Pacheco m'aimait.

Elle m'en avait déjà donné trop de preuves, pour que je ne la crusse pas, cette chère fille ! L'amour, messieurs, pousse en Espagne sans qu'on le sème, à ce qu'il paraît, et il y a des cœurs d'une fertilité admirable pour y produire d'eux-mêmes cette mauvaise graine. Léonora Pacheco m'avait vu dès mon arrivée à Madrid, et, quoique je n'eusse pas en ce temps une autre mine que celle que vous me voyez, je fis de grands progrès, à mon insu, dans le cœur de cette enfant; elle eut de fréquentes occasions de me revoir, sans

que je la distinguasse, occupé que j'étais alors de la reine d'Espagne, et, comme elle ne faisait que sentir croître sa passion, en restant à Madrid, où la reine me retenait plus long-temps que ne le permettait l'intérêt du roi, elle consulta son directeur, qui lui persuada de se mettre au couvent : le dépit qu'elle éprouvait de me savoir épris d'une rivale qui l'emportait sur elle par le rang et non par la beauté ; ce dépit, qui émeut profondément les cordes les plus sensibles d'une ame de femme, détermina mon amoureuse à se consacrer à la religion, puisqu'elle ne se consacrait pas à moi. Elle partit donc pour Lérida, où sa sœur aînée était abbesse d'un couvent de l'ordre de Sainte-Thérèse, et elle s'ensevelit, de son vivant, sous l'habit de novice, sans pouvoir étouffer un amour qui continua d'être sa principale vocation. Elle avait admiré la main de la Providence dans le hasard de la guerre, qui me fit entreprendre le siége de Lérida ; et dès lors, elle s'était imaginée que le ciel mènerait à bien les affaires de son amour. Je secondai le ciel, de mon mieux.

Léonora Pacheco, à l'apprécier ce qu'elle valait, était une charmante maîtresse, qui méritait de survivre à la circonstance; d'ailleurs, elle m'aimait, elle me l'avait prouvé, elle était prête à me le prouver encore. Ma raison fut d'accord avec mon cœur pour la conserver auprès de moi, à la tête de ma maison, pendant le reste de la campagne. Je me mis à la chaîne de cette belle, quoiqu'elle fût cruellement brune et ambrée; or, vous n'ignorez pas que j'estime particulièrement les blondes inodores? mais les goûts changent, suivant l'humeur et l'occasion. Je suis trop faible, surtout en amour : Léonora, qui est une Espagnole de pure race, n'eut pas de peine à me faire passer sous ses Fourches Caudines, et cela, je le confesse, à force de caresses qui n'étaient pas trop maladroitement assaisonnées. Elle savait l'art de me maîtriser, sans avoir recours aux larmes, aux évanouissemens, aux bouderies, comme nos dames de Versailles et du Palais-Royal; ses yeux, que je n'aurais pas le talent de peindre avec des mots, puisque je n'ai pu réussir à les rendre par la peinture,

étaient deux grands magiciens que je craignais d'autant plus que je ne leur avais jamais résisté... Eh! parbleu! messieurs, vous les connaissez ces fripons d'yeux, qui sont maintenant pensionnaires de madame du Maine? ma Léonora Pacheco est femme de chambre de la petite mouche à miel de Sceaux!... Ceux d'entre vous qui ne l'ont pas remarquée la remarqueront sans doute d'après l'éloge que j'en fais: ces yeux-là me font encore quelquefois regretter d'avoir cédé mon royaume aux successeurs d'Alexandre... Ne m'interrompez pas, je vous prie? un narrateur est exposé, comme un amant, à demeurer court au plus bel endroit.

J'étais quasi amoureux de mon Espagnole, qui me fit prolonger la campagne dix ou douze jours après la capitulation du château de Lérida; car elle appréhendait les conséquences de mon retour à Madrid, où la reine ne me recevrait pas sans doute moins poliment qu'avant mon triomphe de Lérida. Ce furent des pleurs, des menaces, des prières, lorsque je parlai de revenir à Madrid et de prendre congé du roi et de

la reine d'Espagne pour retourner en France, où mademoiselle de Sery me préparait mes quartiers d'hiver. Toutefois, je n'ajoutai pas ce surcroît de jalousie au désespoir de Léonora, qui voulait me suivre et ne pas me quitter plus que mon ombre. Cet amour étrange, qui puisait en soi sa chaleur et sa force, me semblait fort onéreux, hormis dans les instans que j'accordais au plaisir le plus espagnol du monde. Je n'aurais pas été attendu à Paris, que j'eusse feint quelque prétexte irrévocable pour ce voyage qui devait, je l'espérais du moins, me délivrer de cette amoureuse servitude, horriblement fatigante. Léonora était d'abord tellement résolue à m'accompagner, que je fus sur le point de partir en cachette, sinon de la faire arrêter comme suspecte d'intelligence avec le parti de Charles III; mais je vins à bout de la satisfaire, contre mon attente, en consentant à ne pas séjourner à Madrid plus d'une journée et en répétant tous les sermens qu'elle me fit jurer sur le crucifix, sur l'Évangile, sur des reliques, sur les plus étranges choses enfin. Vous savez qu'on ne se par-

jure pas en ces sortes de sermens d'amour, de constance et de fidélité? il y a, au ciel et sur la terre, des indulgences perpétuelles à la disposition des trompeurs en fait de galanterie.

Je croyais, en me reposant à Paris dans le palais de mon Armide française, n'avoir plus rien à démêler avec mon Euménide espagnole, que j'aurais probablement aimée comme tant d'autres, si elle ne m'eût pas fait damner avec son amour de doguine; mais je n'en pouvais pas être quitte à si bon marché, et j'étais poursuivi tous les jours de lettres burlesquement tendres, dont l'idée fixe de l'épistolière gâtait l'esprit et le style : moins je répondais, plus elle écrivait, et plus je me refroidissais, moins elle paraissait disposée à m'imiter. J'essayai de rompre une correspondance où j'enflammais davantage ce que je voulais éteindre ; mais ce fut bien pis ! Les lettres d'Espagne se succédèrent de courrier en courrier, suppliantes, menaçantes, orageuses, terribles : on avait des droits sur moi, on n'y renoncerait qu'avec la vie ; on promettait mille morts à quiconque, homme ou femme, tenterait

de me délier du serment de fidélité. Mademoiselle de Sery, qui surprit une de ces extravagantes épîtres, s'en égaya beaucoup, et prétendit que j'avais le projet d'échanger mon titre de premier prince du sang contre celui de grand d'Espagne. En effet, eussé-je été marié solidement avec cette folle d'amour, je n'aurais pas été plus assassiné de plaintes et de récriminations. Je m'attendais à voir, un beau matin, dona Léonora pénétrer de vive force au Palais-Royal et s'y installer en princesse à la place de madame d'Orléans; ce qui m'eût prêté à rire pour la singularité de la chose.

L'abbé Dubois, à qui je lisais, de temps à autre, quelques passages des lettres de l'ex-novice de Lérida, ne manquait pas de s'emporter et de vomir cent injures contre cette fille qui s'obstinait à être ma maîtresse favorite malgré moi; de concert avec mademoiselle de Sery que cette correspondance importunait, il fit enfermer dans un couvent de Séville la pauvre Léonora, qui accusait son père de ce dur procédé, et qui trouva encore moyen de me faire passer de ses

nouvelles écrites sur des feuillets arrachés d'un livre de prières. Je fus touché de cette tenacité à aimer un homme qui ne faisait plus rien pour cela, et je m'opposai à ce qui ressemblait aux persécutions d'une rivale : Léonora sortit de son couvent, ou plutôt de sa prison ; et, apprenant qu'elle me devait sa liberté, elle en redoubla d'amour pour moi, nonobstant les beaux avis que j'eus la probité de lui adresser, en l'invitant à se consoler de mon absence par le choix d'un nouvel amant ou de deux, si elle jugeait qu'un seul fût incapable de me remplacer. Elle traita mon sermon philosophique comme une plaisanterie, et m'annonça son départ pour Paris.

Jugez de la contrariété que me causa ce voyage ? Je connaissais assez cette virago pour appréhender de soutenir une lutte en face. Je me repentis donc d'avoir été trop généreux en déchaînant une folle qui aurait fait une nonne très-raisonnable avec le temps. L'abbé Dubois s'offrit encore pour me débarrasser de ce tyran au petit pied ; mais je n'eus pas le courage de lui donner carte blanche, car ce scélérat d'abbé

avait imaginé de conduire la nouvelle venue chez la Fillon, et de l'y enrôler pour les plaisirs du public! Je conseillai à Dubois de se faire absoudre par un prêtre de cette abominable intention qu'il était allé chercher en enfer, et je me confiai comme d'habitude au dieu inventif de l'occasion, pour sortir de ce pas difficile. Il ne s'agissait que de convaincre mon héroïne de roman que je ne l'aimais pas à sa manière, et que, si j'étais encore prêt à l'aimer à la mienne, j'entendais ne pas abandonner mon genre de vie, mes amours de passage et le libre usage de mon individu. Or, je croyais pouvoir compter sur la puissance de ma logique et de la nécessité. « Pour ployer le fer, disait Dubois en se défiant de mes expédiens de douceur et de conciliation, il faut le mettre au feu jusqu'à ce qu'il rougisse, et le battre à tour de bras. »

Léonora Pacheco arrive... Oui, messieurs, elle s'était enfuie d'Espagne en secret, tandis que son confesseur lui avait fourni le prétexte d'un pèlerinage plus saint que celui dont j'étais l'objet. Cette fille-là est de la trempe des Lucrèce,

des Cornélie de l'ancienne Rome?... Je ne pus m'empêcher d'admirer sa résolution, quand on vint m'avertir qu'elle était dans mon antichambre, en costume de voyage, et qu'elle avait déclaré qu'elle ne bougerait pas de la porte du Palais-Royal avant de m'avoir entretenu. Je lui envoyai M. de Saint-Simon, qui fut mon confident et mon conseil dans cette sotte et embarrassante affaire; M. de Saint-Simon ne lui imposa pas par cet air solennel, par ce ton austère et par cette brutale éloquence qui me semblaient propres à produire de grands effets: il eut beau lui parler de Dieu, du roi, de la noblesse; reprendre ma généalogie depuis Hugues Capet, celle de ma mère depuis Rodolphe de Hasbourg; tonner contre les mésalliances et les adultères, invoquer le cérémonial et l'étiquette: rien ne fit. Léonora s'impatientait, et aurait fini par éclater, si, par réflexion, je n'avais consenti à la recevoir, à condition qu'elle m'épargnerait les simagrées, les mines et toute la comédie de la passion, cris, pleurs, grimaces qui me font peur. Je verrais d'un œil sec

et le cœur impassible mourir Alexandre ou César, et je ne puis voir pleurer une femme, fût-ce la plus méprisable créature !

J'avais conçu, en un moment, tout un plan machiavélique qui demandait une exécution adroite : je fis comprendre à Léonora que les principes rigoristes du roi et de madame de Maintenon ne me laissaient pas maître de lever le masque en France, où les mœurs d'Espagne n'étaient ni acceptées ni tolérées : en conséquence, je ne pouvais faire paraître mes sentimens pour elle, sous peine de tomber en disgrâce, et je lui promis de revenir avec elle dans son pays, pourvu qu'elle ne me chagrinât par aucune esclandre. Elle s'y engagea, et resta si bien cachée dans une petite maison où j'allais la visiter avec tout l'agrément de la nouveauté que sa présence à Paris ne fut connue de personne, à l'exception de Dubois et de M. de Saint-Simon. Je ne l'avais pas trompée en lui promettant de la ramener bientôt en Espagne. Philippe V, la reine sa femme, la grandesse et l'armée me rappelaient par l'organe de madame des Ursins, et je

ne pouvais me dispenser de retourner à mon poste de général, pour achever ce que j'avais commencé dans la précédente campagne. Toutefois, me souvenant des obstacles sans nombre et des difficultés qu'on avait soulevés à Madrid et à Versailles pour arrêter mes opérations militaires en me laissant manquer sans cesse de vivres, de munitions, d'armes, d'artillerie, et en m'obligeant à soumettre mon commandement au bon plaisir de deux femmes qui n'avaient rien de commun avec Jeanne d'Arc, je ne repris ce commandement que sous la condition expresse de n'avoir plus à solliciter de madame de Maintenon l'ordre de livrer bataille, ni de madame des Ursins la solde et la nourriture de mes troupes. Je partis et emmenai Léonora déguisée en page, sans que la police de M. d'Argenson eût vent de cette mascarade.

L'habitude, qui nuit aux meilleures choses et qui sert les plus mauvaises, m'avait fait trouver du goût à cette galanterie renouvelée, faute d'être nouvelle, et mon Espagnole eût fini par me persuader que je l'aimais, si elle ne m'avait

pas tenu dans un esclavage vraiment honteux. Elle était jalouse comme toutes les infantes de Castille et d'Aragon ; moi, je n'étais pas fidèle comme tous les bergers de l'âge d'or. Nous nous querellâmes souvent, et de là des larmes, des reproches, et toujours des menaces qui m'auraient fait donner l'amour au diable, en cas que le diable voulût l'emporter. J'étais de retour à Madrid, et j'y avais retrouvé la reine embellie par cinq mois d'absence. Il faut d'ailleurs qu'une reine soit royalement laide pour ne pas paraître belle, surtout quand elle est aimable. N'allez pas, messieurs, conclure de mon admiration pour Sa Majesté Catholique femelle, que l'on m'avait mis à même d'admirer ce que la foule ne peut qu'imaginer avec plus ou moins de bonne volonté? Non, messieurs ; une reine d'Espagne est une forteresse inexpugnable, défendue par tant de fortifications morales et matérielles, qu'on l'assiégerait pendant dix ans de même que la ville de Troie, sans pénétrer au-delà du cœur qui n'a pas les clefs de la place. J'eus bien quelque peine à m'accoutumer de regarder cette place forte

comme éternellement fermée pour moi, qui avais gagné le cœur aussi aisément que celui d'une grisette; mais je me consolai enfin de n'être pas dans la place, parce que j'en avais au moins la vue, et qu'on me permettait d'en cultiver les environs qui n'étaient pas désagréables. En un mot, pour tâter de l'extraordinaire, je faisais l'amour platonique avec la reine, qui me désirait beaucoup de bien, et qui pourtant ne laissait pas d'augmenter chaque année sa famille, sans m'en demander mon avis. Mais Léonora Pacheco ne se payait pas des excellentes raisons sur lesquelles je fondais l'innocence de cette galanterie, et je n'étais plus maître de voir la reine en liberté et en sûreté.

Ma position ne laissait pas que d'être embarrassante, et je m'en trouvais excédé; mais la crainte de causer quelque malheur me rendait très-réservé; car mon tyran de jalousie m'avait menacé des plus terribles représailles, si je continuais à courtiser la dame de mes pensées : tantôt Léonora voulait aller déclarer au roi ma passion pour sa femme; tantôt elle projetait de me

faire retourner en France, et pour cela, il suffisait de faire courir le bruit que j'avais contribué gaillardement à la naissance du prince des Asturies; quelquefois, animée d'une fureur qui me donnait certaines inquiétudes, elle parlait d'insulter la reine au milieu de sa cour, de la poignarder et de se tuer ensuite. J'étais moins tourmenté quand son ressentiment se contentait de me choisir pour victime : je m'attendais en effet à être assassiné quelque jour par des émissaires de cette fille, qui était sans cesse à m'épier, et qui ne me passait pas la moindre distraction prise en dehors de nos relations d'habitude. Elle eut même l'honnêteté de me prévenir que je pourrais bien être empoisonné par son fait, si je m'échappais en infidélité, et elle me supplia de porter toujours sur moi une fiole de contre-poison pareil à celui qu'elle m'avait envoyé de Lérida; car elle avouait que ses entreprises contre ma vie n'auraient lieu que par un mouvement de rage irréfléchie, après lequel son plus ardent désir serait de me sauver. Je lui sus gré de ces bons sentimens, et lui

promis de faire usage du contre-poison qu'elle me remit de sa main, dès que je sentirais les premiers symptômes d'un empoisonnement; je la priai pourtant de ne jamais condamner le pécheur sans l'entendre.

J'étais alors fort impatient de sortir d'un amour dans lequel j'avais glissé aveuglément comme un poisson dans la nasse; je me voyais prisonnier, et ma prison n'était pas de celles qu'on brise au moyen de la force et de la ruse: cherchais-je à m'enfuir, on me poursuivait, on m'atteignait, on me ramenait garrotté; essayais-je de renverser les barrières qu'on m'opposait et de reconquérir l'usage de ma volonté, j'étais bientôt dompté par les larmes, par les cris et par des menaces adressées aux personnes que j'avais le plus d'intérêt à ménager. Je me faisais pitié à moi-même, et j'enviais le sort des portefaix de Madrid qui ne craignent pas de réveiller tout un quartier en battant leurs femmes. Je ne pouvais plus me montrer à la cour, sans y rencontrer Léonora qui me suivait pas à pas, et qui, avec l'aide de la princesse des Ursins

sa protectrice, empêchait tous les tête-à-tête que j'aurais obtenus de la reine, non moins contrariée d'un espionnage si persévérant et si dangereux. J'avais beau m'en excuser et mettre sur le compte du hasard ou de madame des Ursins, mes deux mauvais génies, l'importunité vigilante de ma maîtresse, la reine se refroidissait sensiblement pour moi, et devenait grosse à ma barbe. Je regrettais, j'en conviens, de n'avoir pas permis à l'abbé Dubois de me tirer de peine à tout prix, et je me repentis de ma sotte humanité qui me rendait l'esclave d'une petite fille.

Mes amis m'offrirent divers expédiens qui devaient infailliblement m'affranchir des ridicules conséquences de l'amour d'une novice; mais, ces expédiens ayant plus ou moins recours à la violence, je ne m'y décidai pas, et je sollicitai vivement l'autorisation d'entrer en campagne, pour me distraire des affaires de cœur qui ne tournaient guère à mon profit. Mais je fus retenu à Madrid, quoi que j'en eusse, parce que la princesse des Ursins n'osait prendre sur

elle de m'accorder le bon plaisir du roi, sans avoir reçu à l'avance les instructions les plus circonstanciées de madame de Maintenon. Les promesses qu'on m'avait faites pour m'engager à venir reprendre mon commandement étaient donc vaines : je savais que l'armée manquait de tout, et qu'il n'y avait pas un maravédis dans les coffres, pour vêtir, chausser et nourrir les soldats. En outre, j'étais profondément humilié de me voir, moi prince du sang de France et lieutenant du roi auprès de mon neveu Philippe V, devenir le très-obéissant serviteur de deux vieilles femmes. Peu s'en fallut que je ne prisse congé de la cour d'Espagne, en refusant de me mêler d'une guerre, dans laquelle je n'avais pour perspective que de la honte en cas d'échec, et de l'ingratitude en cas de succès : car mesdames de Maintenon et des Ursins s'attribueraient l'honneur des batailles que je gagnerais, des villes que je prendrais, des avantages que je remporterais... Ce n'était plus là être général d'armée! Cependant M. de Saint-Simon, qui m'écrivait les nouvelles de Ver-

sailles, m'invita, me pressa de rester à la tête de cette armée d'aventuriers mourant de faim, qu'on me donnait à commander sous les ordres de mes deux généralissimes en jupes; car le cabinet de Versailles, c'est-à-dire la chambre à coucher de madame de Maintenon, était disposé à de grands sacrifices pour soutenir le roi d'Espagne.

Ce fut la veille de mon départ pour l'ouverture de la campagne, à la fin du mois de mai, que je priai à souper dix jeunes officiers espagnols et français, que je ne vous nommerai pas, bien qu'ils n'aient plus rien à craindre, étant tous morts depuis, par une fatalité que je croirais presque complice de la politique. Imaginez seulement que mes convives étaient des plus gais et les plus propres à doubler le plaisir de la table. Léonora Pacheco, qui appréhendait perpétuellement quelque trahison machinée contre ma fidélité, et qui se défiait des séductions du vin de son pays, n'eût jamais toléré un souper où j'aurais pu, en son absence, lâcher la bride à mes instincts de nature : elle me de-

manda donc comme une grâce d'assister à ce souper, et elle me fit entendre que mon refus ne servirait qu'à irriter davantage son désir d'y être présente. J'employai la persuasion pour lui faire abandonner un dessein gênant pour elle et pour tout le monde : je lui représentai que le vin d'Espagne avait parfois des fumées peu décentes, et que la vue d'une femme n'arrêterait un moment l'explosion du libertinage que pour la rendre ensuite plus impétueuse et plus irrésistible ; je la suppliai à mon tour de ne pas nuire à la liberté d'une réunion d'hommes qui auraient à parler de leurs amours, et qui en parleraient sans doute avec peu de ménagement ; je tâchai de lui inspirer des craintes pour ses oreilles, que je supposais pudiques, pour flatter son amour-propre de femme ; mais ce n'était plus une femme alors, c'était une amante aux abois, d'autant plus inquiète que je m'efforçais de la rassurer. Ce souper piquait au plus haut degré sa curiosité jalouse, et je fus enfin obligé, pour éviter un plus grand embarras, de promettre à Léonora qu'elle aurait la douzième

place dans ce souper où elle ne pensait pas être la seule femme admise, quelque serment que je lui fisse. Je savais trop bien ce qu'est un souper de ce genre, pour ne pas être mal à l'aise en songeant à ce qui s'y passerait sous l'influence de la gaieté bachique de mes convives.

Ceux-ci furent d'abord retenus par la présence d'une femme qu'ils respectaient à cause de moi, et Léonora Pacheco, voyant qu'elle n'avait pas de rivale vis-à-vis d'elle, se livra imprudemment à toute sa joie avec l'entraînement de son caractère et le charme de son esprit : elle animait elle-même la conversation ; elle-même versait à boire, et buvait pour exciter l'émulation des buveurs. On ne tarda pas à laisser fort loin derrière soi la modération qui présidait d'abord à l'usage de la langue et du vin : mes ordres n'auraient plus été entendus par ces joyeux compagnons, à qui je n'avais pas voulu donner l'exemple d'une sobriété intempestive ; car, au contraire, je les encourageais à faire honneur à ce souper des funérailles, après lequel nous étions destinés sans doute à ne pas

manger notre faim, ni boire notre soif, sous les drapeaux de la princesse des Ursins. Chacun alors prit pour texte de ses boutades cette dame-premier-ministre, et nous étions tous d'accord pour mal augurer de la nouvelle campagne, qui s'ouvrait à l'époque où elle aurait dû finir, et qui s'annonçait par une foule d'entraves que madame de Maintenon faisait mettre à mon commandement. Jusque là, tout allait au mieux, et ma Philis espagnole gardait bonne contenance au milieu du feu croisé des épigrammes et des pointes parfois impertinentes qui jaillissaient de la bouteille. Elle tenait même un sérieux désespérant lorsque quelque grosse impureté venait se perdre dans un éclat de rire; alors, elle s'excusait de ne pas comprendre le français dans certaines occasions, et les Espagnols ne se faisaient pas faute de lui expliquer dans sa langue ce qu'on avait dit. On riait plus fort quand elle déclarait, avec un sang-froid imperturbable, qu'elle avait sans doute oublié sa langue maternelle.

J'espérais que Léonora lèverait le siége avant

nous, et se déroberait ainsi à des plaisanteries qui acquéraient à chaque instant plus de vivacité licencieuse : je prévoyais que mes buveurs ne se borneraient pas à ces propos vagues, dont les objets étaient éloignés et qui laissaient une retraite à la prétendue ignorance de cette adroite fille; mais Léonora devenait plus intriguée du dénouement de cette orgie, à mesure que j'y prenais plus de part et que l'entretien général s'émancipait davantage sur l'inépuisable sujet de la bagatelle. Elle se taisait, avec un air d'indifférence qui ne me prouvait que mieux son attention à écouter ces folies, parmi lesquelles je pouvais trahir le fond de ma pensée par un mot et par un geste. Cette inquisition, qui abusait de l'hospitalité et du droit des gens, acheva de m'indisposer contre Léonora, et je me pris à souhaiter tout bas qu'un de ces galans qui lui portaient des santés et des défis de boire, se trouvât le lendemain matin mon heureux successeur dans le cœur et dans les faveurs de ma maîtresse. Dès ce moment, je ne m'occupai plus d'elle, et fermai les yeux sur les empressemens

dont elle fut le but unique pendant le reste du souper. Dieu sait les singulières litanies qu'on lui débitait !

Nous étions tous plus ou moins hors de notre bon sens, excepté Léonora Pacheco, qui me conjurait de quitter la table, et qui me pinçait sous la nappe pour se faire entendre. J'aurais été assez faible pour lui céder, si l'on ne m'eût prié de porter une santé à laquelle on ferait honneur à l'envi. Léonora se flatta que cette santé serait un hommage à l'amour que je devais avoir pour elle ; mais, quand tous les verres furent remplis, j'élevai le mien, avec un visage solennel, et je dis d'une voix éclatante : « Messieurs, je vous porte la santé de Catin capitaine et de Catin lieutenant ! » Cette santé imprévue frappa l'esprit de tous les assistans, qui la répétèrent en chœur avec des variantes libres et plus expressives. Personne toutefois ne s'avisa de faire un commentaire sur ce propos gaillard, qui s'appliquait si bien, dans l'état des choses, à madame de Maintenon et à madame des Ursins ; on y revint seulement pour rire et pour

boire avec un redoublement de belle humeur.

Cependant le vin échauffait les cerveaux, et la vue de Léonora ajoutait encore à l'effet du vin : cette pauvre fille avait à se défendre contre dix poursuivans qui ne s'en tenaient plus aux paroles et aux regards ; elle m'appelait à son secours et menaçait de ma vengeance ceux que j'encourageais et absolvais par ma neutralité. Alors elle s'arma d'un couteau, et se mit en posture de se défendre elle-même : sa résolution imposa aux agresseurs, et ils se consultèrent entre eux pour triompher d'elle sans qu'il y eût de victime ; car elle était prête à frapper, et je fus tellement touché de son héroïque défense, que je voulus lui prêter mon appui. Mais je n'avais plus d'autorité à faire valoir sur ces jeunes gens ivres de vin et de concupiscence : ils me répondirent en portant la santé que je leur avais apprise, et en me séparant de Léonora, qui continuait à invoquer ma protection en même temps que celle de l'arme qu'elle brandissait comme une amazone. Quant à moi,

je n'avais pas d'épée, et, si j'en avais eu une, je n'aurais fait, la tirant, que hâter les violences auxquelles s'emportaient les convives : je me serais vu désarmé, garrotté, bâillonné, et témoin forcé d'une lutte où du sang répandu n'eût pas sauvé la pudeur de ma curieuse impertinente.

J'usai donc encore de douceur pour ne pas irriter ces furieux; mais je ne pouvais, par momens, m'empêcher de rire de leurs contorsions et de leur verbiage d'ivrognes, surtout au refrain de la santé plaisante que j'avais imaginée pour peindre mesdames de Maintenon et des Ursins. Léonora ne riait pas et poussait des cris de détresse. Tout-à-coup, on heurta à la porte, malgré les ordres que j'avais donnés pour qu'on ne nous dérangeât sous aucun prétexte : mes convives refusaient d'ouvrir, dans la crainte de perdre leur proie; mais lorsque j'entendis, à travers la porte fermée, que la reine me faisait mander, je ne songeai plus qu'à courir où elle m'attendait, et j'ébranlai cette porte, dont la clef était dans les mains des conjurés : je les sommai de me laisser aller, sous peine de s'exposer à ma

colère. J'étais si préoccupé, si impatient, si joyeux de voir la reine, qui me ménageait peut-être des adieux tels que je les désirais, j'en avais de si doux pressentimens, que je restai sourd aux plaintes et aux prières de Léonora. On me fit promettre de ne point abuser de la liberté qu'on me rendrait, et d'octroyer des indulgences plénières à tous les péchés qui se commettraient sur le terrain du souper. Je promis tout ce qu'on voulut, sans savoir ce qu'on voulait; je n'étais pas le moins ivre de la compagnie, tant j'avais bu largement à la santé de Catin capitaine et de Catin lieutenant.

Léonora, au nom de la reine qui m'envoyait chercher, ne se souvint pas du danger qu'elle courait: « Vous n'irez pas! tu n'iras pas! » criait-elle en faisant des efforts inutiles pour me rejoindre. J'étais sorti de la salle du repas, après avoir protesté de mon indifférence pour tout ce qui n'était pas la reine; j'entendais les cris de Léonora, les rires des dix adversaires, le tumulte de la lutte où elle allait succomber; et pourtant je n'éprouvais ni jalousie, ni pitié,

ni remords : ces voix me semblaient étrangères, et je ne tournais pas seulement la tête. C'était vers la reine que tous mes vœux s'élançaient ! c'était la reine seule qui faisait bouillonner mon sang et bondir mon cœur ! la reine, messieurs, que j'avais toujours regardée comme inaccessible, et qui m'offrait un rendez-vous !... Mon imagination, exaltée par le vin, n'était pas avare des traits charmans, avec lesquels je me dépeignais déjà le bonheur de cette dernière nuit passée à Madrid. Je vous jure que je ne pensai pas une fois à ma maîtresse, qui se débattait en ce moment avec les dix héritiers d'Alexandre.....

Je n'y pensai du moins qu'en revenant du palais, la tête basse et l'œil morne ; car mon entrevue avec la reine avait eu lieu en présence de madame des Ursins, pour qui je sentis redoubler encore mon antipathie. Cette vieille maudite paraissait prendre plaisir à mon trouble devant la reine ; mais elle se gardait bien de me laisser le champ libre à quelque tentative qui n'eût pas été mal venue : elle m'assassinait de détails militaires, de calculs en réaux, d'états

de vivres et de munitions, de conseils stratégiques; ce qui plusieurs fois me fit éclater de rire, en ramenant à ma mémoire le souvenir de la fameuse santé. Pour se venger de mes interruptions, le *lieutenant* de madame de Maintenon me força de parler longuement sur la campagne que j'allais commencer sans avoir de quoi la tenir pendant quinze jours, et elle souriait à son tour, lorsque ma pensée s'embrouillait et que ma langue lui refusait le service. Enfin, au bout d'une heure, je vis bien que la reine était mieux gardée que le jardin des Hespérides, et je me retirai assez peu satisfait de l'emploi de mon temps, où mes yeux seuls avaient fait de la besogne. Quand j'approchai de la salle du souper, je fus étonné de ne plus entendre les rires de mes convives : je distinguai des gémissemens qui me révélèrent tout ce qui s'était passé, et je compris que j'étais délivré des obsessions de la pauvre fille, qui n'oserait plus me regarder en face. Des dix ivrognes, à la merci desquels je l'avais abandonnée, sans préméditation néanmoins, pas un ne lui avait fait grâce, et je la

retrouvai liée avec des serviettes qui lui cachaient la figure, étouffaient ses cris et la maintenaient dans une horrible position : le viol était consommé !.... »

Un cri déchirant, parti du cabinet dans lequel le hasard avait conduit Léonora, la duchesse du Maine et Jacques Van Dole, interrompit soudain le récit du duc d'Orléans, et glaça de terreur l'assemblée, qui rattacha naturellement ce cri mystérieux à cette touchante et pathétique histoire. A ce cri poussé par Jacques, le chimiste avait paru s'éveiller en sursaut, et s'était élancé le premier dans la direction de la voix ; le prince, le bras étendu, désignait l'endroit d'où venait ce cri, qui fut suivi d'un colloque animé et rapide entre plusieurs personnes invisibles ; Ravannes avait sauté sur une épée qu'il aperçut dans un coin, et s'était mis en devoir de tenir tête aux adversaires qui se présenteraient, pendant que les convives se levaient de table et s'armaient à la hâte, qui d'une bouteille, qui d'un couteau, qui d'une

fourchette, qui d'une chaise. Le duc d'Orléans seul restait assis, le sourire sur les lèvres et l'ironie peinte sur son visage calme.

— Messieurs, dit-il tranquillement, il y a peut-être en ce cabinet quelque jeune fille qui s'impatiente de n'être pas encore violée !

Ravannes essaya d'ouvrir la porte ; mais elle était fermée en dedans, et comme elle opposait de la résistance aux efforts qui l'ébranlaient, plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'on parvînt à l'enfoncer à coups de pied. Dans cet intervalle de temps, la duchesse du Maine et sa femme de chambre avaient eu le temps de s'évader, tandis que Jacques Van Dole se dévouait pour empêcher qu'on les suivît, et soutenait seul une espèce de siége dans le cabinet, en se cramponnant à la porte légère que la moindre secousse devait détacher de ses gonds. Au moment où cette porte se brisait en éclats, on entendit le galop de deux chevaux qui sortaient du fief des Hanches-Marcades.

— Voilà des gens qui s'enfuient! s'écria le duc d'Orléans, frappé de la coïncidence de ce départ furtif avec la présence de personnes étrangères dans la maison, où elles se seraient introduites à l'insu de son hôte. Faites courir après ces gens-là !

— Quiconque s'aventure à passer le seuil de cette porte est mort sans remède! criait le page, qui, toujours masqué, s'était mis en garde et présentait la pointe de son épée à tous ses adversaires indécis.

— Dieu soit loué! c'est notre galant de l'île des Cygnes ! dit Ravannes en croisant le fer avec Jacques Van Dole, qui n'eût pas craint un champion plus adroit à manier l'épée et moins troublé par les vapeurs du vin.

— Je ne me bats point contre un ivrogne! dit Jacques, qui fit sauter à trois pas l'épée de son ennemi, en l'envoyant tomber lui-même dans les bras des convives, lesquels, étourdis de cette vigoureuse exécution, s'imaginèrent que Ravannes était percé d'outre en outre.

— Qu'est-ce donc? dit le prince, que le bruit

des épées tira de ses réflexions et qui se fit jour à travers les spectateurs.

— C'est lui! murmura d'un accent sinistre l'amant de Léonora, en voyant paraître le duc d'Orléans; je suis bien lâche, si je le laisse vivre!

Il s'encourageait à frapper, et, tremblant de fureur en même temps que d'hésitation, il s'avançait, l'épée basse, contre le duc d'Orléans, en cherchant la place où il devait la plonger. Il n'avait pas encore reconnu Homberg parmi cette foule compacte, dans laquelle il ne voyait que des yeux et des bras menaçans; mais celui-ci recueillait avidement les paroles que proférait d'une voix sourde et frémissante ce jeune homme, dont le visage était masqué, et qui portait des habits de couleur sombre, sans aucune marque caractéristique qui pût trahir son incognito. Homberg ne doutait pourtant plus que ce fût son fils adoptif, et, au risque de recevoir dans la poitrine le coup d'épée destiné au duc d'Orléans, il se jeta comme un lion sur Jacques,

et lui arracha son masque, en le nommant avec un cri de désespoir.

Jacques était vaincu : il venait d'entendre son nom sortir de la bouche du vieillard ; il se trouvait aux prises avec les sentimens qui balançaient seuls son amour effréné pour Léonora. Il montrait à tous les yeux son visage sillonné de larmes, pâle et bouleversé, sur lequel passaient des nuages de tristesse et de honte : il éclata en sanglots et s'agenouilla devant le chimiste, comme pour lui demander pardon, mais sans vouloir répondre un mot aux questions dont l'accablaient à l'envi Homberg, le duc d'Orléans, le comte de Nocé et les autres convives.

— A quoi bon m'interroger, puisque je n'ai rien à dire ? s'écria-t-il enfin avec un profond soupir. Je ne dirais rien de plus au milieu des tortures de la question !... La vérité est que je veux mourir et qu'on me servira en m'ôtant la vie.....

— Monseigneur, reprit Homberg en s'adres-

sant au prince en particulier, j'ignore et ne soupçonne pas ce qui est arrivé; mais, hélas! il me paraît trop certain que mon pauvre Jacques a perdu la raison.

— A Dieu plaise qu'il la retrouve et nous dévoile ce mystère, où je voudrais pour beaucoup n'être pas intéressé! repartit le duc d'Orléans, qui remarquait avec quelle sombre indignation le page lui lançait des regards à la dérobée.

Jacques Van Dole, épuisé par des émotions si diverses et si violentes, s'évanouit aux pieds de Homberg, en formant des vœux d'implacable vengeance contre son ancien rival, qui n'avait pas vengé l'outrage fait à Léonora.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

